

L'Exécuteur [064]

– Le capo de Palerme

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers
PRESENTE
L'EXECUTEUR



Le capo de Palerme

PAR DON PENDELETON

PLON  HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Le capo de Palerme

CHAPITRE PREMIER

Les deux pourris étaient là. Tranquillement installés dans la Regata aux feux de position éteints. L'un d'eux fumait, l'autre mâchait un *bubble* en jetant parfois un jet de salive par la portière. Plus bavard, le fumeur lançait de temps à autre un mot, ou une courte phrase que l'autre ne semblait même pas entendre. Bolan non plus. Il était trop loin.

Déjà une demi-heure.

L'Exécuteur abaissa les jumelles de nuit, se frotta les yeux avant de reprendre son observation des environs. À part les deux types de la Regata, personne dans le périmètre. Les autres voitures avaient disparu trente minutes plus tôt au détour du raidillon qui grimpait à l'assaut de la montagne. Le fief de Carno, le *capo* sicilien, qui, ce soir, avait été désigné pour organiser la réunion extraordinaire. Et, comme toujours, les informations de Phil Necker étaient bonnes. Au jour dit, à l'endroit et à l'heure prévus, l'assemblée avait bien lieu. Mais Mack Bolan était précisément venu là pour y apporter quelques changements radicaux.

D'ailleurs, si les renseignements du fédéral-taube s'avéraient jusqu'au bout, c'était tout le plan diabolique du *Protector* qui serait changé. Fondamentalement. Le *blitz* sicilien de l'Exécuteur serait alors à marquer d'une pierre noire dans l'histoire de *l'Organized Crime*.

Bolan laissa retomber les jumelles sur sa poitrine et son regard d'acier erra un instant en contrebas, sur le scintillement des lumières de Mondello.

Lovée au creux de sa baie, la petite cité balnéaire voisine de Palerme semblait engourdie dans la douceur de la nuit sicilienne. Une illusion. Le soir venu, une armada de Palermitains motorisés prenait la localité d'assaut, pour venir s'échouer autour du petit port aux barques oscillantes. Là, un chapelet de baraques proposait aux gourmands ses confiseries et ses fruits de mer fraîchement pêchés, et que l'on dégustait autour de tables bancales, accompagnées de bière ou de vin blanc. L'ensemble évoquait à la fois une étrange fête foraine sans manèges et une foire à la brocante sans antiquités. Il flottait dans l'air des odeurs de sucreries chaudes, de saucisses grillées et de moules aux oignons. Ainsi, tous les soirs et jusque tard dans la nuit, une ambiance bruyante et bon enfant régnait sur Mondello.

Encore une de ces images de cartes postales que Bolan avait souvent pu voir au cours de ses *blitz*. D'un côté, l'insouciance, la vie normale, ses petits drames et ses joies, de l'autre, la violence, l'acier,

le feu et la mort.

Le lot de l'Exécuteur.

Depuis ce jour maudit qui avait vu son univers basculer dans l'horreur. Toute sa famille massacrée par la mafia. Le corps supplicié de Cindy, la petite sœur si jeune, si joyeuse, si pure... qu'il avait tant aimée. Alors, après l'enfer du Vietnam, Mack Bolan avait dû plonger de nouveau dans le gouffre fangeux de la mort et du sang. Dès lors, il avait su que plus jamais il ne trouverait de repos. Le monde du crime non plus. Il avait déclaré la guerre... SA guerre aux *amici*. Une guerre totale, implacable, sans scrupules... et sans prisonniers.

Rien que des cadavres.

Il s'arracha à la contemplation du tapis de lumières qui serpentait au pied de la montagne, porta une dernière fois les jumelles à ses yeux, vérifia que les deux pourris de la Regata n'avaient pas bougé, et consulta sa montre. Vingt-trois heures. C'était le moment. La réunion des *capi* de régions était largement entamée. Compte tenu du temps nécessaire pour arriver au contact, il serait à pied d'œuvre au moment optima. Quand les esprits se relâchent, que les vigilances s'émoussent.

La mort aimait surprendre.

L'Exécuteur délaissa provisoirement les jumelles de nuit, vérifia le chargement de son arsenal, engagea une balle dans le canon du Beretta prolongé du réducteur de son, et s'assura que le poignard de commando glissait bien dans la gaine attachée à sa jambe. Il laissa la mini-Uzi sous le siège du char de guerre, ainsi que le M.16 à lunette de visée infrarouge et équipé d'un réducteur de son hyper-silencieux, mis au point par son ami Schwarz « Gadgets ». Tout cela servirait en son temps. Il allait s'occuper des deux vigiles ennemis en combat rapproché.

Abandonnant le char de guerre sous le couvert d'une maigre pinède, parfaitement invisible dans sa combinaison noire, il se fondit dans l'ombre pour emprunter un parcours accidenté, à flanc de colline. Progressant comme une ombre, évitant d'instinct les obstacles du terrain et silencieux comme un félin, il couvrit ainsi les deux cents mètres qui le séparaient de son objectif. Arrivé à quelques pas de la Regata, il sauta souplement le talus pierreux, se retrouva sur le sentier, juste derrière la voiture. Au même moment, un éclat de voix lui parvint, déformé par une mastication.

— ... chier, avec tes histoires ! Je vais pisser.

Le chauffeur de la Regata.

La portière s'ouvrit et un gros type en veste de toile s'éjecta lourdement du véhicule, en maugréant des choses inaudibles. Tout en se débraguettant, il contourna l'arrière de la Fiat, vint se planter, jambes écartées, à moins de deux mètres du tas de pierres derrière lequel l'Exécuteur s'était accroupi. Il émit un rot sonore, cracha son

bubble et commença à libérer sa vessie. L'instant crucial du relâchement. Bolan connaissait suffisamment la nature humaine pour savoir que c'était le moment idéal. Il se redressa d'une souple détente, plongea derrière le dos du pourri. Dans son poing l'éclair d'une lame fulgura. Il envoya sa main libre sur la bouche du *soldato*, tira sèchement la nuque en arrière et, tandis que le gros émettait un très faible borborygme et tentait une ruade instinctive, il lui enfonça son genou dans les reins et abattit sa lame sur la gorge offerte. Cela fit un bruit affreux d'évier qui se débouche, tandis qu'un flot de sang chaud giclait vers les étoiles. Contre Bolan, le Sicilien fut secoué de soubresauts convulsifs, puis, toujours fermement maintenu debout, il eut encore un violent spasme, tandis que, un instant interrompue, la réaction naturelle de sa vessie s'achevait enfin. Tout en surveillant son comparse, l'Exécuteur accompagna doucement sa chute, l'abandonna derrière le tas de pierres. Il essuya la lame au pantalon du mort, prit le temps de la remiser dans son étui, avant de se redresser, Beretta à la main.

— Alors ! Qu'est-ce que tu branles !

C'était l'autre flingueur. Il ne pouvait pas savoir que son copain n'était plus en mesure de manipuler quoi que ce soit. Déjà, Bolan était près de la portière droite. Dans l'ombre, il distingua une face qui se tournait vers lui, devina même une expression d'intense étonnement. Il y eut un « flop » qui cassa le silence, et la tête du grincheux parut s'envoler vers l'arrière. Du sang gicla sur le pare-brise, accompagné par quelque chose qui percuta le *sécurit* avec un petit bruit sec. Un morceau de crâne. Toujours aussi étonné, le *soldato* poussa un grognement *post-mortem*, s'écroula sur le siège voisin, maculant le volant de choses poisseuses et d'un lambeau de cuir chevelu ensanglanté.

Puis ce fut à nouveau le silence.

Bolan fit le tour de la voiture, repoussa le cadavre contre la portière opposée, mit le contact et manœuvra, de manière à libérer le passage. Dans un instant, le char de guerre allait en avoir besoin.

— C'est le bordel, lâcha soudain don Danio Ravali.

Il fixait tour à tour chacun des six autres participants à la réunion. Tous des *capi*, comme lui. Seule différence entre eux, Ravali était le *capo* de Palerme. Le plus important. Et, surtout, celui que le *Protector* avait chargé de la coordination du plan « Déchéance ». Un plan machiavélique, qui, à terme, avait pour but de « pourrir » les États-Unis, avant d'y installer les « structures » siciliennes.

Grâce au KRACK.

Une drogue de synthèse, super puissante, qui avilissait et « lavait » le cerveau de toute résistance.

Une bombe chimique, qui, précisément, était fabriquée dans les

labos clandestins de la nouvelle organisation sicilienne du *Protector*, et qui, une fois mélangée à l'héroïne, également transformée en Sicile, devenait le « poison cérébral » le plus infernal que l'homme ait jamais inventé pour l'homme. À côté du KRACK, les neuroleptiques pour aliénés devenaient une douce friandise.

Don Ravali était donc chargé de « pourrir » les cervelles US et, avec la réunion de cette nuit, il était précisément en train de mettre l'opération sur pied. C'était un petit homme chétif, éternellement vêtu d'un complet noir en alpaga, au visage en lame de couteau, aux rares cheveux collés à la brillantine, et aux petits yeux cruels en boutons de bottines. Il n'élevait jamais le ton, donnait des ordres brefs. Un chef habitué à être obéi. Depuis sa mise en place, un seul *mafioso* avait osé lui tenir tête. Tarai. L'ancien « directeur » des jeux de Palerme. On n'avait jamais retrouvé son cadavre. La meute de bull-terriers dressés pour tuer de Ravali l'avait déchiqueté le soir même.

Depuis, Ravali était le chef incontesté. Surtout depuis que le *Protector* l'avait chargé du plan « Déchéance ». On ne discutait pas l'autorité des lieutenants du *Protector*. D'autant que le plan était génial. En effet, depuis l'arrestation de Michele Greco, dernier grand patron sicilien, personne n'avait plus eu d'idée grandiose. Mais le *Protector* avait personnellement pris les choses en main et tout allait changer.

LUI, il osait. Il était plus fort, plus intelligent, plus efficace que toutes les polices du monde réunies. Il était LA super puissance du Crime. Et, bientôt, il allait régner sur la plus grande puissance mondiale. Les USA !

— C'est vraiment le bordel, répéta Ravali.

Dans les prunelles sombres, l'éclair de cruauté était plus vivace qu'à l'accoutumée. Assis à sa droite, Danio Orella, son *consigliere*, un type tout rond, au regard globuleux et au teint cireux, clignait des paupières derrière ses lunettes de myope. Depuis le début de la réunion, il n'avait pas une seule fois ouvert sa bouche en forme d'anus. Orella ne parlait jamais sans y avoir été invité par don Danio Ravali. Il se contentait d'observer, d'écouter et d'enregistrer chaque détail des réunions dans l'ordinateur de son phénoménal cerveau. Des années plus tard, il était capable de tout répéter. Dans l'ordre, et en indiquant le ton employé par chacun des participants.

Un cas.

— Qu'est-ce que tu en penses, Dan ?

Comme toujours, Ravali l'avait apostrophé sans prévenir. Mais l'esprit étonnant du gros homme n'était jamais pris au dépourvu. Il remonta les affreuses lunettes sur son nez tordu en forme de patate, s'éclaircit la voix, se contenta d'émettre un prudent :

— C'est effectivement le bordel, don Danio.

Étrangement, ils portaient tous deux le même prénom. Mais il ne serait jamais venu à l'idée du *consigliere* d'utiliser le diminutif de Dan pour s'adresser à son boss. Il en avait une trouille bleue.

— Développe un peu, siffla Ravali entre ses lèvres serrées.

L'autre ne se fit pas prier. Il ferma à demi les yeux derrière ses lunettes, fit mine de réfléchir, ce qui n'était qu'une attitude. Son cerveau-ordinateur avait déjà composé sa réponse.

— Les Yankees attendent les premières livraisons dans le courant de la semaine prochaine, commença-t-il de sa voix posée.

Il avait un cheveu sur la langue et cela donnait à son ton un air comique. Mais, devant lui, personne n'avait envie de rire. Le *consigliere* était presque aussi dangereux que son patron. Il suffisait qu'il balance quelques vanes à propos de quelqu'un, pour que l'intéressé se retrouve avec un chargeur de .44 dans la nuque. Son influence sur Ravali était considérable, bien qu'il n'ait jamais l'air de le savoir.

— Quel jour exactement ? questionna Ravali.

— Mercredi. C'est-à-dire, dans quatre jours. Il ne reste que quatre jours pour finir le boulot et faire expédier la came.

— Quelle quantité ?

Ravali et son *consigliere* donnaient ainsi le spectacle de deux comédiens se donnant la réplique. Un jeu que tous les autres connaissaient bien et qui n'avait rien de comique.

— Deux cents kilos de blanche, « krackée » à dix pour cent.

Ravali hochait lentement la tête, toisa de nouveau les six *capi* d'un air de reproche bon enfant. Ce qui n'était qu'une attitude. Signe de très... très mauvaise humeur.

— Caretta, apostropha-t-il le *capo* de la région de Catane. Où t'en es, avec ton transporteur ?

L'interpellé, un géant, noir comme un pruneau et au faciès de brute endimanchée, releva précipitamment les yeux des notes qu'il était en train de consulter. Son regard gris polaire soutint une seconde celui de Ravali, avant de se détourner. Personne ne pouvait regarder le don de Palerme en face. Question de volonté. Et de magnétisme. Il se racla la gorge, énonça d'une voix de rogomme :

— Il est prêt. Son zinc est toujours prévu pour mercredi. Des malades à rapatrier.

Quand un militaire US de la base OTAN de Sigonella était trop malade pour être traité par l'antenne médicale, il était rapatrié sur les States. Ettore Caretta avait eu vent de la chose et il avait suffi d'un paquet de dollars pour que le pilote militaire, chargé des transports sanitaires et d'intendance, accepte de « passer » la poudre. Grâce à un système très simple de planque dans le vide du plancher du Douglas C-133 Cargomaster.

Grâce à ce nouveau pont aérien, l'héroïne allait bientôt inonder le

marché US. Un changement de méthode qui, depuis le forcing de la politique anti-drogue de Reagan en Amérique latine, serait le bienvenu.

— Sûr ? insista Ravali, un air de doute dans ses yeux d'encre.

L'autre hocha vigoureusement la tête. Sa place au sommet de la famille de Catane dépendait précisément de l'efficacité de cette nouvelle organisation. Un seul faux pas et Caretta serait aussitôt démis de ses fonctions. D'un chargeur dans la nuque.

À moins que Ravali ne le donne à bouffer à ses pourris de clébards.

— Sûr, don Danio, lâcha enfin le géant.

Il avait senti un frisson très désagréable lui parcourir l'échine.

— Alors, reprit Ravali en toisant une nouvelle fois l'ensemble de l'assistance, je veux que le bordel s'arrête. Vous ferez bosser vos chimistes jour et nuit, mais la came sera à bord du Douglas mercredi soir. Sinon...

Il laissa sa phrase en suspens. Volontairement. Tout le monde savait ce que signifiait ce simple mot. En cas d'échec, il y aurait des deuils dans la grande famille sicilienne de *l'Organized Crime*.

— La question est réglée, asséna le don de Palerme en allumant un cigare démesuré. Passons aux comptes des jeux.

Les six *capi* retinrent un soupir de soulagement et ouvrirent les cahiers de comptes des paris clandestins. En Sicile, le bon peuple avait besoin d'évasion. Il lui fallait oublier la misère dans laquelle le système mafieux endémique le maintenait depuis toujours. Le jeu était une forme d'oubli... et d'espoir. Et le Sicilien pariait volontiers. Sur tout.

Une affaire complètement truquée... qui rapportait des milliards de lires.

CHAPITRE II

Le sentier fit un brusque coude en amorçant une montée plus raide. Selon la reconnaissance du terrain effectuée la veille, l'Exécuteur savait que, trois cents mètres plus haut, le raidillon s'achevait sur une aire presque plane. Une sorte de plateau désertique, sur lequel Carno avait fait bâtir sa forteresse, en utilisant les ruines d'une ancienne ferme. Plusieurs corps de bâtiments, dont le principal avait vu ses murs intérieurs doublés de béton armé, et dont les tuiles étaient désormais accrochées sur la dalle pentue qui remplaçait la charpente d'origine. Rodolfo Carno, *capo* de la province de Trapani, était un homme très prudent. Un de ces pourris qui baignent dans le sang de leurs victimes et qui paniquent quand ils se coupent avec le couteau à beurre. Pour venir à bout d'une telle place forte, il aurait fallu un porte-avions. Or, et Carno le savait bien, les porte-avions n'escaladaient pas les montagnes.

Le char de guerre de l'Exécuteur, si. Malgré le poids de ses nouveaux gadgets.

Et le *mafioso* allait s'en rendre compte. Dès que Bolan en aurait terminé avec les occupants de la bagnole tapie dans l'ombre. Le dernier barrage.

C'était une Mercedes noire... ou marine, ou gris foncé. D'où il était, et compte tenu de l'obscurité, l'Exécuteur ne pouvait s'en faire une idée exacte. Malgré les jumelles de nuit.

Il avait quitté le char de guerre un instant plus tôt, seulement armé de la mini-Uzi, munie du réducteur de son. Il fallait libérer le passage, sans faire de quartiers, mais le plus discrètement possible. Grâce aux jumelles, il avait pu noter la présence de quatre *soldati* à bord du véhicule. De vulgaires porte-flingues à la vigilance émoussée. Depuis les dernières grandes opérations policières qui avaient vu tomber Michelangelo Greco et quelques autres grosses têtes de la mafia locale, il ne se passait plus rien. Et, sous l'impulsion de la nouvelle politique du *Protector*, les familles mafieuses avaient cessé de se faire la guerre. L'honorable Société glissait doucement dans la grise béatitude de la routine.

Elle allait déchanter cette nuit même.

Profitant des accidents de terrain, l'Exécuteur progressa rapidement vers la Mercedes. Bientôt, il surprit les notes d'une musique en sourdine. La radio de bord. Les quatre pourris ne se méfiaient pas. La flamme d'un briquet éclaira un instant l'habitacle, révélant les traits grossiers du fumeur. Près de lui, un type maigre et chauve décapitait à

belles dents un monstrueux sandwich. Un tour de garde qui ressemblait furieusement à un pique-nique. Mais, à l'arrière, Bolan put voir le canon d'un PM. Tout en se curant les dents, le type surveillait tranquillement les environs.

Il fut le premier à apercevoir la haute silhouette noire quand elle se dressa à moins de trois mètres du véhicule. Et le premier à écoper. Il émit un étrange bruit de gorge, eut le mouvement instinctif d'armer le PM. Franchi L.M. 57, dont la crosse métallique reposait sur ses genoux, avant de recevoir la première giclée de 9 mm Parabellum en pleine face. Sa tête se sépara en deux parties presque égales, vomissant un flot de sang, éjectant quelques dents autour d'elle. Mais l'Exécuteur se souciait peu du spectacle. D'une seconde pression sur la détente de l'Uzi, il envoya une longue rafale latérale qui cueillit le trio survivant en divers endroits de leurs anatomies. Le sandwich explosa littéralement sous les impacts déchirants et des lambeaux de jambon de Parme se plaquèrent à ce qui restait du pare-brise, se mêlant de manière écoeurante aux débris de chair humaine et aux coulures de sang. Pas un cri n'avait jailli. Mais, à la suite du chapelet d'éternuements de l'Uzi, un silence impressionnant s'installa. Enfin, peu à peu, alors que Bolan poussait la lourde voiture sur le bas-côté du sentier, le concert lancinant des insectes nocturnes reprit.

En trois secondes, la mafia sicilienne comptait quatre *amici* de moins.

Mais ce n'était que du menu gibier. Il fallait s'attaquer au plat de résistance. L'Exécuteur refit le chemin en sens inverse, regagna le char de guerre, laissé à couvert sous les feuillages d'une maigre oliveraie. L'air de la nuit sentait bon la pierre chaude et les plantes aromatiques. Mais, dans un moment, s'élèveraient des remugles de cordite brûlante et de sang.

Il remit le *van* en route et reprit le sentier. D'une main, il déverrouilla le mécanisme de montée de la tourelle lance-missiles du toit, programma la visée automatique de l'ordinateur et rabattit le couvercle de la boîte à gants qui dissimulait l'écran de contrôle-visée et le système de mise à feu. Puis, alors que le char de guerre laissait derrière lui la Mercedes criblée et bourrée de cadavres, il dégagea les sécurités des lance-grenades latéraux, commanda l'ouverture électronique des minuscules meurtrières d'angles qui masquaient les canons des quatre FM. super-compactes de 7,62 x 51 OTAN, que son génie de vieux copain Herman Shwarz « Gadgets » lui avait « bricolés ». De véritables œuvres d'art de précision, capables d'une autonomie de tir de 300 cartouches chacune, à la cadence de 600 coups/minute. Ce qui faisait en moyenne un arrosage continu de quatre fois 30 secondes.

C'était long. Très long !

Un enfer.

Bolan allait le déclencher dans moins de cinq minutes. Un enfer qui ne ferait même pas appel à son nouveau gadget. Un prototype de canon-lance thermique démoniaque que lui avait récemment installé Herman Schwarz. Ce serait pour plus tard.

L'énumération des chiffres se poursuivait, lassante. Près de don Danio Ravali, le *consigliere* Orella enregistrait tout dans les cases de sa mémoire phénoménale. Yeux mi-clos, cigare éteint au coin des lèvres, il avait l'air de s'ennuyer. Mais Ravali savait qu'aucune virgule ne lui échapperait. Il pouvait être tranquille. Et, comme cette longue litanie monocorde commençait à l'ennuyer, il se mit à évoquer en pensée le long corps gracieux de Lucia. Une jeune chanteuse romaine qu'il avait soufflée à un connard d'imprésario américain. Une déesse, Lucia. Des yeux verts, une incroyable crinière rousse, des seins à damner ceux du ciel et des cuisses si longues... si longues !

— *Va bene.*

La voix de don Ravali avait été à peine perceptible. Pourtant, le *capo* de Messifite qui en était à sa quatrième colonne de chiffres s'interrompt soudain. Les têtes se relevèrent et des inquiétudes diverses se peignirent sur les faces.

— Continuez sans moi, lâcha le *capo* de Palerme en quittant son fauteuil. Orella me fera un compte rendu.

Un soulagement général emplit la grande pièce aux lambris sculptés. Tout le monde savait pourquoi Ravali les quittait aussi précipitamment. Il n'en pouvait plus d'attendre. Sa pouffiasse de chanteuse faisait faire la colle à son cerveau. C'est pour cette raison qu'il se déplaçait toujours en hélico. Pour la rejoindre plus vite, dès que l'envie devenait trop furieuse.

— Et tâchez d'être prêts pour le vol de mercredi, lascia encore filer Ravali entre ses lèvres serrées.

Mais la lueur cruelle avait disparu de ses yeux. Il avait l'esprit ailleurs. Exactement dans la vaste chambre en rotonde de sa luxueuse villa de Monte Gibilmesi, au sud de son fief de Palerme.

Don Ravali se força à reboutonner lentement son veston croisé de complet, prit encore le temps de se ficher un havane entre les lèvres, avant de lâcher :

— Salut.

Et il quitta la pièce à longues enjambées.

À peine était-il parvenu sur le perron de la maison, que le rotor du petit Sikorsky tout blanc se mit à tourner. Reno, le pilote calabrais, connaissait les lubies de son boss. Ancien pilote de trafiquants d'ivoire en Afrique, il s'ennuyait parfois en Sicile. Mais Ravali payait bien et le boulot était peinant. De toute manière, pour lui, l'Afrique et le

braconnage, c'était fini. Là-bas, sa tête avait été mise à prix et tous ses anciens complices avaient été exécutés ou emprisonnés jusqu'aux calendes grecques.

— À la maison, lança Ravali en s'installant près de Reno. En vitesse.

Le pilote savait ce que signifiait un tel ordre. Dans ces cas-là, le *mafioso*, d'ordinaire si chatouilleux sur son confort, se moquait d'être secoué. À peine envolé, il voulait être arrivé. Pour sauter sur sa somptueuse rouquine. Une créature de rêve que le pilote apercevait de temps à autre, quand, décollant de la villa de Monte Gibilmesì, il pouvait avoir un coup d'œil panoramique sur la piscine. La garce prenait ses bains de soleil complètement à poil. Et Reno fantasmaït alors pendant des heures sur la manière dont il pourrait s'y prendre pour culbuter cette superbe salope. Mais, malgré le brasier que Lucia allumait dans ses veines, le jeu n'en valait pas la chandelle. Si Ravali soupçonnait seulement qu'il ait pu s'envoyer la Romaine, il ferait de lui de la pâtée pour ses salopards de chiens. Alors, Reno se contentait de piquer ses petits jetons et d'alimenter de rêve ses instants de solitude.

Il arracha l'hélico de la cour de l'ancienne ferme, vira complètement couché et mit les gaz à fond. Quand Ravali disait « en vitesse » ça voulait vraiment dire ça.

— *Shit !*

L'Exécuteur avait compris. En voyant le petit hélico émerger brusquement au-dessus des murs de la ferme, il savait que don Danio Ravali lui échappait. Provisoirement. Dommage. Il aurait bien aimé anéantir d'un coup le sommet de la pyramide sicilienne, mais Ravali serait pour plus tard. Il lui réserverait un traitement de faveur.

Tous feux éteints, le char de guerre avait abordé le vaste plateau désertique sur lequel trônait le fief de Carno. La pleine lune, maintenant du bon côté de là montagne, permettait de voir les détails du terrain. Le double portail d'entrée de la ferme était ouvert et, dans la cour, il pouvait apercevoir les véhicules des *capi* garés, et les silhouettes des chauffeurs et des porte-flingues qui discutaient en fumant. Si les renseignements de Necker étaient aussi bons que d'habitude, il restait en réunion six *capi*, plus le *consigliere* Orella. En comptant trois gardes du corps par *capo*, plus un chauffeur, cela donnait trente *mafiosi* de différents grades. En supplément, les gorilles de Ravali restés sur place, son chauffeur et le *consigliere* Orella. Trente-cinq hommes au total.

Un beau coup de filet.

Et l'ancienne ferme constituait un bien beau piège. Enfermée dans le rectangle de ses hauts murs, aucun de ses bâtiments ne donnait directement sur l'extérieur. Ce qui, a priori, pouvait représenter un

facteur de sécurité, se retournait au désavantage des occupants, dès lors que l'ennemi entraînait dans la place. Carno et les autres allaient en faire l'amère expérience.

La dernière.

Bolan avait arrêté le char de guerre derrière l'ultime repli de terrain. Au-delà, c'était le désert de caillasses. Avec la lune qui inondait le plateau de sa lumière blême, on aurait pu se croire dans un décor lunaire. Il était vingt-trois heures vingt-cinq. Il était temps de déclencher le *blitz*.

L'Exécuteur referma le zip de la sinistre combinaison noire, accrocha six grenades à fragmentation aux mousquetons de sa ceinture, glissa le terrible AutoMag dans son holster de hanche, le Beretta à réducteur de son dans celui de poitrine, et posa la mini-Uzi bourrée de cartouches sur le siège voisin. Il disposa des chargeurs de rechange couplés tête-bêche près de lui, vérifia une dernière fois que la procédure de pré-mise à feu des missiles de la tourelle était opérée et, regard braqué sur le large portique d'entrée de la ferme-forteresse, il remit le contact. Le puissant moteur ronronna discrètement. Bolan enclencha la vitesse, enfonça la pédale d'accélérateur et le char de guerre bondit en avant, faisant jaillir pierres et poussière sous ses roues à double trame blindée. Moteur emballé, le lourd véhicule sembla se cabrer, puis il se précipita en avant de toute la rage libérée de ses cylindres. Enfin, tous phares allumés, telle une formidable armada de chevaux furieux, il fondit sur sa proie au maximum de son régime.

Soudain, alors qu'il n'avait plus à couvrir qu'une quarantaine de mètres, avant de franchir le portique, un des flingueurs, maintenant alertés, bondit vers un des battants massifs pour tenter de le repousser. Il n'eut même pas le temps de le faire pivoter de dix centimètres. Les pare-chocs renforcés du mobil-home percutèrent le bois épais dans une explosion infernale. Le *van* trembla, mais, poursuivant sa route sans dévier d'un pouce, il rabattit le lourd panneau contre le pilier en pierres. Le pourri qui avait voulu jouer au héros éclata sous la pression. Autour du char de guerre, il y eut un formidable geyser de sang et de cervelle. Dans la lumière des phares, l'Exécuteur eut le temps de voir passer en trombe des morceaux déchiquetés de corps humain. La tête du type avait explosé sous le choc et un toupet de cheveux ensanglantés tournoya un instant, avant de percuter le pare-brise du *van*. Une traînée rouge et grise écœurante zigzagua sur le quadri-plex, signature atroce de la mort violente.

Du côté des voitures, c'était la panique. Les *soldati* avaient tous bondi sur leurs armes et se mettaient à tirer n'importe où. Dans les premières secondes, rares furent les projectiles qui atteignirent le char de guerre. Puis, tandis que l'Exécuteur enclenchait la procédure de

mise à feu des deux premiers missiles et que la visée électronique s'opérait sur le bâtiment principal, les tirs se précisèrent. Une giclée de PM. frappa le pare-brise de plein fouet. Sans même l'écailler. Mis au point par les spécialistes de la NASA, le verre en alliage spécial ne commençait à courir de véritables risques qu'au contact d'un obus de char. Simple dans sa conception, mais complexe dans son élaboration, le procédé trouvait ses bases dans le principe de la vibration « d'accompagnement ». En effet, il suffisait théoriquement aux multiples feuilles de quadriplex, contrecollé au laser, de vibrer au premier choc, à l'unisson des vibrations de l'impact. Ainsi réduit à son plus simple effet, le choc perdait le plus gros de sa puissance de perforation. Ajouté à cet effet, l'enchâssement particulier de l'alliage dans un cadre de caoutchouc spécial alvéolé, parachevait l'amorti de l'ensemble.

Mais, déjà, du côté de la Défense US, les ingénieurs se penchaient sérieusement sur les propriétés du fameux « bouclier magnétique ». Le temps n'était plus si éloigné où les projectiles de toutes sortes seraient stoppés dans leur élan par une barrière d'ondes invisibles. Et, à moins de trouver bientôt sur sa route cette mort qu'il tutoyait de si près, Mack Bolan avait bon espoir de pouvoir un jour profiter de cet immense progrès en matière de défense.

Le *bip* rouge de la mise à feu clignotait sur le minuscule cadran de l'habitacle. Sans se préoccuper encore de renvoyer la politesse aux porte-flingues, l'Exécuteur relâcha la dernière sécurité de tir. Au-dessus du mobil-home, il y eut un vrombissement dantesque qui le fit vibrer et deux comètes de feu blême fusèrent en direction du corps de ferme doublé de béton.

Une seconde plus tard, les deux énormes explosions firent éclater une partie de toit, catapultant vers le ciel d'enfer des blocs de ciment accompagnés de leurs écheveaux de fils d'acier tordus. Ce fut une envolée infernale qui retomba un peu partout, écrabouillant sous elle tout ce qui se trouvait dans le périmètre. Deux voitures furent défoncées jusqu'au plancher, d'autres eurent leurs vitres éclatées et semblèrent tout droit sorties d'un monstrueux carambolage. Bolan vit un des gorilles prendre un énorme quartier de béton en pleine face. Catapulté en arrière, le type alla s'écraser contre un des piliers en pierres de l'entrée du bâtiment. Détachée du tronc, sa tête en bouillie vola à plusieurs mètres, avant de rouler sur les dalles de la cour dans un jaillissement rouge de sang et de cervelle.

L'Exécuteur suivait le ballet paniqué des flingueurs d'un regard neutre. Ses prunelles d'acier enregistraient le moindre détail. Il lâcha une bordée de grenades en faisant tourner le char de guerre sur lui-même, ce qui eut pour effet de distribuer les mortels éclats d'acier tous azimuts. Puis, entrouvrant sa glace de portière, il envoya une

longue rafale de mini-Uzi sur le deux dernières silhouettes gesticulantes qui tentaient de se mettre à couvert. Succédant aux explosions des grenades et au staccato de PM., un long cri d'agonie s'éleva en contrepoint du vrombissement du moteur.

C'est alors qu'un des chauffeurs miraculeusement survivant fut pris d'une idée folle. Il sauta dans un des véhicules les plus éloignés, une grosse Cadillac noire, qui, contre toute attente, semblait n'avoir pas subi trop de dommages. La voiture de Ravali. Blindée. Bolan le savait par les indications de Phil Necker. Le pourri eut la chance de claquer la portière avant que la nouvelle rafale d'Uzi ne parvienne jusqu'à lui et il lança le moteur.

Ce que le kamikaze fit alors dépassa l'entendement. D'une manœuvre en dérapage, il effectua un demi-tour fou, pointant le muflle noir de la Cadillac vers le *van* qui se précipitait. Soudain, la berline se cabra, avant de se lancer en avant. Dans la lumière de ses propres phares et à travers le pare-brise de la voiture, l'Exécuteur distingua la face grimaçante du dingue qui fonçait vers lui. Vers sa mort.

Il pensait sans doute endommager le char de guerre en le percutant de plein fouet.

Et il avait raison !

Bolan s'en aperçut in extremis. En venant s'écraser entre ses roues, la Cadillac avait toutes les chances de fausser l'une d'elles, ou simplement d'encasturer le nez de la voiture sous la caisse, immobilisant ainsi le mobil-home. Une voiture blindée n'était pas n'importe quel tas de tôles qu'on pouvait laminer en passant dessus. Et tout autre que Bolan le guerrier se serait sans doute laissé avoir par la manœuvre. Pas lui. Donnant un vif coup de volant au dernier moment, il esquiva la charge, et ne fut qu'à peine effleuré au niveau du pare-chocs arrière. Mais, ce que le temps d'un éclair, son cerveau froid et méthodique avait calculé se produisit. Emportée par son élan, la lourde Cadillac n'eut pas le temps de freiner. Sa calandre blindée percuta violemment le mur d'enceinte de la ferme, l'éventra sur environ deux mètres, avant d'être coincée par la masse des énormes pierres qui s'écroula d'un coup sur le capot. Brusquement immobilisée, la Cadillac racla le sol de ses roues, dans une marche arrière désespérée. Le caoutchouc se mit à gémir en fumant et, comprenant qu'il était piégé, le *mafioso* abaissa sa glace pour envoyer un chapelet rageur de PM. Franchi. Les quarante cartouches de 9 mm du chargeur y passèrent en quelques secondes, écaillant la peinture toute neuve du char de guerre. Puis, constatant la vanité de son tir, le Sicilien vit avec horreur le muflle du *van* se tourner dans sa direction. Il vit aussi l'étrange tourelle du toit pivoter dans sa direction, mais n'eut pas le temps de réaliser pleinement que c'était fini pour lui.

Dans une apothéose de fer et de feu, la Cadillac se transforma en

une myriade d'étoiles incandescentes qui s'envolèrent au ciel de nuit rouge.

Personne ne retrouverait jamais rien du *mafioso* kamikaze.

Alors, tranquillement, l'Exécuteur tourna de nouveau le char de guerre en direction du bâtiment dans lequel se déroulait la réunion des *capi*, effectua posément un deuxième tir de missiles qui éventrèrent l'angle gauche de la forteresse. Puis, l'esprit tout aussi serein, il se mit à attendre. Les missiles n'avaient touché que des zones non vitales. En principe, il devrait y avoir des survivants. En tout cas, il avait volontairement fait en sorte qu'il y en ait.

Il suffisait d'attendre.

CHAPITRE III

— Bolan ! C'est toi, fumier ?

L'Exécuteur n'avait pas eu à attendre très longtemps. Moins d'une minute, avant que la première silhouette n'émerge des gravats qui jonchaient le perron de la maison. Une silhouette massive, couverte de poussière, mais qu'il identifia sans mal comme étant celle de Ettore Caretta, le *capo* de Catane. Un géant aux bras démesurés, au faciès de boxeur qui a reçu trop de coups. Il dardait sur le *van* son regard bas de brute, serrant dans ses mains massives, un PM. U.S. M.3 A.1 de calibre .45 A.C.P. Sans doute fourni par ses complices américains de la Base OTAN de Sigonella. À moins que cette arme ne fût une des nombreuses copies fabriquées sous licence pour l'Argentine, le Japon ou Formose. Le canon à embouchure évasée était braqué sur le pare-brise du char de guerre et ne tremblait pas. Caretta était un dur. Dur et très stupide. Que pouvait donc un simple PM. contre l'engin de guerre dévastateur qui avait provoqué tout ce carnage ?

L'Exécuteur songea que le géant devait avoir reçu un bloc de béton sur le crâne, et il brancha le circuit phonique extérieur, avant de se pencher sur le micro de bord.

— C'est moi, Caretta. Moi, Bolan le fumier, lança-t-il d'une voix métallique qui se répercuta dans l'enceinte fortifiée. Tu as un message pour moi ?

— Ouais ! beugla le mastodonte. J'espérais te rencontrer un de ces jours.

— Tu as gagné, minable, renvoya l'Exécuteur. C'est tout ?

— Non, enfoiré ! Je veux te dire que ton manège d'enculé et ton camping-car de merde me font pas peur, pédé !

Bolan sourit.

— C'est tout ?

— Non ! Je veux te dire aussi que si t'as les couilles que tout le monde dit, tu vas descendre de ta boîte de merde et défendre ta peau à la régulière.

Bolan souriait toujours.

— Pourquoi je ferais ça, minable ?

— Pour prouver que t'es un homme, en dehors de ton tank, pauvre fiotte.

Le lyrisme latin !

L'étrange sourire glacé de l'Exécuteur restait accroché à ses lèvres, mais, dans son regard polaire, une flamme implacable dansait, dangereuse.

— Tu crois pouvoir me flinguer, Caretta ?

— Un peu, ordure ! cracha le *mafioso* en bombant son gigantesque poitrail. T'auras même pas le temps d'appeler ta chienne de mère au secours.

Une pensée aigre-douce vint hanter un instant les souvenirs de Mack Bolan. Dans ses prunelles, la lueur cruelle s'estompa, faisant place à un voile de tristesse et d'amour. Quand il reprit la parole, son timbre de voix était plus sourd. Plus âpre aussi.

— Ma sainte mère serait chagrinée que tu la traites de chienne, Caretta. C'est donc en sa mémoire que je te tuerai.

Un rire sardonique secoua soudain le *mafioso* géant. Et, tandis que le canon du M.3 tremblait dans ses mains, Bolan échafauda le plan qui allait relever le défi du pourri. Il n'était pas assez naïf pour croire que Caretta le provoquait en duel singulier. Il y avait autre chose. Avant de sortir le provoquer, Caretta avait forcément mis une stratégie au point avec ses petits copains. Et le guerrier solitaire commençait à se faire une petite idée de la question. L'absence des autres le confortait dans cette hypothèse. Mais, comme s'il avait deviné ses pensées, le *mafioso* l'apostropha de nouveau :

— Tous les autres sont clamsés, connard ! On n'est plus que tous les deux. Reste maintenant à savoir qui est l'homme de nous deux.

Un silence, puis il enchaîna :

— Moi, je crois que t'es une gonzesse.

Malgré la lumière des phares du *van*, Bolan ne pouvait voir ce qui se passait dans les zones d'ombre de l'entrée du bâtiment, et encore moins ce qui pouvait se cacher derrière les croisées défoncées par les explosions. N'importe quel autre survivant pouvait le flinguer à vue dès qu'il mettrait le nez dehors. Mack Bolan, le sergent Miséricorde, ne pouvait évidemment pas être un lâche, mais, sans cesse, il conservait à l'esprit l'importance de sa guerre contre l'honorable Société. Lui mort, plus personne ne s'attaquerait efficacement à l'*Organized Crime* international. Et les *amici* du monde entier pourraient dès lors recommencer à pourrir impunément la planète. Les jeunes imbéciles des sociétés occidentales seraient noyés sous les monceaux de drogues de toutes sortes, ils continueraient à croire que la désespérance est leur lot de prédilection et ils continueraient à se tuer en s'injectant, en fumant, en sniffant ou en ingérant ces saloperies de faux rêves, dans le commerce desquels les mafieux de tous poils s'enrichissaient de plus en plus. La petite sœur Cindy cesserait d'être vengée et ne le serait pas assez. Ni tous les autres non plus.

Il fallait continuer.

Poursuivre cette guerre inlassable et implacable, qui, depuis le jour maudit de basculement de son univers dans l'horreur, était le lot quotidien et unique de l'Exécuteur Mack Bolan.

Une fois encore, il allait donc devoir conjuguer son honneur d'homme avec l'intelligence et l'efficacité.

— D'accord, lança-t-il dans le micro. Je vais sortir, Caretta.

— Viens, fumier ! Viens ! Je t'attends.

Il décrocha le M. 16 de la cloison du *van*, arma le mécanisme de lance-grenades Colt de 40 mm, posa l'arme près de lui et assura l'énorme Auto-Mag .44 dans sa main, avant d'enclencher la vitesse. D'un coup de volant adroit, il lança le char de guerre en pivotant brusquement, de manière à ce qu'il puisse ouvrir la portière, face au *mafioso*. Surpris, celui-ci lâcha une rafale de M.3 qui crépita contre la carrosserie. Pendant ce temps, l'Exécuteur avait placé la portière du mobil-home face à Caretta et à l'entrée de la grande bâtisse. Il n'eut plus qu'à déverrouiller la serrure et à repousser violemment la portière qui s'ouvrit à la volée.

Caretta s'était attendu à l'astuce. Canon pointé, il envoya une giclée de .45 A.C.P., dont une partie vint mordre la peinture du montant de portière. Une balle vrombit sinistrement à quelques centimètres du crâne de Bolan, mais son index avait déjà pressé la détente du .44.

Une seule fois.

Cela suffit pour faire éclater le front du *mafioso* et pouf lui arracher toute la partie supérieure arrière de la tête. Le M.3 envoya un ultime staccato vers le ciel, tandis que la masse du *capo* de Catane allait valdinguer contre un des piliers du perron, en faisant gicler du sang partout. Dans le même temps, l'Exécuteur avait déjà pris le M.16 en main. Il eut le temps d'apercevoir quelques éclairs au fond du hall dévasté de la ferme, avant de libérer la mise à feu du lance-grenades. Il avait bien deviné le plan des autres, ils l'avaient attendu dans l'ombre.

La « patate » de 40 mm fulgura vers le gouffre et s'y perdit.

— Atten...

Celui qui avait compris le premier n'eut pas le temps d'achever sa mise en garde. Une sourde explosion secoua l'intérieur du hall et une pluie de débris vint atterrir sur le perron, accompagnée d'une épaisse fumée âcre. Pour faire bonne mesure, l'Exécuteur vida dans le trou noir un chargeur de mini-Uzi. Il y eut des cris, quelques râles et une voix résonna enfin, paniquée :

— Arrête, Bolan ! On va sortir.

— Tout de suite, ordonna l'Exécuteur en pointant l'Uzi de nouveau rechargée. Les bras en l'air.

Quelques secondes passèrent et une silhouette apparut enfin. En toussant, l'homme s'avança sur la terrasse, mains croisées derrière la nuque. Bolan releva le canon de l'Uzi en aboyant :

— J'ai dit, les mains en l'air.

Il connaissait trop les astuces de la guerre pour tomber dans un

piège aussi grossier. Sous la couche de poussière qui recouvrait le visage du pourri, il vit luire un éclair qu'il connaissait bien dans les yeux noirs. Celui que la folie dévastatrice allumait dans les yeux des fauves acculés. À la même seconde, les mains du type eurent un mouvement pour remonter au-dessus de la tête et, le temps d'une fraction d'éternité, l'Exécuteur devina la forme oblongue que l'homme serrait dans son poing droit.

Une grenade.

Bolan pressa la détente de l'Uzi. Une courte rafale qui cisailla le cou du type, juste sous le menton. Détachée du tronc, sa tête encore intacte bascula sur le côté dans une position tragi-comique, avant de chuter lentement pour rebondir sur l'épaule ensanglantée, puis de rouler de marche en marche, jusque sur les pavés de la cour. La main du mort lâcha alors sa grenade qui suivit le même chemin, avant d'exploser, tout près de la tête, éclatant celle-ci comme une noix brisée. Tandis que le corps du *mafioso* s'écroulait enfin en arrière, encore secoué de soubresauts convulsifs, de la cervelle et des esquilles d'os fusèrent de tous côtés, éclaboussant la façade du bâtiment, ainsi que la carrosserie du char de guerre. Bolan rouvrit la glace de la portière qu'il avait refermée pour éviter les éclats d'acier, se mit à arroser méthodiquement tout l'intérieur du hall. Chargeur vide, il décida de faire reculer le *van* pour expédier un ou deux missiles bien placés. Afin de raser la forteresse. Il effectua la manœuvre, opéra la visée électronique et il s'apprêtait à déclencher la mise à feu, quand quelque chose bougea dans l'ouverture béante.

Un homme.

Il était court sur pattes, plutôt replet, avec des lunettes sur le nez, dont les verres cassés s'étoilaient comiquement. Il avait les bras levés très haut et, de son col de chemise déchiré, du sang coulait en minces filets. Des estafilades barraient sa large face ronde, laissant suinter du rouge en minces quantités. Il correspondait exactement au signalement fourni par Necker.

Danio Orella.

Le *consigliere* de Ravali.

— Avance jusqu'au milieu de la cour, Orella, ordonna Bolan par circuit extérieur.

Le gros *mafioso* sembla surpris que l'Exécuteur l'ait identifié. Il hésita, finit par obéir. Arrivé au centre de la vaste esplanade, il se planta face au *van*, mains toujours levées très haut, attendant visiblement la décision de Bolan. Mais celui-ci n'était pas décidé à s'occuper de lui tout de suite. Il vérifia la procédure de visée électronique de la tourelle lance-missiles, opéra la mise à feu.

Deux comètes de feu aveuglant tracèrent leurs queues livides dans le ciel noir, avant de percuter et de s'engouffrer dans la masse de la

bâtisse. En plein cœur de la construction, un peu au-dessus des fondations. Les murs massifs parurent se tordre de douleur, puis, dans un jaillissement infernal et orangé, ils furent soufflés de l'intérieur. L'onde de choc fit frémir le char de guerre et, tel un volcan déchaîné, la masse gigantesque se disloqua en milliers de projections brûlantes, dont certaines allèrent frapper de plein fouet les murs d'enceinte. Des morceaux s'en détachèrent, répandant leurs débris qui rebondirent sur les pavés. Du coin de l'œil, l'Exécuteur avait vu Orella basculer sous le souffle de l'explosion. Grotesque, miraculeusement épargné par les projections, il roulait sur le sol, mains protégeant puérilement sa tête, agitant ses courtes jambes dans une danse de Saint-Guy effrénée. Un sourire glacé erra une seconde sur les lèvres de l'Exécuteur. En voyant apparaître Orella vivant, il avait compris que la chance était venue lui faire un clin d'œil. Il convenait de lui donner un petit coup de pouce. C'est pour cette raison qu'il avait risqué de faire tuer Orella sous les jets de pierres et de béton. Si la chance continuait à lui sourire, le *consigliere*, choqué par ce à quoi il venait d'assister et d'échapper, pouvait peut-être lui apporter l'élément essentiel qui manquait.

Parfaitement informé, selon Necker, Orella était en mesure de lui fournir le nom de l'homme local du *Protector*. Voire, simplement un renseignement susceptible de l'identifier.

— Orella !

Le *consigliere* se statufia soudain, conservant pourtant les mains sur sa nuque. Même à cette distance, Bolan pouvait le voir trembler des pieds à la tête. Le choc nerveux. La trouille aussi.

— Debout, Orella !

Le ton de l'Exécuteur était celui du commandement. Il avait la voix sèche et froide. Mais l'autre semblait ne pas entendre. Ou plutôt, ne pas comprendre. Il fallait lui ouvrir l'esprit. Bolan se pencha à la vitre, fit éclater le granit des pavés à coups de .44, tout autour de la tête du *mafioso*. Celui-ci sursauta, couina de peur en se recroquevillant.

— Debout, Orella, réitéra l'Exécuteur. Debout, ou je te fais sauter le citron.

Quelques interminables secondes passèrent, avant que le *consigliere* esquisse enfin le mouvement de se lever. Mais ses bras fléchirent et il dut s'y reprendre à trois fois, avant d'obtenir le résultat souhaité. Il vacilla sur ses jambes, regarda autour de lui d'un air hébété, parut se rendre seulement compte de l'importance des dégâts et ouvrit une bouche démesurée dont ne sortit aucun son. Ses lunettes cassées étaient tombées et il ne songeait même plus à lever les bras. Quand il tourna de nouveau les yeux en direction du char de guerre, il eut un frémissement de tout le corps et ses tremblements reprirent. C'était le moment.

— À poil, Orella, ordonna l'Exécuteur d'un ton sec.

Mais le *consigliere* ne bougeait pas. Bolan décida de l'aider. D'une rafale à ses pieds, il le fit sauter sur place comme un pantin fou. D'un coup, un cri aigu sortit de sa bouche démesurée grande ouverte et il se mit à hurler :

— Non ! Non, Bolan ! Ne me tuez pas !

Il porta les mains à son ventre, tandis qu'une intense expression d'étonnement mêlé de souffrance s'imprimait sur sa face. Enfin, il plia bizarrement les genoux, s'affaissa lentement, conservant les mains nouées sur son estomac.

Bolan fronça les sourcils. Ayant compris qu'il devait se déshabiller, à la fois, pour vérifier qu'il ne portait pas d'arme et pour casser sa résistance psychologique, Orella était sûrement en train de tenter la manœuvre de la dernière chance. Un *consigliere* était souvent intelligent. La plupart du temps, il l'était même beaucoup plus que son *capo*.

— Arrête tes singeries, Orella. Ou je te flingue tout de suite.

Curieusement, le *mafioso* ne réagissait pas. Toujours à genoux, il conservait son expression hagarde et ses doigts se crispaient de plus belle sur le bas de sa veste.

Alors seulement, Bolan aperçut le sang.

Une tache rouge qui s'élargissait sur l'alpaga du veston et qui commençait à souiller les deux mains du Sicilien. Il ne comprenait pas comment cela avait pu se produire. Ses tirs d'intimidation avaient été précis et une erreur balistique de cette sorte ne pouvait qu'être le fait d'un amateur. Ce qu'il n'était plus depuis de nombreuses années.

Il y avait autre chose. Son instinct le criait.

Pris d'une inspiration subite, il brancha le circuit vidéo extérieur à infrarouges et les caméras commencèrent à balayer automatiquement tous les coins d'ombre qui persistaient malgré l'incendie, maintenant déclaré dans la grande bâtisse en ruine. Mais il avait beau scruter l'écran de contrôle, plus rien ne bougeait dans les environs. Personne n'avait pu échapper aux effets des deux derniers missiles. Il devait donc se faire une raison, c'était bien une de ses balles qui avait atteint le *consigliere*. Sans doute un ricochet. Il devait maintenant prendre une décision. Faire très vite. L'incendie de la grande ferme allait forcément attirer l'attention des habitants de Mondello. Les *carabinieri* et les pompiers feraient irruption dans peu de temps. Et une bataille rangée contre les flics locaux était hors de question. Alors, malgré la petite voix menaçante qui lui criait de ne pas quitter le char de guerre, il débloqua la portière et, mini-Uzi dans une main et AutoMag dans l'autre, il sauta à terre.

À part les crépitements de l'incendie, c'était le silence. Il n'entendait même pas Orella gémir. Pourtant, il continuait à voir sa bouche tordue sur un cri silencieux. Il lança un regard circulaire sur

les décombres, essayant de percer à l'œil nu les zones demeurées dans l'ombre.

Rien.

L'endroit n'était qu'un théâtre de désolation et de mort. Une odeur effroyable de chairs calcinées commençait à empuantir l'air, une épaisse fumée rampait au ras du sol et lui piquait les yeux. Il toussa, sa vision se brouilla de larmes et il fit deux pas en direction du corps d'Orella qui se tordait de plus belle. Maintenant, une petite mare de sang s'étalait sous lui. Soudain, une grosse torsade de fumée noire le cacha aux yeux de l'Exécuteur. Il fit encore deux pas, index figés sur les détente de ses armes.

Au fond de sa tête, la petite voix pernicieuse hurlait. Elle avait peur pour lui.

— Bolan ! Tu vas crever !

C'était une autre voix. Sauvage, remplie de haine. Elle venait de n'importe où. Dans la demi-seconde suivante, ce fut le cataclysme.

CHAPITRE IV

Les balles miaulaient partout. Un feu d'enfer que l'Exécuteur avait senti venir, un millième de seconde avant qu'il ne se déclenche. Sa formidable puissance de survie lui dicta instantanément la conduite à tenir. D'une incroyable détente, il plongea au cœur de la lourde colonne de fumée qui torsadait ses volutes tout près d'Orella. Il roula sur lui-même, toussant et crachant, tenant ses deux armes instinctivement pointées dans la direction d'où sa science de la guerre lui avait fait deviner qu'étaient venus les tirs.

Un seul assaillant.

Il aurait pu parier son char de guerre là-dessus. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il y avait bel et bien un rescapé du massacre. Et il se trouvait en position surélevée par rapport à Bolan. La balistique ne pouvait mentir et il l'avait analysée d'instinct au cours de l'attaque. Maintenant, il fallait réagir. Très vite. Sinon, ce serait la mort assurée. Piégé comme un lapin. Il devait localiser le tireur et le descendre. Tirer le premier lorsqu'il serait à découvert.

Dien-Dong !

D'un coup, il revit le petit village incendié par le Vietcong. Il se souvint avec une folle précision de l'attaque brutale. Du guet-apens. Beaucoup de ses hommes étaient tombés. Lui avait plongé dans un épais nuage de fumée. Comme ce soir. Puis, comprenant que son salut ne pourrait venir que de là, il avait suivi cette colonne étouffante en restant enfoui dedans. En s'en servant comme d'un fil d'Ariane. Il était alors parvenu à gagner l'abri d'un mur de jardinet. Et là, d'un coup, le rideau puant de fumée s'était déchiré, rabattu par une saute de vent. Et il avait vu. Ils étaient cinq. Perchés au faîte d'un mamelon naturel du terrain, couchés dans les herbes, mitraillant tout ce qui se tenait encore debout. Descendant comme au stand tous ses hommes. Ses amis. Alors, calmement, il s'était redressé dans leur dos, avait levé le canon du X.M.177-E.2, ce FM. prototype que certaines unités essayaient alors sur le terrain. Il avait crié pour les faire se retourner, puis, posément, il avait vidé son chargeur rallongé en triple corps sur eux.

La tradition populaire prétend qu'on ne réussit jamais deux fois un même coup désespéré. Bolan pouvait tenter de regagner le *van* et d'envoyer ce qu'il lui restait de missiles dans ce tas de ruines. Il écrabouillerait ainsi le planqué. Mais quelque chose lui disait aussi qu'il pouvait réussir. Il était à présent certain d'avoir localisé le pourri. Compte tenu de la trajectoire des balles, l'autre ne pouvait être qu'à

un seul endroit. Et, celui-là, il voulait se le payer d'égal à égal. Comme là-bas, dans l'enfer du Vietnam.

Alors, suivant les indications de la boussole qu'il avait dans la tête, il commença à suivre le rouleau de fumée qui continuait à serpenter au sol. Pendant ce temps, l'autre le « cherchait » à coups de rafales rageuses. Trop loin. L'Exécuteur avait déjà parcouru la presque totalité du chemin. Quand, cinq secondes plus tard, il abandonna son précaire paravent, il était à l'angle nord de la bâtisse. Au pied du mur. Au sens propre, comme au figuré. Dans sa face noircie, un sourire polaire joua un instant sur ses lèvres.

Il avait presque gagné.

Il rampa contre le bas du mur, escaladant les gravats, ne quittant pas un instant de l'œil l'angle de ce qui restait de toiture, juste au-dessus de lui. Quand il arriva derrière la construction, il n'eut plus qu'un saut à effectuer pour se retrouver au coin d'un autre bâtiment, plus petit, qui avait dû être une grange au temps de la ferme. Il leva alors les yeux et son sourire carnassier réapparut. Non seulement il avait maintenant assez de recul pour apercevoir ce qui restait de toit sur la grande bâtisse, mais il put également constater qu'il ne s'était pas trompé.

Il était là.

Vêtu de sombre, couché au sommet de ce qui restait de toit, au pied de la souche d'une cheminée, pointant vers le bas de l'autre versant le canon d'un vieux Beretta M.A.B. 9 mm à silhouette caractéristique. Un PM. qu'il était précisément en train de recharger.

— Je vais te transformer en passoire, fumier ! cria-t-il subitement.

Sans doute pour se donner du courage, et aussi pour s'en persuader. D'un coup de paume, il bloqua le chargeur dans son logement, arma, posa son doigt sur la détente du tir automatique, et recommença à lâcher ses pruneaux. L'Exécuteur l'ajusta posément, attendit qu'il ait vidé le chargeur pour lancer de sa voix d'outre-tombe :

— Je suis là.

Le pourri donna l'impression d'avoir touché un fil à haute tension. Il sursauta violemment, tourna la tête et vit Bolan et son arme. Á cet instant, son pied glissa sur les tuiles. Il voulut se rattraper, mais, trop saisi par l'apparition de l'Exécuteur et ses deux mains serrant encore le PM., il ne put que tenter une manœuvre acrobatique qui se solda par un échec. Bolan l'entendit nettement pousser une exclamation de rage, puis le suivit dans sa glissade. Il réussit presque à se stopper. Sans le PM., il y serait sans doute parvenu. Hélas pour lui, une tuile soufflée par les explosions roula sous sa semelle et ce fut sa perte. Il trébucha, tomba sur le côté, roula en criant, arracha ce qui restait de gouttière et, d'un coup, bascula dans le vide.

Dix mètres.

En s'écrasant sur les pavés, son corps produisit un bruit sourd. Son arme vola, retomba sur un tas de gravats en rebondissant. Bolan s'approcha, se pencha sur le type.

Il n'était pas mort.

Pas complètement. Tout l'arrière de son crâne chauve avait éclaté sous l'impact et du sang s'étalait dessous. Il avait déjà les yeux vitreux et sa moustache à la mongole frémissait au-dessus d'un rictus de souffrance.

— Tu es Tamani, hein ? fit Bolan.

Necker lui avait aussi parlé de lui, de son crâne chauve et des moustaches. Une expression étonnée passa fugacement dans les prunelles grises. Il battit des cils et voulut parler, mais un filet de sang passa le barrage de ses lèvres blêmes.

— Te fatigues pas, le retint l'Exécuteur. Tu as descendu Orella pour qu'il ne dise pas qu'il-t'avait vu grimper vers le toit, hein ?

Nouveau battement de cils.

— Et aussi pour qu'il ferme sa gueule. Pour qu'il ne me donne pas les coordonnées de l'homme du *Protector*.

Ce n'était même pas une question. Tamani eut encore un frémissement de paupières.

— Parce qu'avec Ravali, il était le seul à les connaître, pas vrai ?

Cette fois, c'était une vraie question. Et l'Exécuteur avait volontairement employé le passé pour parler d'Orella. Le croyant mort, Tamani n'avait aucune raison de bluffer. Et il ne mentit pas. Dans ses yeux presque morts, une lueur de haine fulgura. Et le battement de cils qu'il s'obligea à renouveler contenait une véritable affirmation. La rage en plus. Il avait sûrement les vertèbres brisées. Sans cela, il aurait probablement balancé quelques insultes bien senties. Malgré la douleur, malgré la mort qui s'approchait de lui à grands pas. Bolan lui envoya un de ses petits sourires glacés et laissa tomber :

— Bon voyage, Tony.

L'ogive brûlante de .44 fit sauter ce qui restait de tête à Tony Tamani. Le *capo* d'Agrigente tressauta violemment, en répandant sa cervelle partout. Son entrée en enfer commençait très-très salement.

Quand l'Exécuteur retourna se pencher sur Orella, le *consigliere* était immobile et le regardait venir, une expression hagarde sur sa face grise. Le bas de sa bouche tremblait spasmodiquement et il comprimait toujours son ventre. Sous ses jambes écartées, la mare de sang semblait s'être stabilisée. Étrangement, le *mafioso* paraissait ne pas trop souffrir. Quand Bolan s'accroupit face à lui, il esquissa un mouvement de recul.

— Fais voir, intima l'Exécuteur en écartant veste et bas de chemise.

Le ventre d'Orella était blanc et gras. Mou comme de la chique.

Juste au-dessus du nombril, une seule balle avait creusé son orifice. C'était plutôt propre. Mais l'Exécuteur connaissait les effets dévastateurs et l'indice de puissance de la 9 mm Parabellum tirée à faible distance. Dans les tripes d'Orella, les dégâts devaient être considérables. Quant à la faible douleur apparente, il y avait forcément une explication. Dans le dos du *consigliere*. Bolan lui examina les reins et comprit qu'il avait deviné juste. N'ayant rencontré que peu de résistance, la 9 mm était allée achever sa course contre la paroi dorsale du Sicilien. En cassant une vertèbre au passage. La moelle épinière était trop peu endommagée pour provoquer la mort instantanée, mais suffisamment pour occasionner une insensibilisation de la zone inférieure du corps. Dans son malheur, le gros *consigliere* avait quand même eu de la chance. Alors qu'en principe, une balle dans les tripes entraînait une agonie épouvantable, Orella, lui, mourrait sans presque souffrir.

Bolan décida de profiter de l'aubaine.

Il cessa son examen pour se redresser en émettant un petit rire grinçant.

— Tu dois être cocu, connard. Ou alors, t'as pas de tripes.

Comme il s'y était attendu, une folle lueur d'espoir s'alluma dans les yeux globuleux du myope.

— Qu'est-ce que... que tu dis ?

— Je dis que t'as du bol. Ton collègue t'a raté.

— Mais...

Orella éleva ses mains pleines de sang dans la lumière des phares et de l'incendie. Toute sa face reflétait l'incrédulité.

— Mais... il m'a eu !

Bolan secoua la tête.

— Pas complètement. Si t'avais les boyaux dévastés, tu gueulerais comme un goret. J'ai vu ça au Vietnam. La balle n'a rien touché de vital. T'es juste bon pour une couture.

C'était presque vrai. Au Vietnam, le sergent Miséricorde avait effectivement assisté à ce genre de phénomène. Un de ses gars avait été touché de cette manière. Moelle épinière abîmée, il ne souffrait pratiquement pas. Ce qui lui avait fait avaler le bluff de Bolan. Il était mort heureux. Ce qu'Orella ne savait visiblement pas, c'était qu'une balle dans les tripes ne pardonnait jamais si on n'opérait pas immédiatement. Car les boyaux étaient obligatoirement arrachés. Une balle en trouvait toujours un sur son passage dans le nœud compact de la tuyauterie abdominale. Forcément.

— Qu'est-ce que... me tue pas, Bolan. Moi... j'ai jamais flingué personne !

Orella recommençait à espérer sérieusement. En tant que *consigliere*, ce n'était pas un foudre de guerre. Lui, son truc, c'était la

gamberge et la mémoire.

Bolan lui envoya de nouveau son petit rire sec.

— T'épargner, hein ! Et pourquoi je ferais ça, d'après toi ?

Les gros yeux d'Orella papillotèrent frénétiquement. Dans sa hâte de persuader, il en bégayait.

— J'ai... j'ai jamais eu de sang sur les mains, Bolan... et... et on dit que... que tu... tu fais des cadeaux, des fois.

L'Exécuteur planta ses prunelles dans celles du *mafioso* en pointant le terrible canon de l'AutoMag entre ses yeux. Orella eut un autre mouvement de recul paniqué et s'affola :

— Non... non ! Demande-moi ce que tu veux !

— Un cadeau comme ta vie, ça coûte très cher, Danio. Très, très cher.

— Ce que tu veux. J'ai... j'ai du fric. Plein de fric !

— Pas de pognon, Danio. Pas besoin. Et le tien pue trop. Comme tout le fric de tes copains. Il pue la merde.

— Bon... qu'est-ce que tu...

— Le *Protector*, coupa l'Exécuteur de sa voix redevenue sinistre. Je veux le *Protector*.

Tandis que le *consigliere* ouvrait des yeux dilatés de panique, il précisa :

— Et c'est toi qui vas me le donner, Danio, parce que je sais que tu peux. Je sais que tu connais la manière de le contacter.

— NON !

Orella avait presque crié et, malgré sa moelle épinière endommagée, il avait réussi à bouger le bas du corps. À moins que ce ne soit qu'une idée.

— Si, fit Bolan, implacable. Sinon, j'annule la chance que tu viens d'avoir en te faisant éclater la tête.

— Non... non !

— Vite, je suis pressé.

— Je... c'est impossible !

Orella en pleurait presque. Son esprit pourtant méthodique avait du mal à tout assimiler d'un coup. Les événements se précipitaient. Des événements auxquels sa fonction au sein de *l'Organized Crime* ne l'avait pas préparé. Bolan laissa son index peser sur la détente du terrible AutoMag. Il était effectivement très pressé. Le temps jouait à présent contre lui. À tout moment, une armada de flics pouvait débarquer. Et, même s'il parvenait à décrocher avant, il risquait tout aussi bien de se trouver nez à nez avec eux sur l'unique voie d'accès au plateau. Il connaissait la « course » de la détente du gros .44. Il enfonça un peu plus la virgule d'acier, jusqu'à ce que son doigt blanchisse dessus.

— NON ! cria Orella. Je...

— Tant pis, Danio. Je t'avais laissé une formidable chance.

Il avait pris sa voix d'outre-tombe et son regard minéral s'était éteint. La mort s'inscrivait sur son visage granitique. Il ETAIT la mort.

— Je... je connais pas... j'ai qu'un numéro ! Celui... celui de son correspondant. « Une « liste rouge ». Impossible à identifier.

L'homme du *Protector* !

L'Exécuteur retint un soupir de soulagement. Orella connaissait effectivement le numéro de l'homme du *Protector*.

— Parle. Pour l'identification, je verrai après.

— Je... je peux pas... enfin... c'est toujours moi qui l'appelle. Ou Ravali en personne !

Orella était de plus en plus gris. Sous ses yeux, des cernes mauves s'étaient creusés qui n'avaient rien à voir avec la peur. Il était en train de mourir. Doucement. Sans s'en apercevoir. Le temps pressait désormais sur deux tableaux.

— Précise, ordonna Bolan.

L'autre cligna des yeux comme un hibou ébloui, eut une brève grimace et tenta de changer de position. Bolan le cloua au sol d'un coup de pied sur le thorax.

— Parle.

— Il... le correspondant connaît ma voix. Et celle de Ravali. Il ne connaît qu'elles. Si quelqu'un d'autre appelle, il raccrochera.

Ça se tenait. Bolan connaissait suffisamment les méthodes et la méfiance des *amici* pour le croire. Mais tout était encore possible. Á condition que le *consigliere* tienne le coup.

— OK, laissa-t-il tomber. Amène-toi.

Il dut littéralement porter Orella jusqu'au char de guerre où il l'allongea dans sa cabine de repos.

— Qu'est-ce que tu... tu vas faire ? questionna le Sicilien, angoissé.

— On va rouler jusqu'à un coin tranquille, le rassura l'Exécuteur. Et tu téléphoneras. Après, si j'ai obtenu ce que je veux, je te larguerai devant les grilles de la villa de Ravali. Vous avez sûrement un bon toubib pas trop regardant dans la poche, non ?

Et, sans attendre la réponse, il referma la cabine à clé, avant de se glisser aux commandes du mobil-home.

Désormais, il marchait sur la corde raide.

CHAPITRE V

— Raconte, pressa Bolan.

Il était inquiet. Orella allait de plus en plus mal. Les stigmates de l'agonie commençaient à s'accrocher à ses traits mous et cireux. Et dans ses gros yeux globuleux, la panique de sa chair se faisait jour. Le corps du *mafioso* « savait » déjà que c'était la fin, alors que son esprit en était encore inconscient.

Ils avaient redescendu le sentier sans rencontrer âme qui vive, puis traversé Mondello et Bolan avait arrêté le char de guerre sur la route du mont Cuccio, au-dessus de Palerme. Un coin désert et tranquille, où ils pourraient bavarder en toute sécurité. Mais il fallait faire très vite. La mort d'Orella approchait et il devrait être encore en état de passer son coup de fil à l'homme du *Protector*.

— Raconte vite, insista-t-il, tandis que le *mafioso* respirait avec difficulté. Sinon, l'infection va gagner.

Orella commençait à souffrir. La douleur s'irradiait maintenant dans la partie haute de son corps et la fièvre le faisait suffoquer.

— Qu'est-ce que... tu veux savoir ?

— Tout. À commencer par l'organigramme local du trafic de la came. Je veux tout. Les noms des responsables, les emplacements des labos, les quantités de poudre à destination des States et les noms des passeurs de la base de Sigonella.

Une étincelle d'étonnement passa dans les prunelles du *consigliere*. Que Bolan soit au courant de toutes ces choses ultra-confidentielles le dépassait. L'Exécuteur ne lui laissa pas le temps de gamberger.

— Magne-toi !

Alors, le *consigliere* Danio Orella passa à table. La trouille de mourir avait brisé toutes ses résistances. L'*omerta*, la fameuse loi du silence de la mafia, avait du souci à se faire. L'honneur des *amici* aussi. C'était un mythe, Mack Bolan le savait depuis très longtemps. Même en Sicile. En fait, rares étaient les hommes, y compris les plus durs, qui pouvaient se vanter de ne pas avoir peur de la mort. Devant elle, ils étaient prêts à tout et à toutes les compromissions. C'était le lot commun de l'humanité. Danio Orella n'échappait pas à cette règle. Il parla longtemps. Et, pressé par l'Exécuteur et cette menace de mort qui semblait tant l'effrayer, il donna les noms d'hommes, de lieux, et les quantités d'héroïne que le *Protector* avait décidé de faire transformer sur place, avant d'inonder le marché US. Il livra tous les secrets auxquels sa fonction lui donnait accès, parla de son *capo* Danio Ravali, confortant en cela tout ce que l'Exécuteur avait déjà plus ou

moins appris de la bouche de Phil Necker, mais qu'il avait tenu à se faire confirmer.

On ne sait jamais.

Depuis la « mise à la retraite » précipitée de Léo Turrin, l'ancienne taupe du FBI au sein de la mafia, Bolan se faisait toujours du souci concernant la position hyper délicate de son remplaçant Necker. Tout pouvait arriver. Si le moindre soupçon pesait sur lui, la *Commissione* aurait eu beau jeu de l'intoxiquer. Ainsi, il aurait fatalement fourni de faux renseignements à son ami Bolan et c'eût été la catastrophe.

Ce n'était pas encore pour cette fois.

Phil Necker tenait bon, mais pour combien de temps ?

Bolan hocha la tête.

— OK. Maintenant, téléphone.

Orella n'en pouvait plus. L'Exécuteur était même surpris qu'il soit encore en vie. Sans doute le quasi-manque de souffrance y était-il pour beaucoup. Il ne savait plus quel éminent professeur US avait prétendu dans une thèse sur la douleur, que celle-ci pouvait être un facteur accélérant le processus de l'agonie, mais il avait maintenant tout lieu de le croire.

— Viens par ici.

Il soutint Orella jusqu'au module opérationnel où il le fit asseoir en position semi-allongée, devant la console technique. Le *consigliere* ébaucha une ombre de sourire qui n'avait rien de joyeux.

— Tu mets le paquet contre nous, hein ? Ça doit coûter une fortune, une installation comme celle-là.

— C'est votre fric qui est là-dedans, rétorqua Bolan, implacable. Tout le fric que je confisque à ceux que je bute.

Tandis que l'Exécuteur composait le numéro donné par Orella, celui-ci sembla réfléchir intensément. Puis, alors que la sonnerie résonnait à l'autre bout de la ligne, il hocha la tête et murmura d'une voix songeuse :

— Ça se pourrait bien, fumier. Ça se pourrait bien, que tu nous fasses encore beaucoup de soucis.

— Compte sur moi, siffla l'Exécuteur entre ses dents.

Mais, au bout du fil, on décrochait. Une voix plutôt douce et bien timbrée résonna dans l'ampli du combiné :

— *Pronto ?*

— Orella, lança le *consigliere* d'une voix de plus en plus blanche.

— Code ? demanda le correspondant.

— Bi... Bizance 7.

— Que se passe-t-il, Orella ? Vous semblez souffrant.

L'autre pourri parlait un langage châtié. On sentait l'homme cultivé, intelligent. Et terriblement observateur. Il avait noté que quelque chose clochait. L'Exécuteur fusilla Orella de son regard

d'acier. Le canon du terrible AutoMag était à quelques centimètres de sa tempe. Si Orella avait su... ou simplement admis dans son inconscient qu'il était cuit de toute façon... Mais il l'ignorait. Il fit un effort considérable qui le fit grimacer, lança de nouveau dans le combiné :

— C'est... c'est mon ulcère qui fait des siennes.

Il tombait bien, celui-là !

— Désolé, cher ami. Pourquoi appelez-vous ?

Hésitation d'Orella. Ce que Bolan avait exigé de lui était dur à sortir. Mais l'Exécuteur n'avait trouvé que cela pour que l'homme du *Protector* n'ait pas la mauvaise idée d'appeler Ravali pour confirmation.

— C'est... c'est un peu... particulier, déclara enfin le *consigliere*. C'est au sujet de... de don Ravali.

Un silence, puis :

— Comment ça ?

Orella souffrait à présent beaucoup et fermait souvent les yeux pour se reprendre. Il souffla :

— Une embrouille.

— Qu'appelez-vous une embrouille ?

Cette fois, il avait semblé que l'homme du *Protector* marquait le coup. Il mordait à l'hameçon.

— Justement, souligna Orella avec effort, respectant parfaitement les consignes de Bolan. Justement, je peux pas parler de ça au téléphone et...

— Ne soyez pas stupide, Orella ! cingla soudain la voix devenue sèche du correspondant. Vous savez très bien que cette ligne ne risque rien.

— Il faut que je vous voie, insista Orella. Très vite. Ravali est en train de nous doubler.

Le silence qui suivit fut épais et long. Dans l'ampli, on percevait maintenant la respiration un peu trop rapide de l'homme du *Protector*. Une nouvelle comme celle-là devait valoir son pesant de pruneaux. Il reprit enfin, sur un ton beaucoup moins aimable :

— Je suppose que tu connais la gravité de ce que tu avances, Orella.

On en venait au tutoiement. Orella respira avec difficulté, épongea son front trempé de sueur d'un revers de main et asséna :

— J'ai la preuve. Il faut que je vous la montre. Tout de suite.

Un autre silence, puis :

— *Bene*. Porta Nuova, dans trente minutes. Je serai dans une Fiat 500 jaune.

Bolan connaissait la Porta Nuova. Elle enjambait la via Vittorio Emanuele, à l'est de Palerme. Il hocha la tête à l'adresse du *consigliere*.

Celui-ci semblait à présent sur le point de s'écrouler. Il ne fallait pas traîner.

Et, comme si l'homme du *Protector* avait compris l'urgence à distance, il lâcha encore :

— Code de clôture ?

Orella redressa sa tête qui avait tendance à plonger sur sa poitrine et lâcha :

— *Santa Trinita.*

Tandis qu'un autre court silence s'établissait sur la ligne, l'Exécuteur envoya une pensée reconnaissante à Phil Necker. Le fédéral ne prenait pas inutilement ces risques considérables. Concernant les codes de reconnaissance, ses tuyaux étaient aussi bons que pour tout le reste.

— *Va bene*, Danio. Dans trente minutes. Ça va ?

Le ton de l'homme du *Protector* s'était de nouveau adouci.

— *Sì*, acquiesça Orella d'une voix mourante. *Sì, va bene.* Á tout de suite.

Bolan coupa la communication, aida le *mafioso* à quitter le fauteuil de console, et le poussa à l'extérieur du char de guerre. Orella se laissait faire. Yeux clos, il semblait à présent au dernier stade de cette étrange agonie tranquille. Son sang s'était presque arrêté, l'hémorragie interne faisait son œuvre. Il n'en avait plus que pour quelques instants. Quasi inconscient, il se laissa littéralement porter au bord du talus, à un endroit où il suffisait d'un pas de plus pour rouler dans une espèce de ravin caillouteux exempt de végétation.

— On est arrivé, Danio, déclara-t-il de sa voix sépulcrale.

La formidable détonation du monstrueux AutoMag roula dans la montagne comme un coup de tonnerre. Contre Bolan, Orella eut un soubresaut violent et sa nuque arrachée par la dévastatrice .44 se brisa net, emportant une bonne moitié du cou gras. Libérée de la poigne de l'Exécuteur, la grosse carcasse tangua en avant, bascula d'un coup dans le vide. Bolan entendit le corps rouler dans le noir, puis n'entendit plus rien. Il remisa l'AutoMag dans son holster de ceinture, recula d'un pas, souffla, comme pour lui-même :

— Salue le diable de la part du fumier.

Puis il grimpa dans le char de guerre et mit le contact. Sa nuit de sang et de mort était loin d'être terminée.

Il s'en fallait de beaucoup.

Palerme était sans doute une des villes au monde où la circulation était la plus démente. Avec le Caire, Istanbul et quelques autres encore. Il semblait qu'ici, chaque membre de chaque famille possédait au moins deux voitures.

Combinazione !

Á bord du char de guerre, l'Exécuteur avait gagné Palerme par

l'ouest et la viale Diana, en suivant un flot de véhicules à touche-touche, avant de longer la stazione Maritima, dans les bassins de laquelle, toutes lumières allumées a giorno, un cargo soviétique tout blanc déchargeait... ou remplissait ses cales. Enfin, par la piazza Villena, il avait abordé la via Vittorio Emanuele, pour la remonter vers le sud et la Porta Nuova. Il était plus d'une heure du matin et Bolan avait calculé qu'il devrait arriver avant l'heure du rendez-vous. Par précaution. Bien qu'il sache à l'avance ce qu'il allait trouver sur place. Se laissant emporter par le flot de la circulation encore relativement dense, il remonta l'artère, vit bientôt la célèbre arche de la Porta Nuova s'inscrire sur fond de nuit, avec ses quatre statues figurant la Paix, la Justice, l'Abondance et la Vérité. Ce qui, à Palerme, fief incontesté de la mafia, ne manquait pas de sel. Conservant son allure de sénateur, le mobil-home passa la porte, poursuivit son chemin sur le corso Calatafimi, qui continuait la via Vittorio Emanuele et parcourut ainsi plusieurs centaines de mètres, avant de faire demi-tour à hauteur de la via Cuba. Au passage, l'Exécuteur avait pu vérifier que la Fiat jaune n'était pas encore arrivée. En redescendant, il se mit à épier alentours et arrières, ne vit rien de particulier. Palerme ressemblait à Palerme et aucune menace ne semblait peser sur lui.

Il fit ainsi un second passage, prenant soin de ne pas changer d'allure, surveillant les abords de la porte, sans repérer la moindre Fiat jaune.

Mais, alors qu'il allait bifurquer sur la piazza del Parlamento, son regard fut attiré par une tache claire qui, à vive allure, contournait l'esplanade dans le sens contraire.

Une Fiat 500 jaune.

Un sourire glacé erra fugitivement sur la face granitique de l'Exécuteur. Le piège était en train de s'installer. Il laissa le *van* courir sur son erre, trouva une place, d'où il pouvait surveiller la Porta Nuova et ses environs immédiats et se gara. Puis, coupant le moteur, il enfonça le contact de l'auto-radio et se laissa bercer au rythme guimauve d'un tube local de l'été, en vérifiant par pure routine le chargement de ses armes.

À une heure trente, alors qu'il reposait la mini-Uzi parfaitement opérationnelle sur la banquette voisine, il entendit un flash d'information, au cours duquel une large part fut faite aux événements de Mondello. On y parlait d'un incendie monstre qui avait détruit la villa d'un important industriel et qui avait entraîné l'explosion en chaîne des bouteilles de butane domestique. On déplorait plusieurs victimes, parmi lesquelles le propriétaire des lieux et « bon nombre de ses amis venus passer une soirée ».

C'est fou ce que les soirées étaient animées, dans la région. Pas le moindre nom cité, pas la plus petite allusion au fait que les cadavres

étaient truffés de balles et d'éclats de grenades. La fameuse loi du silence était valable pour tout le monde, y compris chez les flics.

Ici, plus encore qu'ailleurs, le *Protector* était décidément tout puissant.

Bolan laissa courir son regard sur l'écran vidéo de contrôle extérieur. Un regard aigu de fauve à l'affût. Son instinct de guerrier lui criait que l'action s'annonçait imminente. Et, comme il se fiait toujours à son sixième sens, il se fit plus attentif et se mit à scruter chaque coin d'ombre de la place, utilisant les zooms des caméras infrarouge, fouillant les moindres détails, cherchant ses proies.

Puis, d'un coup, il les vit.

Il sut alors que la partie serait délicate.

CHAPITRE VI

Une véritable armée. Ils étaient venus à cinq voitures, sans compter la Fiat 500 et son occupant. En tout, vingt *soldati*. Et il y avait gros à parier que ce n'était pas fini. D'autres véhicules, moins repérables que les cinq en stationnement, devaient patrouiller dans le secteur de la porte. Ceux-là, l'Exécuteur ne les identifierait qu'au moment de l'action. Quand ils refermeraient le piège sur lui.

Bolan sourit et une lueur sauvage dansa un instant dans ses prunelles d'acier. Ç'allait être une belle bagarre. Si tout se passait bien, l'Exécuteur aurait de nouveau beaucoup de cadavres à son actif. Et, si les *amici* ne le flinguaient pas avant, la mafia sicilienne serait exsangue quand il quitterait le pays. Cela faisait beaucoup de « si ».

Soudain, le « bip » sonore du radio-téléphone se fit entendre dans le silence épais du char de guerre. L'Exécuteur haussa un sourcil surpris.

Conservant son attention sur les véhicules de la mafia les plus proches, il établit le contact :

— Dakota, annonça-t-il.

— *Stricker ! C'est moi, Jack.*

L'Exécuteur aurait reconnu le timbre de son ami parmi des milliers. Intrigué, il demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— *Rien. J'ai profité de la proposition d'un vieux pote à moi qui a été missionné sur Sigonella. Celui qui t'a transporté le van. Il m'a emmené aussi. Arrivé aujourd'hui.*

Bolan soupira. Jack Grimaldi était un incorrigible baroudeur. Le temps où il avait été pilote d'hélicos au Vietnam lui manquait, et il ne ratait pas une occasion de se jeter dans tous les coups brûlants. Sachant l'Exécuteur parti pour un *blitz* sicilien, il n'avait pas pu résister.

— T'es encore venu mettre tes sabots dans les miens, hein ! grogna Bolan. Où tu es ? Je veux dire, en ce moment.

— *Palerme, gros malin. Je te savais dans le coin. Et toi, tu es où ?*

En termes succincts, l'Exécuteur lui résuma la situation, mais avertit :

— Ne viens surtout pas te coller dans mes pattes. Tu me gênerais.

— *OK, OK ! Stricker ! Je te laisse t'amuser pour ce soir. Mais Hal m'a dit ce que tu comptais faire à propos des labos. Tu auras besoin de moi.*

— On n'en est pas là, éluda Bolan. Tu es à quel hôtel ?

Un petit rire étouffé lui répondit.

— *Pas besoin d'hôtel, vieux. Mon pote m'a refilé les coordonnées d'une*

ancienne à lui. Elle a bien voulu m'héberger. Mais t'inquiète pas. En ce moment, elle est au boulot. Artiste dans un night de Palerme.

— Je vois, fit Bolan.

Une étincelle complice s'était allumée dans ses yeux.

— File-moi le numéro, enchaîna-t-il.

— 295436. *Appelle-moi quand tu auras fini ta java. On ira prendre un verre au Rotello. C'est la boîte où bosse Angela. Et...*

— OK, coupa l'Exécuteur. Ça commence à bouger.

Il venait de voir arriver une grosse Mercedes à côté de la petite Fiat jaune. Une Mercedes wagon aux vitres réfléchissantes qui empêchaient d'en apercevoir les occupants. Celle de l'arrière gauche s'était entrouverte, laissant apparaître le haut d'une large face portant lunettes fumées. Ça sentait le gratin.

— *Je te laisse t'amuser*, railla le pilote au bout de la ligne.

L'Exécuteur allait rompre le contact, quand la voix de son ami ajouta, très vite :

— *Fais gaffe, Stricker. Je déteste les enterrements.*

La communication fut coupée et l'Exécuteur avait déjà opéré un zoom rapproché sur la Mercedes et le visage aux lunettes noires. Le type semblait écouter celui de la Fiat jaune. Ils devaient s'inquiéter de ne rien voir arriver, mais Bolan avait décidé de les laisser mariner dans leur jus. Question de psychologie. Quand il interviendrait, leurs nerfs seraient à fleur de peau et ils commettraient forcément des erreurs de stratégie. Dans la guerre, il fallait savoir profiter de tout. Enfin, la Mercedes quitta la Fiat, roula sur la via Vittorio Emanuele, durant une cinquantaine de mètres, revint en direction de la piazza del Parlamento. Un instant après, elle passait à quelques mètres du char de guerre qui était stationné entre deux camions. Dans l'ombre. L'Exécuteur la vit ensuite faire le tour de la piazza, ralentissant au passage devant chacune des voitures qu'il avait déjà repérées. Mais, alors qu'elle allait regagner la via Emanuele par l'autre côté de la place, il eut la surprise de la voir s'arrêter derrière un gros camion de déménagements qui était en stationnement depuis l'arrivée du char de guerre. Un type en noir descendit de la Mercedes, et, après un regard circulaire sur la place, il toqua sur le hayon arrière.

Alors, grâce à sa caméra à infrarouges, l'Exécuteur put parfaitement voir un des panneaux supérieurs s'entrouvrir sur une tête coiffée d'une casquette en toile militaire. Un rictus de tigre étira ses lèvres et un éclair fulgura dans ses yeux. Il avait vu juste. Et la liste des codes utilisés par la mafia sicilienne que lui avait fournie Necker était exacte. En téléphonant à l'homme du *Protector*, Orella avait bel et bien balancé un SOS en prononçant le dernier code :

Santa Trinita.

Sans cette liste, Bolan serait tombé dans le piège. Croyant se rendre

à un simple rendez-vous avec l'homme du *Protector*, il se serait forcément découvert, à un moment ou à un autre. Et l'armada des pourris n'aurait eu aucun mal à faire un carton groupé sur lui.

L'Exécuteur Mack Bolan serait mort.

Mort à Palerme. Au sein même du fief de la mafia.

C'eût été une mort historique et les *amici* auraient accompli là un exploit dont ils se seraient gargarisés durant des décennies.

Subitement, la circulation sur la via Emanuele s'était quasiment arrêtée. Seuls, quelques véhicules de noctambules passaient parfois en trombe. Il était presque deux heures, et la semaine n'était pas finie. Les Palermitains étaient rentrés se coucher. Bolan décida de laisser couler un petit quart d'heure, avant de passer à l'action. Si c'était possible. Car, lassés d'attendre, les autres pouvaient rompre le contact à tout moment. Il concentra alors son attention sur le gros camion de déménagements, en scruta les roues, grâce au zoom du circuit vidéo. Au bout d'une minute, il acquit la certitude d'avoir affaire à un véhicule trafiqué. Ses surprenantes roues jumelées aux pneus d'apparence massive étaient capables de supporter une charge considérable.

Sans commune mesure avec celles qu'un camion de déménagements aurait eu à transporter. Des roues spécialement conçues pour un véhicule blindé. Par exemple. Et qui, de surcroît, aurait pu contenir du matériel lourd. Comme de l'armement de guerre. Toujours par exemple.

Ça devenait intéressant.

Si l'hypothèse de l'Exécuteur se confirmait, la guerre de rue qui s'annonçait promettait d'être amusante. Et, toujours dans le cas où Bolan aurait deviné juste, cela prouverait que la mafia sicilienne était plus maligne que les *amici* US. Avec un véhicule blindé de cette nature, elle pouvait en effet penser enfin rivaliser avec le char de guerre. Ce qui n'était pas si bête. À condition que leur blindage et leur logistique soient au moins équivalents. Ce qui n'était pas sûr. La NASA n'était pas connue pour lâcher ses matériaux expérimentaux tous azimuts. Alors, avec ce char de guerre qu'il venait de faire réaménager et moderniser dans son armement par « Gadgets » en personne, l'Exécuteur pouvait affronter bien des camions blindés. Il pouvait même effectuer quelques « bricolages »... à distance. Grâce, notamment, à cet étonnant prototype de lance à ondes thermiques fournie à Herman par un ingénieur de la NASA. Toujours elle. Un truc surprenant, capable d'incendier à distance ou de déclencher des explosions en chaîne en dirigeant le rayon à ondes sur une charge disposée à l'avance. Ou encore, plus simplement, sur le réservoir de carburant d'un véhicule. Une arme invisible qui, dans des mains criminelles, aurait tout aussi bien pu décimer des populations entières.

Alors, bien entendu, un de ces prototypes était déjà aux mains des spécialistes de la Défense US. De quoi envisager un conflit conventionnel Est-Ouest sous les meilleurs auspices.

Un nouveau jouet que l'Exécuteur brûlait d'envie de mettre en œuvre sur le terrain. Et il commençait à avoir sa petite idée sur la question. Une idée aux effets discrets, qui, si elle marchait, lui laisserait le temps d'opérer par ailleurs, avec tout autant de discrétion.

Il passa dans le module opérationnel du mobil-home et s'installa aux commandes de la nouvelle console technique. Il alluma les quatre écrans de contrôle vidéo, pianota sur une série de touches digitales qui s'allumèrent au rouge, tandis qu'un petit écran témoin de la console s'éclairait, barré d'un fin croisillon orangé. Puis, manœuvrant un mince levier sur rotule, il fit se déplacer l'image de rue qu'il y voyait, pouf la fixer sur l'arrière du mystérieux camion de déménagements. L'image rosâtre était d'une netteté étonnante. Il opéra un *zooming* et les serrures du hayon arrière s'inscrivirent en gros plan. Il les observa attentivement, comprit qu'il s'agissait d'un mécanisme à double commande. On pouvait l'actionner de l'intérieur comme de l'extérieur. Il monta et redescendit le champ de la caméra, découvrit les alvéoles dans lesquelles la barre de condamnation s'encastrait à la fermeture.

C'était à ces endroits précis qu'il fallait intervenir.

Et il savait comment. Il allait faire de la soudure.

D'un coup de pousse, il déclencha la pré-procédure de montée de la tourelle de toit. Lorsque le témoin de sortie de la « lance » s'alluma, un bip sonore annonça le pré-chauffage. Dès lors, tout était programmé pour être opérationnel, dans exactement cinq secondes. Et, de l'extérieur, un témoin curieux n'aurait pu voir qu'une sorte de piétement d'antenne cassée, monté sur son axe pivotant. Banal. Pendant ce temps, sur l'écran de visée de la console, le croisillon avait viré à l'orange vif, avec, au centre de la croix, un point plus lumineux. La « puce » d'impact. Cinq secondes plus tard, dans le coin supérieur droit de l'écran, un petit symbole en forme d'éclair apparut, souligné du mot « opérative ».

Tout était prêt.

Six cents à vingt mille degrés pouvaient désormais passer entre la lance thermique et son objectif. De quoi transpercer ou faire fondre sur place le blindage d'un char d'assaut moderne ou un bunker en béton. Sans que la moindre trace du « rayon » ne figure dans l'espace. Seule précaution à prendre : veiller qu'aucune « cible innocente » ne passe dans le rayon. Mais c'était également valable pour le jeu de fléchettes.

Il ne restait plus qu'à « souder ».

L'Exécuteur régla le thermostat électronique sur trois mille degrés, pointa le centre de la croix lumineuse sur le haut de la barre de

serrure du camion-cible, effleura enfin une touche digitale qu'Herman Schwarz avait pris la précaution de « sécuriser » au fond d'une alvéole. Ainsi, tout risque de « tir » intempestif était écarté.

D'abord, sur l'écran, hormis l'allumage au rouge du symbole-éclair, il sembla que rien ne se produisait. Mais, en regardant de plus près, on pouvait suivre le changement radical qui s'opérait sur l'acier de la barre et de son logement. En gros plan, il y avait comme une sorte de bouillonnement discret, un peu comme si l'image devenait floue. En réalité, à trente mètres de là, le métal fondait comme du beurre, se liquéfiait, de manière à ce que les deux pièces en contact mélangent leur acier. Une opération qui ne dura pas plus de quelques secondes. L'instant d'après, Bolan ayant amené sa visée sur la partie basse de la barre, le même processus se produisait.

Soudure expresse.

Désormais, les pourris du camion étaient coincés dans leur caisse d'acier, comme des petits pois dans une boîte de conserve. Et ils n'en étaient même pas conscients. Pas encore. Mais pour l'Exécuteur... la suite du programme s'accélérait. Là-bas, il se passait des choses, autour de la petite Fiat jaune. La Mercedes était revenue patrouiller autour d'elle et la vitre arrière s'était de nouveau baissée. Décidément, la mafia sicilienne avait du mal à se moderniser. À croire que le radio-téléphone n'existait pas ici.

Le même visage aux lunettes fumées s'était penché à l'extérieur et, grâce au zoom, Bolan pouvait voir le type discuter avec celui de la Fiat. Ils devaient commencer à se faire du souci. Surtout s'ils étaient au courant du massacre de Mondello. Pour tenter de le savoir, Bolan n'avait qu'à brancher le micro-canon de l'IRAS, *l'Infra-Red Acoustic Sensor*. Un engin d'écoute à distance, dont le rayon laser à modulation variable piégeait les sons à la source, avant de les renvoyer à son émetteur ultra-sensible, qui les transformait en signaux audibles. C'était à la fois simple et compliqué.

Bolan effectua la manœuvre et se mit à l'écoute.

— ... te dis que cet enfoiré viendra pas. Il a les jetons.

À l'intérieur de la Fiat, Sony Lugano, le meilleur flingueur de l'équipe de Bonucci, un échalas au visage de momie secoua la tête.

— Je sens qu'il est là. Les mecs dans son genre, je les renifle à des kilomètres. Il est là, et il attend qu'on fasse une boulette.

Penché à la portière de la Mercedes, Melio Solutri eut un mouvement de recul en fouillant les environs derrière ses lunettes sombres. Rien qu'à l'idée que le grand fumier puisse être dans les parages et les observer lui collait des boutons. Sans les quatre gorilles qui l'entouraient dans la voiture blindée, il serait reparti. Mais il n'avait pas mis dix ans à devenir le *soto-capo* de Ravali pour tout fichir en l'air en montrant sa peur devant ses gars. Il devait rester, que

le grand fumier se pointe ou non. En espérant que Lugano se trompe.

Mais il n'avait pas beaucoup d'illusions. Ce connard de flingueur avait un pif extraordinaire. De tous temps, c'était vrai qu'il « sentait » l'ennemi à des kilomètres. Détail qui avait fait de lui le meilleur *caporegime* qu'il ait connu jusque-là. Avec ça, un sans nerfs. Un psychopathe de la gâchette. Il flinguait comme d'autres respirent ou vont pisser. Sans y penser. Il avait tenu à prendre lui-même la place de l'homme du *Protector*. Ce mystérieux *commandattore* qui, depuis la mise en cabane de Michelangelo Greco, tirait les ficelles dans l'ombre. Sony Lugano voulait se payer l'Exécuteur lui-même. Il avait demandé que le dispositif lourd soit placé à l'écart et n'intervienne qu'au cas où il morflerait. Sans y croire. Il était certain que le grand fumier se pointerait comme une fleur, croyant avoir affaire à l'homme du *Protector*. Alors, il ne lui laisserait pas une chance. Il le massacrerait au premier millième de seconde. Simplement. Avec les deux seuls amis qu'il avait dans ce monde de larmes. Deux énormes .357 Magnum. Des bijoux redoutables, dont les crosses en nacre avaient spécialement été taillées pour lui. Aux empreintes moulées de ses mains. Des engins avec lesquels, au tir instinctif, il était capable de castrer les mouches mâles en plein vol.

Bolan le fumier pouvait venir.

Lui, Sony Lugano, serait pour l'éternité l'homme qui aurait flingué le grand fumier.

CHAPITRE VII

La réflexion de Sony ne faisait pas l'affaire de Bolan. Ils étaient tous partis pour passer la nuit sur place. Pour l'Exécuteur, pas question. Il fallait donner un coup de pied dans la fourmilière. Il décida de commencer par celui qui avait apparemment le plus peur.

Lunettes noires.

Le M.16 à lunette de nuit ferait parfaitement l'affaire.

Il le décrocha de la cloison du module, vérifia le chargeur, régla la visée sur cinquante mètres et ouvrit une des minuscules meurtrières qui, de part en part, avaient été pratiquées dans la carrosserie du mobil-home. Puis, canon à peine sorti, lunette de visée à l'œil, il chercha sa proie. Quand la large face aux lunettes fumées s'inscrivit dans le cercle luminescent, il bloqua son souffle, centra le point rouge sur le front du pourri et, Sans frémir, enfonça la détente.

En explosant dans le magasin du M.16, la charge de la .223 ne fit entendre qu'un « flop » ridicule. Parfaitement équilibrée dans les mains expertes de l'Exécuteur, l'arme tressauta à peine. Et, déjà à 975 mètres/seconde, moins le faible ralenti du réducteur de son, la 5,56 mm se rua à l'assaut de l'espace.

Une infime fraction de seconde plus tard, louvoyant légèrement dans son effet pendulaire ondulatoire, elle entraît au contact avec le front du *mafioso*. Sous son retournement et l'expansion de l'impact, elle fit éclater toute la partie supérieure de la boîte crânienne qui se disloqua, déchirant le cuir chevelu, faisant jaillir sang, cervelle et éclats d'os, sur la belle carrosserie noire et à l'intérieur de l'habitacle.

Dans les premiers instants, personne, parmi les *amici*, ne réalisa ce qui se passait. *Lunettes noires* avait été brutalement rejeté à l'intérieur de la voiture et il venait de s'écrouler sur les genoux des deux gorilles qui l'entouraient. Il y avait du sang partout. Un des porte-flingues avait reçu une giclée de cervelle en pleine face et il hurlait n'importe quoi, persuadé qu'il avait été touché et qu'il était aveugle. Et, dans ses mouvements désordonnés, il se pencha en avant sans penser au danger. La deuxième .223 lui perfora la tempe gauche en faisant sauter un large morceau de temporal et en arrachant l'œil. Celui-ci alla s'écraser dans la nuque du flingueur de l'avant qui occupait le siège passager. Retourné vers l'autre côté pour tenter de comprendre ce qu'avait son *soto-capo*, ce dernier n'eut pas le temps d'amorcer une rotation totale de la tête. Le troisième projectile de l'Exécuteur lui fracassa la colonne cervicale. La moitié du cou arrachée, il émit une sorte de borborygme malsain et s'affala contre sa portière.

Tout s'était déroulé en moins de cinq secondes.

Passé ce délai, le conducteur de la Mercedes, son passager survivant et le super-tueur Sony Lugano comprirent enfin ce qui s'était passé. Sony fut le premier à réagir. Balançant les mains derrière ses reins, où il avait caché les deux 357, il ramena ceux-ci à la faible lueur du tableau de bord, doigts sur les détentes, chiens percuteurs relevés. Prêt à faire feu.

Mais sur qui ?

À peine eut-il réalisé la chose, qu'il avait déjà littéralement arraché la portière de ses gonds et sauté dehors.

Ce fut la première grande erreur de sa sombre vie... et la dernière. La quatrième balle de M.16 fut pour lui. Son front étroit s'étoila d'un troisième œil et, sans avoir tiré un seul coup de feu, il s'écroula, bras en croix, contre la Fiat jaune qui gémit sur ses amortisseurs fatigués. Il était déjà mort à n'en plus pouvoir, quand, d'un coup, il glissa au sol, lâchant en même temps ses deux superbes 357 qui sonnèrent sur le pavé. Il ne sut donc pas que sur les deux rescapés de la Mercedes un ne l'était déjà plus. Le porte-flingue de l'arriéré avait également pris une .223 en pleine tête. Quant au conducteur, bien protégé par sa vitre blindée de portière, il s'était penché en avant pour remonter les glaces arrière. Bon réflexe, mais quelque peu tardif. À part lui, tout le monde était mort. En fait, peut-être aurait-il mieux fait de démarrer sur les chapeaux de roues. Avec un peu de chance...

Mais cette nuit, la providence n'était décidément pas du côté des *amici*. Quand il se décida enfin à enclencher sa vitesse, il se demanda ce qui provoquait cette étonnante chaleur autour de lui. La peur, elle, donnait plutôt froid. Décontenancé, il tourna la tête vers la gauche et, le temps d'un très court instant, il crut devenir fou.

Là, tout près de lui, la vitre blindée fondait !

Il ouvrit des yeux hagards, songea une seconde à fuir, et, au même moment il sentit une vrille de feu lui forer le front. Un formidable incendie explosa dans sa tête, tandis qu'un hurlement inhumain jaillissait de sa gorge. Puis, d'un coup, son cri se cassa net, il eut un jaillissement volcanesque dans les rétines, et il mourut sans comprendre.

Une affreuse fumée nauséabonde sortait par ses yeux éclatés.

À cinquante mètres de là, Mack Bolan ne s'occupait déjà plus de lui. Complètement changée, la trajectoire de son canon thermique s'était maintenant stabilisée sur une Regata bleue. Le véhicule mafieux le plus proche du char de guerre. Elle venait de se garer en double file, près du camion de déménagements. Un des types de l'avant ouvrit la portière en catastrophe pour s'en éjecter, tandis que hormis le conducteur, les trois autres brandissaient leurs PM. par les glaces baissées, cherchant désespérément d'où étaient venues ces

mystérieuses attaques meurtrières. Grâce aux caméras infrarouges, l'Exécuteur put nettement voir le Sicilien cogner du poing contre les battants du lourd camion en criant d'ouvrir. Sans succès. Voyant le problème, un autre flingueur jaillit de la Regata pour lui venir en aide. Bolan laissa faire. Il vit le type empoigner la grosse poignée à pivot et essayer de la tourner. En vain. Il y eut un instant de flottement. À l'intérieur du camion, les « planqués » devaient commencer à se faire du souci. L'Exécuteur les imaginait, prisonniers de leur forteresse, cognant de leur côté et s'escrimant également sur leur système d'ouverture. Une scène imaginative tragi-comique, qui ne dérida pas Bolan.

Malgré le temps, le nombre de cadavres qu'il avait faits sur son chemin de vengeance, et la personnalité exécrationnelle de son ennemie jurée, la mafia, il ne parvenait pas à banaliser la mort. Pour lui, quelles qu'en soient les victimes, elle était toujours hideuse... même si celle qu'il semait autour de lui était un mal nécessaire. En tout cas, cette nuit de feu et de sang devait se poursuivre jusqu'à son terme.

Sur la piazza del Parlamento et tout autour, les autres véhicules des pourris commençaient à bouger. Les *mafiosi* siciliens avaient mis un certain temps à réagir, mais, maintenant, compte tenu du massacre de la Porta Nuova, les événements menaçaient de se précipiter. Une monstrueuse américaine Chevy venait de démarrer en trombe, juste à l'opposé du char de guerre. Pleins phares, elle vira sur les chapeaux de roues en faisant geindre ses pneus. Aux portières des armes de toutes sortes faisaient leur apparition et Bolan crut même entendre une première rafale.

Ils tiraient sans savoir.

À ce train-là, les cadavres allaient s'amonceler... parmi la population. Des dingues ! Une 604 Peugeot bleu nuit prit son sillage à la même allure, balayant de ses phares les rangées de véhicules garés alentour. De là aussi, des chapelets d'armes automatiques partirent. Des pare-brises volèrent parmi les véhicules « innocents » et, sur la via Vittorio Emanuele, un taxi en maraude écopa d'une giclée. Il poursuivit sur la lancée environ vingt mètres, se mit en travers de l'artère, percutant au passage une camionnette-buvette de forains qui dévalait la via en sens inverse. Les deux véhicules s'arrêtèrent, encastrés l'un dans l'autre et le conducteur de la buvette sauta à terre pour prendre le « taxi » à partie. Mais celui-ci avait tout le haut du crâne emporté par une rafale perdue et perdait sang et cervelle autour de lui. Le conducteur de la camionnette s'arrêta net devant la portière criblée, paralysé de saisissement.

Ce fut sa perte.

Venues de nulle part, plusieurs détonations claquèrent et le bonhomme s'écroula sur place, touché en plein cœur. Dans la foulée,

deux autres voitures s'étaient arrêtées autour de l'accrochage. Des curieux en mal d'émotions fortes. Ils furent servis. Affolés par leurs propres canardages, les pourris ne se tenaient plus. Les fauves étaient lâchés, les chargeurs se vidaient. Les « témoins » s'éparpillèrent en brailant et le mot « policia » fut prononcé à plusieurs reprises. Des innocents étaient en train de payer les pots cassés.

Bolan, il fallait arrêter ce massacre !

Maintenant les cinq voitures de couvertures de la mafia étaient entrées dans la danse. Brusquement, l'une d'elles, une vieille Volvo noire, quitta les autres pour traverser la place en trombe. Pleins phares, elle aussi, elle accéléra encore en tressautant sur les terre-pleins, fonçant sur l'endroit où se trouvait le char de guerre. Des canons d'armes automatiques émergèrent par les portières et, aussitôt, un enfer de plomb et de feu se déchaîna, criblant le blindage et le pare-brise du *van*.

Il était localisé.

Mais l'Exécuteur avait déjà ajusté la Volvo sur son écran-viseur du canon thermique. En gros plan, juste derrière le pare-brise, il vit s'inscrire la face grimaçante du chauffeur. Avec, en plein milieu du front, le petit point orange vif de la mire. Sans hâte excessive, il posa l'index sur la touche digitale « fire ». Dans le module opérationnel, une espèce de zonzonnement sidéral s'éleva, faisant doucement vibrer l'air ambiant.

D'entrée, l'Exécuteur avait envoyé le maximum de la puissance. Vingt mille degrés. Sur le petit écran, il vit nettement le pare-brise se déformer presque instantanément, avant qu'une coulure n'apparaisse à l'endroit de la « puce » lumineuse. Puis, comme s'il s'était agi d'une vitre en sucre, le verre creva. Une brèche grosse comme le poing. Derrière elle, la face tendue du conducteur sembla se rabougrir instantanément, pour se transformer en un magma d'une atroce couleur de cendres. Il n'y eut même pas de sang. Évaporé sur place. Chairs et os mélangés dans un affreux brasier sans flammes, le visage humain perdit toute forme. Désintégrés en une seconde, les cheveux du type disparurent et, faisant écran devant l'horrible spectacle, une fumée épaisse s'éleva dans l'habitacle. Privée de contrôle, la Volvo tangua sur le côté, percuta un des camions voisins du *van* et explosa dans le déchaînement de son carburant porté à ébullition.

Un feu d'artifice dantesque qui fit trembler le char de guerre. Envoyés dans l'espace, les corps déchiquetés furent transformés en chaleur et en lumière.

Au même moment, du coin de l'œil, l'Exécuteur avait vu des hommes s'éjecter des autres voitures. Dont deux qui s'étaient précipités vers le camion de déménagements. Tandis que l'un d'eux envoyait des salves de PM. Franchi tous azimuts, l'autre était grimpé

sur le marchepied du camion et avait ouvert la portière du côté chauffeur. Il plongea dans la cabine, reclaqua la portière, avant que Bolan ne l'ait cadré dans le viseur de l'écran. Mais cela n'avait pas d'importance. La lance thermique pouvait à peu près tout traverser. D'une rafale de FM. des cloisons, l'Exécuteur culbuta le second type qui roula entre les roues du camion en se vidant de son sang par une bonne dizaine de blessures mortelles. Puis, toujours d'un calme glacé, il centra la croix orange sur la glace de portière du camion de déménagements, voyant la pastille de mire se superposer sur la tempe du suicidaire. Mais, alors que son index allait se poser encore une fois sur la mise à feu, un bip sonore résonna au-dessus de l'écran. Au même moment, un mot apparut dans le coin supérieur gauche de l'image.

« Charge ».

Un éclair farouche passa dans les prunelles d'acier de l'Exécuteur. Sans tenir compte du message de l'ordinateur, il sollicita de nouveau le « Fire » de la lance thermique. Mais, cette fois, rien ne se produisit, hormis le mot « charge » qui se mit à clignoter furieusement sur l'écran et le « bip » sonore qui devint insistant.

— *Shit !*

Le juron de Bolan tomba à plat dans le module insonorisé. Pourtant, il résumait parfaitement la situation. Encore mal familiarisé avec son nouveau matériel de guerre futuriste, il avait présumé des réserves limitées de la batterie à l'uranium qui alimentait la lance thermique. Il avait exagérément utilisé la charge.

Il fallait « basculer » sur la seconde batterie. Or, là-bas, le lourd camion s'ébranlait. Il avait déjà viré et dirigé son mufle menaçant sur le char de guerre. Bolan se précipita aux commandes de la tourelle lance-missiles, mais, alors qu'il sollicitait la visée ordinateur, il vit les vingt tonnes du mastodonte foncer sur lui. Un voile de transpiration se plaqua à son front. La calandre massive du camion n'était plus qu'à vingt mètres... qu'à dix mètres.

Cette fois, c'était la catastrophe.

Le char de guerre allait tout encaisser de plein fouet !

CHAPITRE VIII

Dans moins de cinq secondes, le mastodonte blindé allait percuter le char de guerre. C'était inévitable. Et Bolan n'avait plus le temps de tirer ses missiles pour le stopper. Il aurait sauté avec lui. Derrière l'épais pare-brise du camion, il aperçut une face contractée de haine, avec un rictus sardonique accroché aux lèvres du pourri. Dans un éclair de génie, l'Exécuteur avait estimé la situation. L'ordinateur de guerre de son cerveau sans cesse en alerte avait déjà fait le « listing » de toutes les possibilités de salut. Une seule avait une toute petite chance de réussite. Mais elle requérait des réflexes foudroyants et des nerfs d'acier.

Alors, Bolan plongea.

À peine catapulté dans la cabine de pilotage, il avait déjà saisi le levier de vitesses, passé la marche arrière qui grinça affreusement. Et, de son autre main, il avait tourné la clé de contact.

Il ne restait plus que trois secondes.

D'abord, il sembla que rien ne se passerait et qu'il allait lui-même être victime de l'écrasement de l'énorme masse qui arrivait en hurlant. Puis le mobil-home tressauta, toussa, gronda de manière saccadée... avant de reculer par à-coups. Une fois, deux fois, trois fois. De petits bonds en arrière qui, juste à temps, firent reculer le *van* dans le « couloir » constitué par les deux camions entre lesquels il était garé. In extremis. Le monstrueux véhicule était sur lui. Trop large pour emprunter le même chemin, il percuta les deux mufles dressés devant lui, avec toute la puissance de ses centaines de chevaux emballés.

Le choc fut d'une violence épouvantable. Une véritable explosion de tonnerre, un jaillissement insupportable de sons paroxysmiques, de débris et de feu. Bolan vit le chauffeur éjecté de son siège s'écraser sur son propre pare-brise, le traverser dans un jaillissement de verre et venir se fracasser le crâne contre le quadriplex du char de guerre. Cela fit un bruit sourd qui se répercuta dans toute la carcasse du *van* et la boîte crânienne du type se transforma instantanément en une bouillie immonde de chairs, d'os, de cervelle et de sang. Le corps se désarticula sur le verre blindé, avant de retomber, disloqué, entre les deux camions aux cabines hachées. Dans la même seconde, une grosse déflagration fit trembler le théâtre du drame et, en même temps, les trois poids lourds s'embrasèrent comme des torches.

Bolan n'avait pas de temps à perdre. Il se laissa tomber sur le siège, mit vraiment le contact et réenclencha la marche arrière. Il recula, enregistrant un choc, suivi d'une résistance. Aussitôt, une averse de

projectiles cingla le blindage. Dans le rétro extérieur, il vit qu'il avait éperonné une voiture. Inconscients ou ivres de rage, les *amici* avaient cherché à lui interdire la retraite. Le fou ! Serrant les dents, l'Exécuteur accéléra à fond, entendit des gémissements de tôles martyrisées et des clameurs. Les tirs cessèrent, mais Bolan n'avait pas l'intention de lâcher sa proie. Accélérant toujours, il fit prendre de la vitesse au *van*, poussant la voiture en direction des grilles du vieux Palazzo Reale qui bordait la place. Les autres cherchaient maintenant à échapper à la terrible pression. Mais les roues de la Peugeot devaient être endommagées, ou la direction faussée. Le moteur s'emballa, toussa, avant de caler misérablement. Bolan perçut des bruits de tentatives de redémarrage, mais, sans doute paniqué, le chauffeur n'y arrivait pas. D'ailleurs, il était déjà trop tard. Inexorablement poussée, la 604 arrivait au terme de sa course involontaire. Son flanc gauche fut stoppé contre un des piliers massifs des grilles du Palazzo. Ce fut un choc presque doux, qui voila à peine la portière du conducteur. Mais, alors que ce dernier repoussait frénétiquement son voisin pour pouvoir s'éjecter par l'autre issue, il comprit la vanité de la manœuvre. Les portières de droite étaient bloquées par l'arrière du char de guerre. Paniqué, il cogna des deux poings dans son pare-brise, essayant de le casser pour tenter une sortie désespérée.

Rien à faire. Le verre feuilleté résistait.

Il cogna encore. Comme un forcené. Sans penser qu'il aurait pu pulvériser le pare-brise d'une rafale. Son poing droit éclata et l'os de la jointure de son majeur pointa dans la blessure béante. Il cria de douleur, mais son cri fut stoppé net. D'un coup, dans une explosion de verre enfin brisé et de tôles écrasées, la 604 venait de s'encastrier dans la maçonnerie du pilier. Elle se plia subitement dans un fracas sourd, et les deux porte-flingues de l'avant mélangèrent la bouillie sanglante de leurs chairs éclatées. Ils moururent instantanément, écrasés par la formidable puissance du char de guerre. Impitoyable, l'Exécuteur donna un coup de volant, faisant se replier davantage la Peugeot autour du pilier. Un des deux survivants de l'arrière voulut passer pardessus son voisin pour sauter par la vitre éclatée de portière. Il n'eut que le temps de passer la tête à l'extérieur. Et, tandis qu'un nouveau déluge de plomb et de feu s'abattait sur le *van*, il eut le crâne pris en sandwich entre la carrosserie et la pierre. Cela fit un craquement écoeurant et des choses innommables fusèrent de tous côtés, inondant les grilles du Palazzo de coulures indéfinissables. Écrasé par la carrosserie qui se pliait comme du carton, le dernier acheva sa vie criminelle dans un hurlement d'agonie vite éteint.

Ceux du camion allaient crever de chaleur à l'intérieur de leur caisse blindée. Tant pis pour eux. L'Exécuteur avait encore à s'occuper de trois voitures. De l'une d'elles, une Range-Rover grise, un costaud

en bras de chemise venait de sauter. À son épaule, un bazooka US M.18. Capable d'identifier n'importe quelle arme en une seconde, Bolan jugea la situation sérieuse. La roquette du M.18 pouvait transpercer des blindages de plus de dix centimètres. Celui du char de guerre n'y résisterait pas. Très vite, il ôta la sécurité du lance-grenades fixé au M.16, abaissa sa glace de portière et la 40 mm fusa à travers la place. Touché de plein fouet, le bazooka, son chargement... et le servant explosèrent dans une gerbe de feu. Un des bras du tireur vola dans l'espace, retomba sur le capot du Range. Il y eut une sorte d'éternuement et, « mis à feu » par l'explosion du bazooka tout proche, le réservoir du Range éclata dans un jaillissement de flammes. Quand le Range explosa à son tour, la quatrième voiture des *amici* arrivait précisément à la rescousse. Arraché par l'explosion, le capot du Range plana en tournoyant, vint s'encaster dans le pare-brise de la Lancia, dont deux hommes eurent le temps de s'éjecter en tirant partout. Mais le conducteur et son voisin n'avaient pas eu le bon réflexe. Sectionnées net au niveau du cou, leurs deux têtes allèrent rouler sur la banquette arrière en vomissant leur sang. Un des deux survivants vida son chargeur de Franchi sur le *van*, tandis que son collègue partait à toutes jambes en direction d'une CX noire, dernière voiture repérée par l'Exécuteur. Déjà, un de ses occupants était descendu ouvrir le coffre arrière pour en sortir une mitrailleuse US M60. L'autre plongea à son tour dans le coffre et mit à jour un impressionnant rouleau de bandes-chargeurs de 7,62 mm. Il rejoignit au sol le type à la M60 qui s'était déjà couché et Bolan le vit introduire la première bande dans le volet d'alimentation. Mais ils n'eurent même pas le temps d'envoyer la première cartouche. Les lance-grenades latéraux du *van* avaient déjà balancé leurs œufs dévastateurs. Des explosions en chaîne prirent les deux kamikazes sous la pluie d'acier. À l'intérieur de la CX, les quatre types restants tiraient comme des sauvages, risquant de tuer les occupants des véhicules passant encore sur la via Emanuele. D'ailleurs, attirés par l'incendie des camions, certains s'étaient arrêtés et des faces curieuses apparaissaient aux portières. L'Exécuteur n'avait plus de temps à perdre. Dans un instant, les flics allaient rappliquer et les vrais ennuis allaient commencer. Les lance-grenades latéraux entrèrent de nouveau en action, groupant leur tir sur la CX. Mais, juste avant que celle-ci ne saute, un des tireurs s'en éjecta pour plonger au sol dans un saut acrobatique digne d'un numéro de cirque. Il roula à l'abri d'une camionnette en stationnement, juste à temps. Mais, alors que la Citroën se disloquait dans un bruit d'enfer, l'Exécuteur l'aperçut qui se relevait, pour fuir à toutes jambes, en direction d'une innocente Rover lie-de-vin qui tournait à l'angle de la via Emanuele. Au moment où il allait y parvenir, celle-ci prit de la vitesse et s'éloigna majestueusement, laissant le flingueur pantelant, au bord du trottoir.

Une hébétude qui ne dura pas. Paniqué, le type se mit à zigzaguer entre les voitures en stationnement, s'engouffra dans un dédale de rues voisines. Profitant alors de l'écran des incendies, et « oubliant » la Rover, Bolan rompit le contact. Le char de guerre quitta la place, longea la Villa Bonanno, puis la piazza Vittoria, en direction de la stazione Maritima. Il venait de voir le *mafioso* en fuite tourner dans la viale Cicala. Il fit prendre le même chemin au *van*, rattrapa le fuyard au moment où il allait disparaître dans une venelle avoisinante. Ce quartier populaire en était plein et, dans certaines, le char de guerre ne pourrait passer. D'un adroit coup de volant, Bolan coupa la retraite du pourri, le coinça contre un mur aveugle, l'écrasant presque de ses monstrueux pare-chocs renforcés. Thorax coincé contre la pierre, suffoquant et le regard fou, le type cria :

— *No, no ! Per favor !* Au nom de la madone !

Elle avait bon dos, la Sainte Vierge !

L'Exécuteur se pencha sur la glace baissée, pointant le canon du sinistre Beretta à réducteur de son entre les yeux blancs de peur du flingueur. Celui-ci en bavait de panique. Il éructa encore :

— Pardon... je... je viens d'être embauché par don Ravali. Le... le chômage... avant, j'étais barman. J'ai trois *bambini*...

Si c'était vrai, la mafia sicilienne allait mal. Elle se mettait à recruter des amateurs. Le type en pleurait presque et tordait les mains au-dessus de sa tête. Du sang lui coulait sur le visage, provenant d'une profonde entaille qu'un éclat de tôle lui avait fait sur le crâne.

Bolan hésitait. Il avait suivi un tueur pour lui régler son compte, se trouvait soudain en présence d'un type dépassé par les événements et apparemment « décalé » dans le contexte. Il n'avait guère plus de vingt-deux ou trois ans et sa face crayeuse de trouille conservait les traces de l'adolescence. Une de ces petites frappes, qui, sitôt un flingue en main, se croient investis de la toute puissance.

— *Prego, signore !* supplia-t-il encore, les lèvres tremblantes.

Bolan prit sa décision.

— Je te laisse vivre, pour que tu ailles dire à Ravali que, désormais, l'Exécuteur lui déclare une guerre totale. Dis-lui que je vais raser tous ses labos clandestins, tous ses bordels et que je tuerai tous ses hommes. Dis-lui aussi qu'ensuite, quand j'aurai fini, je le descendrai. Quoi qu'il fasse, où qu'il se cache, je l'aurai.

— Je... je lui dirai, *signore !*

— Et si ton histoire de barman est vraie, ajouta Bolan, retourne à tes verres. T'es qu'un tueur minable.

— *Sì, signore*, acquiesça l'autre en hochant vigoureusement la tête. Je le dirai aussi à don Ravali.

La peur le rendait débile. Á moins qu'il ne le soit d'origine. Mais Bolan ne sourit pas. Sa voix sépulcrale s'éleva de nouveau :

— Si tes trois gosses existent vraiment.

— Si, coupa l'autre, les larmes aux yeux. Ils existent, *signore*. Ils existent...

— Alors, rappelle-toi que c'est grâce à eux que Mack Bolan te laisse en vie, connard.

Un sourire plein d'espoir distendit les lèvres blêmes du *mafioso* demi-sel.

— Si, *signore*. Je... je leur dirai.

Décidément, il allait dire des tas de choses, à une foule de gens. L'Exécuteur préféra décrocher. Il fit reculer le *van* dans la venelle, disparut dans une rue sans nom, laissant le jeune abruti à son saisissement de rescapé.

En retrouvant la via Vittorio Emanuele au Quattro Canti de la piazza Villena, il vit dans le rétro que la circulation était stoppée plus haut, à la Porta Nuova. Les gyrophares des *carabinieri* clignotaient partout. Il descendit l'artère jusqu'à la Villa Garibaldi, puis, en longeant le bassin de radoub de la stazione Maritima, fila sur la via Barrilai en décrochant le radio-téléphone de bord. Il composa le numéro que lui avait fourni son ami Grimaldi un peu plus tôt.

La voix de Jack répondit aussitôt.

— Alors, apostropha l'Exécuteur, tu me l'offres, ce pot ?

— *Stricker ! Merde, j'étais inquiet !*

Bolan sourit enfin. Jack Grimaldi, ancien héros du Vietnam, ancien pilote de la mafia que l'Exécuteur avait failli descendre et finalement gracié, Grimaldi, le casse-cou, complice de tous les coups risqués de l'Exécuteur, était un incorrigible inquiet, dès lors qu'il n'accompagnait pas le grand fumier au casse-pipes.

— Fais-toi beau, ajouta Bolan. Sinon, ton Angela risque bien de me préférer. Et file-moi l'adresse du *Rotello*.

Un rire grinçant lui répondit.

— *Elle aime que les beaux latins dans mon genre. Et t'avise pas de la draguer, elle a la beigne facile. C'est une Sicilienne pur-sang. Dans une demi-heure, au coin de la via Terra Santa. Ça va ?*

— Affirmatif, Casanova. Et apporte du fric, j'ai une soif de tous les diables.

Mack Bolan ne mentait pas. La chaleur des brasiers...

Mais, alors qu'il coupait le contact, le nom *Rotello* s'inscrivit en rouge dans sa mémoire. Il stoppa le char de guerre le long d'un trottoir, passa dans le module opérationnel, et réveilla les circuits du *computer* de bord. La mémoire électronique qui le suivait partout, et dans laquelle, avant chaque *blitz*, il engrangeait tous les éléments susceptibles de lui servir. Il composa le mot ETNA, nom de code de son opération sicilienne, et vit les lignes s'inscrire sur l'écran. Il frappa les mots « *Ravali affairs listing* » et d'autres lignes apparurent. Parmi

elles, dans une liste d'une vingtaine de noms, celui du *Rotello*. Une moue morose naquit sur les lèvres de l'Exécuteur, lorsqu'il se remit au volant du char de guerre.

La pauvre Angela risquait d'être bientôt au chômage.

Soudain, alors que le *van* allait déboîter pour reprendre sa route, l'œil observateur de Mack Bolan repéra la voiture. Une Ford Escort bleue. Une des voitures qu'il avait aperçues sur la via Emanuele, parmi celles des curieux. Une Escort qui, maintenant, se trouvait derrière lui, et qui s'appêtait également à démarrer.

Il était filé !

CHAPITRE IX

Une étincelle sauvage fulgura dans les yeux d'acier de l'Exécuteur. Sans son instinct de guerrier, il n'aurait jamais repéré la Ford. Á cause des vitres fumées, il ne pouvait en voir les occupants. Gonflés, les pourris. Et prudents. Tous feux éteints, elle déboîtait à son tour pour reprendre la filature. Maintenant conscients qu'ils ne pouvaient rien contre lui, tant qu'il resterait dans le char de guerre, ils allaient patiemment attendre qu'il en descende.

Pour « l'allumer » en pleine rue.

Un petit sourire cruel passa une seconde sur les lèvres de Bolan. Les salauds n'allaient pas être déçus. Puisqu'ils en voulaient encore, l'Exécuteur les servirait. Á sa façon, et en finesse. Car il n'était plus question de déclencher un vrai *blitz* en plein Palerme. Des lumières de gyrophares de flics s'allumaient un peu partout et leurs voitures patrouillaient dans les rues. Il fallait donc attirer la Ford dans un coin tranquille. Là où les *carabinieri* ne penseraient pas à chercher qui que ce soit.

Dans la tête de Bolan, le plan de Palerme s'inscrivit instantanément. Il le « passa en revue », trouva aussitôt le point de contact idéal.

Carceri Ucciardone.

La grande prison de Palerme. Avec ses vastes esplanades qui, à l'angle de la via Remo Sandron, formaient un parking éternellement bourré de voitures. Ce serait donc là. Un œil sur le rétro extérieur, il prit de la vitesse, aborda enfin la via Francesco Crispi. Quelques centaines de mètres seulement le séparaient de la grande prison.

Quand il y arriva, la Ford suivait, toujours feux éteints. Les rares véhicules qu'elle croisait lui faisaient des appels de phares, mais le conducteur s'en fichait visiblement. Bolan ralentit, obliqua à l'amorce de la via Remo Sandron et mit son clignotant. Il y avait de la place sur le parking, mais il prit soin de garer le *van* de manière à ce qu'il soit invisible du mirador d'angle, dont la cage vitrée émergeait au-dessus du mur de la prison. Pas question d'attirer l'attention d'un garde. Dans le rétro, il aperçut l'Escort qui passait derrière lui, à environ vingt mètres. Elle aussi cherchait une place d'où ses occupants pourraient aisément le surveiller. Un nouvel éclair sauvage passa dans les prunelles de l'Exécuteur. Le poisson était ferré.

Il attendit une dizaine de minutes, observant le terrain d'action, peaufinant son plan, avant de quitter la cabine pour gagner le module opérationnel. Là, il brancha les circuits vidéo à infrarouges et vérifia, d'un panoramique attentif, que les autres véhicules alentour étaient

bien vides. Ensuite, il passa dans la coursive séparant le module de la cabine de repos, éteignit la lumière intérieure et déverrouilla la trappe de secours qui aboutissait sous le char de guerre. Un truc qu'il avait souvent utilisé pour surprendre l'adversaire. Sous le *van*, il faisait un noir de four. Mais Bolan avait parfaitement repéré sa cible et il aurait pu se diriger jusqu'à elle dans l'obscurité absolue. Vêtu de sa légendaire combinaison noire, il passerait complètement inaperçu. Surtout par le chemin qu'il avait choisi. Il vérifia que le sinistre Beretta à long réducteur de son était bien sanglé par le rabat du holster de poitrine et qu'il était facilement accessible, avant de se glisser dans l'ouverture béante. Puis, demeurant un instant couché entre les roues du mobil-home, il observa les environs immédiats.

Rien.

Au loin, une sirène de police hululait en s'éloignant et, sur la via Smpolo toute proche, une décapotable bourrée de jeunes en foire passa en trombe, entraînant dans son sillage les décibels déchaînés de son autoradio poussé au maximum. L'Exécuteur laissa le silence retomber et décida de passer à l'action. D'où il était, il distinguait les roues avant de la Ford bleue. Pour l'aborder par l'arrière, il allait donc devoir effectuer un long détour. Il passa la tête hors de sa cachette, lança un dernier regard circulaire et se lança dans l'ombre.

Se servant des voitures comme écran, mi-rampant, mi-courbé, il progressa, silencieux comme un félin, réduisant peu à peu la distance qui le séparait de la Ford, en décrivant un large arc de cercle qui l'amena bientôt sur l'arrière de la cible. Profitant du véhicule garé derrière elle, il attendit un instant, épiant le silence, cherchant, par des sons de conversation, à deviner combien de pourris la Ford abritait. Peine perdue. Les autres n'étaient pas bavards. Ou alors, le type était seul. Ce qui aurait beaucoup surpris l'Exécuteur. On pouvait compter beaucoup de défauts aux *amici*, mais certainement pas une telle stupidité. Pourtant, avant de déclencher son opération, Bolan devait savoir. En approchant, il avait pu noter qu'au contraire des autres, la glace arrière n'était pas fumée. Sans doute changée à la suite d'un bris. Prudent, Beretta en main et sécurité ôtée, il se redressa lentement, veillant à demeurer dans l'angle mort. Puis, alors que son front n'était plus qu'à quelques centimètres de la lunette arrière, il avança légèrement le cou, parvint à risquer un œil.

Et il vit l'incroyable.

Le type était seul ! Un inconscient. Sûrement pas très grand, ni très costaud. Immobile, le haut de son crâne dépassait à peine le sommet de l'appui-tête, et ses épaules ne débordaient pas beaucoup du dossier. Mais Bolan connaissait ce genre de petits tueurs. Des rapides. Un « torpédo » que l'équipe de Ravali avait placé en observation pour le cas où ça tournerait mal. Ce qui s'était produit. Maintenant, le type

espérait bien venger la « famille » Ravali en s'offrant la peau du grand fumier. Il était sûr d'y parvenir. Seule, la patience le conduirait au succès.

Il allait déchanter, le petit tueur.

L'Exécuteur avait décidé de se le payer à la « loyale ». Il voulait que l'autre se rende compte de ce qui lui arrivait avant de plonger en enfer. Il se baissa de nouveau, contourna l'arrière de la Ford et se mit à longer le véhicule jusqu'à pouvoir saisir la poignée de la portière avant gauche. Il assura la crosse du Beretta dans sa main, se mit en position d'attaque, glissa ses doigts sous la poignée, assura sa prise et tira d'un coup sec en avançant brusquement le Beretta.

— Pas bouger !

La voix basse d'outre-tombe arriva aux oreilles du pourri en même temps que le déclic de la portière annonçait son ouverture. Simultanément, l'acier froid du réducteur de son entrain en contact avec sa tempe. Bolan entendit une exclamation de douleur, tandis qu'à la brusque lumière du plafonnier, il découvrait enfin le visage de l'autre.

Une femme !

Durant une poignée de secondes, la situation demeura figée. Dans un silence épais. Seule, la respiration contenue de la jeune femme faisait légèrement vibrer l'air tiède. Posées sur le bas du volant, deux mains fines aux longs ongles manucurés frémissaient. La peur se lisait également dans le regard clair qui s'accrochait encore au pare-brise, et sur les lèvres discrètement fardées qui tremblaient aux commissures. Coupés au carré, ses cheveux noirs s'arrêtaient net à mi-nuque, dégageant un cou gracile à la peau dorée.

Surprise passée, l'Exécuteur se pencha dans le cadre de la portière, diminuant la pression du canon de l'arme sur la tempe de la jeune femme.

— Poussez-vous.

Elle comprit immédiatement, se glissa à contrecœur sur le siège du passager. Dans le mouvement, elle découvrit involontairement le fuseau ambré d'une longue cuisse et, malgré la menace du Beretta, elle ramena vivement le rabat de sa jupe portefeuille sur ses genoux. Bolan se glissa sous le volant, referma la portière dans son dos, et la pénombre réinvestit l'habitable. Alors seulement l'inconnue lança :

— J'espère que vous savez *aussi* ne pas vous servir d'une arme.

Malgré son angoisse évidente, elle avait réussi à donner un ton ferme à sa voix au timbre légèrement rauque.

— Ça dépend, laissa évasivement tomber l'Exécuteur.

Il ne comprenait rien à cette nouvelle situation, mais il connaissait suffisamment la mafia moderne pour conserver toute sa méfiance. Les *amici* nouvelle cuvée savaient désormais utiliser les services de

certaines des leurs. Cette ravissante brune aux yeux lilas pouvait tout aussi bien être une tigresse, capable de loger tout un chargeur de PM. dans la carcasse d'un type. Les groupes terroristes de toutes obédiences employaient des tueuses, et, depuis l'avènement du *Protector*, la mafia leur avait piqué l'idée.

— Je ne suis pas armée.

Et, comme Bolan ne reculait toujours pas le canon du Beretta, elle insista sur un ton irrité :

— Soyez goujat jusqu'au bout, fouillez-moi.

Il fallait faire quelque chose. Bolan décolla enfin son arme de la tempe et grogna :

— Ouvrez votre veste.

Les mains de l'inconnue quittèrent ses genoux pour venir écarter les pans du fin cardigan qui couvrait son buste. Dessous, un chemisier en soie qui devait valoir plus de cent mille lires, et, encore dessous, deux petits globes pointus. Mais pas le moindre holster, pas plus que la plus petite crosse de pistolet ne dépassait de la large ceinture en cuir serrant la jupe à la taille. Avec ironie, la jeune femme se pencha en avant, afin de dégager ses reins du dossier.

— Là non plus, commenta-t-elle, visiblement plus détendue. Et rien sous ma jupe. Vous pouvez toucher... mais sans insistance, je vous prie.

Finalement, Bolan la trouvait marrante. Maintenant que le contact de l'acier sur sa tempe avait disparu, elle semblait reprendre du poil de la bête à la vitesse grand V.

Il esquaissa une ombre de sourire, mais, comme il ne voulait rien laisser au hasard, il palpa rapidement les hanches rondes qui n'amorcèrent même pas le moindre recul.

— Ça suffit !

Là, elle exagérât un peu. Il avait déjà ôté sa main. Abaissant le Beretta, il lança un bref regard circulaire à l'extérieur, avant de reporter son attention sur le visage racé de la jeune femme. Elle lui faisait maintenant face, mais, à cause de la pénombre, il ne pouvait distinguer que deux reflets au niveau de ses yeux.

— Qui êtes-vous ? questionna l'Exécuteur d'un ton abrupt.

— Et vous ? renvoya-t-elle.

Il haussa un sourcil incrédule.

— Ne vous foutez pas de moi. Vous me filiez.

— Exact.

— Alors ?

— Alors, rien. Je vous ai suivi pour essayer d'en savoir un peu plus sur votre compte.

— Ça ne me dit pas qui vous êtes.

— Je n'en sais pas davantage sur vous.

Cela tournait au dialogue de sourd. Bolan sentit l'agacement le gagner furieusement. Il gronda :

— Écoutez, ma petite, vous allez me dire qui vous êtes, ou bien...

— Ou bien quoi ?

Elle le défiait et son ton avait encore changé. Malgré sa jeunesse, il émanait de l'inconnue une autorité surprenante. Mais, vive comme une patte de chat, la main de l'Exécuteur avait raflé l'anse d'un sac en cuir qui tramait sous le tableau de bord. Il l'ouvrit d'une pression du pouce, et tandis que l'inconnue feulait de rage, il ralluma le plafonnier.

— Abruti !

En ouvrant le porte-cartes trouvé dans le fatras que contenait le sac, Bolan ne put retenir un sourire amusé. Cette fille ne manquait pas de cran. Il trouva un permis de conduire et y lut le nom d'Aurélia Gucci, née à Naples, trente et un ans plus tôt.

— Enchanté de vous connaître, ironisa-t-il à son tour, en dépliant le volet d'un second porte-cartes en cuir noir très fin.

— Pas moi, grinça Aurélia Gucci, avec à propos.

Mais il avait ouvert l'objet et il venait de découvrir une autre carte, barrée d'une bande aux couleurs du drapeau italien. Le même nom y était porté, mais, à la rubrique profession, le mot « procureur » était inscrit.

Bolan releva des yeux éteints sur le regard lilas qui l'observait sans ciller.

— Vous êtes content ?

— Oui et non, renvoya-t-il, songeur.

Fouiller le sac d'un procureur de la République Italienne, ça faisait quand même un drôle d'effet. Surtout quand ce procureur-là vous « filait » quelques instants plus tôt.

C'était la poisse.

CHAPITRE X

— Filer le monde, c'est plutôt du ressort des flics, non ?

Il avait posé sa question en éteignant de nouveau le plafonnier, et il ne vit pas son expression. Mais au ton qu'elle eut pour répondre, il comprit que, la peur passée, elle rageait de s'être laissé prendre.

— Avec la police, vous auriez déjà de très sérieux ennuis.

— Ça veut dire qu'avec vous, je n'en aurai pas ?

Elle marqua un temps avant de répondre, finit par avouer :

— Bon, d'accord. Je ne suis guère en position de vous en faire. D'ailleurs, je n'en ai pas très envie.

— Ah ?

— Un type qui massacre une bonne partie de la famille Ravali, on serait plutôt tenté de le décorer.

Il ébaucha un sourire dans l'ombre. Et, comme si elle avait deviné ce qu'il pensait, elle ajouta dans un soupir :

— OK : Avant de vous filer, j'étais sur les traces des hommes de don Danio Ravali. J'ai assisté à tout le massacre.

Il fronça les sourcils.

— Un parcours ? Seule ? Sans l'aide de la police. C'est légal, ça ?

Elle éluda d'un léger haussement d'épaules, avant de questionner à son tour :

— Vous refusez de me dire qui vous êtes ?

— Mack Bolan.

Elle ne dit rien et il comprit qu'elle le savait déjà. Il venait seulement de lui donner confirmation. Elle prit le temps d'allumer une cigarette, avant de souffler la fumée en demandant :

— Bon, qu'est-ce qu'on fait, à présent ? Vous me tuez tout de suite ?

— Pas avant de savoir ce que vous faisiez, seule, accrochée aux basques de ces types... et aux miennes.

Cette fois, Aurélia Gucci conserva le silence durant un assez long moment. Derrière eux, sur la via Sampolo, des voitures de *carabinieri* filaient, toutes sirènes hurlantes, suivies de plusieurs ambulances. Cette nuit, la morgue allait être pleine. Aurélia suivait la même idée. Elle questionna sombrement :

— Ça ne vous fait plus rien, n'est-ce pas ?

— De tuer tous ces types ?

— Oui.

— Non. Plus rien.

— Il y en a eu déjà plusieurs, n'est-ce pas ? Je veux dire, avant eux.

— Beaucoup. Et, tant que je vivrai, il y en aura encore beaucoup d'autres.

Un autre silence, puis elle demanda simplement :

— Pourquoi ?

Il hésita un peu, finit par lui parler de Cindy, de Rose d'Avril. De tous les autres. Sans émotion apparente. Pourtant, Aurélia soupira et murmura :

— Je vois.

Et, après un nouveau petit silence, elle ajouta :

— Moi aussi, je les hais.

Elle parlait de la mafia et elle eut soudain envie d'expliquer :

— Ce pays est en train d'étouffer sous le joug de *l'Organized Crime*. C'est un véritable cancer international. Une hydre aux innombrables têtes que personne n'arrivera jamais à tuer.

Elle s'animait soudain, passionnée.

— En commençant ce métier, je m'étais juré de tout mettre en œuvre pour combattre la mafia par tous les moyens. Je me suis d'abord occupée de délinquance, puis, nommée au grand banditisme, je me suis immédiatement attelée à la tâche. Je n'ai jamais cédé aux chantages, ni aux menaces. J'ai fait condamner beaucoup de *mafiosi*, mais, c'était comme si tout ce que j'obtenais ne servait à rien. Ils étaient relaxés après des peines de prison légères. Dans ce pays, la mafia bénéficie d'appuis considérables. Ils ont des gens très importants dans la manche.

Dans la pénombre, Bolan eut une mimique fataliste.

— C'est valable dans le monde entier. Ils tuent, torturent, ruinent et compromettent en toute impunité. Mais, pourtant, les autorités de ce pays ont quand même décidé de réagir. L'arrestation de Michelangelo Greco...

Elle le coupa d'un rire bref et sec.

— Ne jouez pas à l'idiot ! Greco, c'est de la poudre aux yeux. Ici, les hauts fonctionnaires de police savent très bien que Greco n'était en réalité qu'un grand chef parmi d'autres. S'ils ont réussi à l'arrêter, c'est parce que le *vrai* grand patron mafieux, *il papa*, l'a permis. Greco devenait gênant. Il a été donné aux flics.

Bolan n'était pas étonné. Il questionna :

— Que cherchiez-vous, en me prenant en filature ?

Cette fois, Aurélia Gucci resta muette si longtemps que l'Exécuteur pensa qu'elle refusait de répondre. Il allait insister, quand elle se décida en lâchant soudain :

— Je cherchais le moment opportun de vous aborder.

— Pourquoi ?

Un autre silence qu'Aurélia mit à profit pour écraser sa cigarette dans le cendrier de bord. Puis, dans un souffle, elle avoua :

— Pour vous proposer un marché.

Réponse qui impliquait qu'elle savait d'emblée à qui elle avait affaire. Le contraire aurait surpris l'Exécuteur. Sa guerre commençait à être connue un peu partout, et, de bouche à oreille, certains renseignements susceptibles de l'identifier se colportaient, non seulement au sein de l'honorable Société, mais également parmi les services de police concernés. Mack Bolan se serait volontiers passé de cette publicité, mais il n'y pouvait rien. Il demanda, curieux :

— Quel genre de marché ?

— Une... collaboration. Je veux dire que je pourrais peut-être, si ça vous intéresse, vous communiquer parfois certains renseignements. Ça pourrait vous aider.

Elle n'y allait pas de main morte, la proc'. Bolan se garda évidemment bien de lui dire qu'il avait déjà ses sources en la personne d'un agent fédéral US infiltré à la *Commissione*. Cette petite proc' rebelle qui, elle aussi, avait décidé de faire sa guerre personnelle, commençait à lui être sympathique, mais il ne fallait pas exagérer.

— Pourquoi feriez-vous ça ?

— Je vous l'ai dit. Je...

— Arrêtez de vous foutre de moi, coupa Bolan. Ce sont vos vraies raisons qui m'intéressent. Le coup de la proc' marginale, je suis pas preneur.

La jeune femme soupira de nouveau, croisa ses longues jambes, ce qui fit crisser le nylon de ses bas.

— OK, souffla-t-elle, vaincue. J'ai un compte personnel à régler avec ces ordures.

Subitement, elle avait adopté un ton âpre qui sonnait vrai. À moins qu'elle ne soit une comédienne exceptionnelle, elle s'apprêtait à dire la vérité. Bolan attendait, en se disant que Jack Grimaldi devait être en train de le traiter de tous les noms... ou de songer au type d'enterrement qu'il devrait prévoir pour lui. Mais, près de lui, Aurélia lâchait enfin :

— Ils ont tué mon jeune frère.

— Comment ça ?

Elle alluma une autre cigarette, avant de reprendre, la voix cassée par l'émotion :

— Il avait vingt-deux ans et il était fiancé avec une jeune Palermitaine de bonne famille. Lina. Elle n'était âgée que de dix-neuf ans. Un jour, mon frère Marco l'a surprise en train de se faire une « ligne ». Il tombait des nues. Un vrai drame. Ce fut une scène atroce, au cours de laquelle il gifla celle qu'il aimait le plus au monde. Il l'a obligée à révéler les coordonnées du *dealer* qui la fournissait et il est aussitôt allé le dénoncer. Sans me mettre au courant. Il voulait régler cette affaire seul.

Aurélia lâcha un peu de fumée, entrouvrit sa glace pour la faire partir et poursuivit sur le même ton :

— La police a arrêté le fournisseur de Lina, il y a eu procès, Marco a convaincu Lina de témoigner avec lui et le prévenu a été condamné à quelques mois de prison. Mais...

La voix de la jeune femme se brisa soudain, mais, bravement, elle refusa de se laisser aller à l'émotion pour achever :

— Mais, une semaine après le procès, alors que Lina et mon frère dînaient dans un restaurant de la via Furitano, deux hommes armés de mitraillettes y ont fait irruption et ont déclenché le carnage. Marco, Lina et cinq autres personnes ont été tués sur le coup, et il y a eu sept blessés graves.

Elle se tut un instant, ajouta dans un souffle :

— On n'a jamais arrêté les auteurs de là fusillade. Leur commanditaire non plus.

— Ravali ? hasarda Bolan.

— Impossible de le prouver, mais j'en ai la ferme conviction. Ravali est le patron de la mafia palermitaine. Ici, rien ne se fait sans son accord. C'est forcément lui. Alors, depuis le drame, je ne pense plus qu'à une chose : combattre les *amici*. Par tous les moyens. Et, puisque la légalité ne semble pas permettre de les atteindre en profondeur, je n'hésiterai pas à entrer en illégalité.

— C'est grave, souligna Bolan. Vous allez forcément y perdre votre âme. *

— Elle est déjà perdue, rétorqua-t-elle, farouche. Alors, que vous acceptiez mon offre ou non, je ne ferai plus marche arrière.

— Hum... je ne suis pas certain que vous puissiez vraiment m'aider, tergiversa-t-il, embarrassé.

— Ne soyez pas idiot, cingla-t-elle. Par mes fonctions, j'ai accès à tous les grands dossiers de la mafia locale, mais j'ai également des contacts à l'étranger, dans le cadre d'Interpol. Je pourrai donc vous fournir de précieux renseignements émanant, non seulement de Rome, mais également de Paris, Londres, Washington, Madrid, Bruxelles, Amsterdam, etc.

Elle se tut pour écraser sa deuxième cigarette et lança, rogue :

— Toujours sceptique, Exécuteur ?

Elle connaissait donc son nom de guerre. Signe qu'elle était décidément bien renseignée... et pas seulement sur les agissements de la mafia internationale. Bien sûr, par le biais de Hal Brognola et du FBI, il pouvait obtenir tous ces renseignements qu'Aurélia lui faisait miroiter. Mais, au fond, ça ne coûtait rien d'avoir une alliée de plus dans ce monde pourri. Et puis, savait-on jamais... un jour, peut-être que la jeune proc' sicilienne pourrait lui communiquer quelque chose que le FBI ignorerait. Parfois, les petits détails... Bolan prit sa

décision.

— Donnez-moi un numéro où je pourrai vous appeler, lâcha-t-il, abrupt.

Il lui sembla qu'Aurélia émettait soudain des ondes, tant l'atmosphère de l'habitable changea d'un coup. Elle récita d'une voix subitement plus légère :

— 294678. C'est chez moi. Matin de bonne heure, ou tard le soir. Mon bureau, c'est le 213856. Heures ouvrables.

L'Exécuteur nota les numéros dans les méandres de l'ordinateur de son cerveau et, après avoir vérifié que tout était calme dehors, il ouvrit la portière. Tandis que le plafonnier s'illuminait de nouveau, Aurélia Gucci porta une troisième cigarette à ses superbes lèvres. Leurs regards se croisèrent et les yeux lilas s'accrochèrent à ceux de Bolan avec une espèce de passion farouche. Il la sentit sur le point de dire quelque chose qu'elle retint finalement. Alors, il désigna la cigarette qu'elle s'appêtait à allumer et grogna :

— On ne vous a jamais dit que le tabac était mauvais pour la santé ?

Sans attendre de réponse, il sauta à terre. Au moment où il allait claquer la portière, Aurélia, ses magnifiques yeux lilas allumés de colère, siffla entre ses dents :

— Est-ce que je m'occupe de votre santé, moi ?

L'Exécuteur referma le battant et s'éloigna. En grim pant dans le char de guerre, il eut un petit sourire étrange.

Décidément, pas commode, la jeune proc' sicilienne !

— Qu'est-ce que tu dis, empaffé ?

Les yeux de vautour de don Danio Ravali lan çaient des éclairs meurtriers. Il s'était soudain avancé sur la terrasse où les porteflingues du parc avaient amené Sergio Galli. Le jeune ex-barman regrettait maintenant le zèle imbécile qui l'avait fait se précipiter jusqu'à la propriété du Monte Gibilmes i pour faire son rapport à Ravali en personne. Á la suite du carnage, il aurait dû prendre ses jambes à son cou et disparaître à tout jamais, avec la *mamma* et les *bambini*. Dans la famille Ravali, ou, du moins, ce qui en restait, personne ne se serait aperçu qu'il avait tiré sa révérence. Là, sur cette terrasse de luxe en marbre blanc de Carrare, tandis que le parrain de Palerme le saisissait au col pour le secouer comme un prunier, il songeait à Maria et aux gosses. En venant ici, il avait espéré grimper dans l'estime du boss, et gagner ainsi quelques galons au sein de la famille décimée. Il s'était trompé. Ravali plantait dans les siens des yeux de fou, et l'insulte qu'il venait de lui cracher à la face augurait mal de la suite.

Une suite qui se matérialisa en une gifle sèche.

Elle résonna sous le crâne déjà douloureux et saignant de Sergio Galli, lui arrachant un gémissement. Il avait l'impression que Ravali venait de lui dévisser le cou.

— Qu'est-ce que tu dis, petit con ?

Don Danio Ravali sentait l'alcool et l'ail. Et, avec le lourd parfum dont était arrosée sa robe de chambre en soie rouge, cela faisait un mélange écœurant qui donnait envie de vomir. L'ex-barman serra les dents et ferma les yeux. Une autre beigne lui fit éclater l'arête du nez et le sang se mit à pisser sur sa bouche et son menton.

— Répète ! hurla encore le *big-mafiosi*, hors de lui. Répète un peu ce qu'il a dit, le fumier !

Claquant des dents, Sergio répéta le message dont l'avait chargé l'Exécuteur. Quand il eut fini, il reçut une autre gifle et, sans la poigne étonnamment puissante de Ravali, il se serait écroulé à ses pieds chaussés de mules rouges.

— Et t'as rien fait ? gronda Ravali. Tu as laissé flinguer tous les autres, tu as ensuite tranquillement discuté avec l'autre enfoiré et tu l'as laissé se tirer. Sans le buter, hein !

— Mais ? don Rav...

La quatrième gifle lui fit sauter une incisive, la cinquième lui arracha à demi l'oreille droite.

— Et tu viens tranquillement me dire que tu t'es contenté de compter les morts ! Au lieu d'envoyer un quintal de plomb dans la gueule de Mack Bolan, hein !

Une autre beigne. Dans l'œil gauche. Sergio n'eut presque pas mal, mais une gerbe de feu fulgura derrière sa paupière et il la sentit gonfler au point d'éclater. Il fallait laisser passer l'orage. Après, don Ravali réfléchirait. Il penserait à autre chose, il reporterait toute sa rage sur les plans qu'il mettrait forcément au point pour buter ce Bolan. Et lui, Sergio, il irait ramasser toute sa famille et s'embarquerait avec elle pour n'importe où. L'Australie, le Japon, la Chine... voire, Mars ou Jupiter.

— T'es bien sûr, hein, insistait Ravali, à travers un brouillard sonore. T'es bien certain qu'il a pas dit, en plus, que tu pouvais me sodomiser, en prime ?

— Don Ravali ! supplia Sergio d'une voix mourante. Don Ravali... j'ai rien pu faire ! Ce type, c'est le diable !

Un long silence succéda. Ravali avait brusquement lâché le col du demi-sel qui s'écroula au pied des trois gardes armés jusqu'aux dents. L'un d'eux lui colla un coup de talon vicieux dans les reins et un autre lui cracha dessus, tandis que le troisième lui enfonçait le canon de son PM. Beretta M.A.B. dans le cou. Puis, au-dessus de lui, la voix soudain calme de Ravali lui parvint, lugubre :

— T'as tort, Sergio. T'as vraiment tort de croire que le fumier, c'est

le diable.

Un silence, puis le *mafioso* acheva :

— Tu te trompes, Sergio. Le diable, c'est moi. C'est moi seul. Et tu vas le savoir.

Sur un signe de lui, le *soldato* qui avait craché sur Sergio Galli décrocha de sa ceinture une espèce de court fouet en cuir noir, dont la lanière s'achevait en deux branches flexibles, auxquelles étaient rivées d'étranges petites boules en acier parsemées de pointes luisantes. Il tendit l'engin à Ravali et posa consciencieusement son pied droit sur le cou ensanglanté de l'ex-barman. Celui-ci tenta une faible ruade, mais, manquant se faire écraser le larynx, il s'immobilisa aussitôt en reniflant les écoulements sanguins de son nez.

Quand Ravali commença à frapper, il se mit à couiner comme un chien blessé, mais, à mesure que les pointes meurtrières lacéraient ses vêtements pour déchirer sa chair, ses plaintes se transformèrent en cris sauvages qui résonnaient dans la nuit tiède. Bientôt, vêtements réduits en lambeaux et corps tailladé du haut en bas, il demeura inerte, chuintant une respiration sifflante par son nez entièrement arraché. Une de ses lèvres déchirée pendait atrocement sur le menton, découvrant le chicot de l'incisive brisée, et laissant passer le sang à gros bouillons. Dans la plaie qui s'était creusée sous son sternum, on percevait le blanc livide d'une côte mise à nu.

En sueur, le regard fou, Ravali laissa tomber l'instrument de torture sur les dalles de marbre. Puis, considérant le corps pantelant du demi-sel, il laissa errer un rictus de carnassier sur ses lèvres trop fines et poussa un sifflement strident qui se répercuta sous le ciel étoilé. Au loin, comme sortis d'une sinistre légende de cauchemar, un aboiement filé lui répondit, bientôt suivi par d'autres. Peu à peu, le concert inquiétant enfla, pour devenir une lointaine cacophonie de jappements hideux. Le rictus de Ravali se figea et l'éclair sauvage de ses petits yeux se transforma en une sorte d'incendie démoniaque.

Il était vraiment le diable.

— Embarquez ce tas de merde, ordonna-t-il aux flingueurs. Cette nuit, les chiens sont déchaînés.

À cent mètres de là, du fond de son grand chenil aux épais barreaux d'acier, la meute des fauves avait senti le sang. Les trois *soldati* empoignèrent le supplicié par les membres et disparurent dans la nuit avec lui. Un instant plus tard, les aboiements furieux devinrent insupportables, tandis qu'un long cri d'agonie où se mêlait la peur absolue s'élevait. Il cessa d'un coup et, tout de suite après, les chiens se turent à leur tour. Le festin avait commencé.

Frileusement, don Danio Ravali resserra le col de sa robe de chambre en soie rouge et, sous les regards étrangement changés des flingueurs qui revenaient, il fit demi-tour pour réintégrer le hall de

l'immense palais sicilien qu'il s'était fait construire, avec l'argent de ses crimes.

Dans son dos, les trois *soldati* se lancèrent des regards incertains. Le spectacle auquel ils venaient d'assister au chenil leur remplissait la bouche de cendres.

Ravali avait raison. Il était le diable.

D'ailleurs, don Danio Ravali avait toujours raison. Ceux qui, jusqu'alors, avaient cru le contraire étaient tous morts. Salement.

CHAPITRE XI

— Mais qu'est-ce que t'as foutu, bordel !

Mack Bolan venait de s'engouffrer dans la Panda de location où Grimaldi poireautait depuis trois quarts d'heure. Soulagé de voir qu'il n'était rien arrivé à son ami, il laissait maintenant déborder sa hargne. L'Exécuteur lui frappa amicalement l'épaule et lança :

— Roule. Je t'explique.

Marmonnant des choses dans sa barbe, le pilote démarra en laissant un bon centimètre de pneus sur le mauvais asphalte palermitain. En termes succincts, Bolan lui résuma sa surprenante prise de contact avec la belle proc' et acheva son récit en ironisant :

— Hal et Phil n'ont désormais plus qu'à se reposer. J'ai trouvé l'indic idéal.

— *Shit* ! jura le pilote, en négociant un virage en catastrophe. Ça en fait du monde qui veut s'occuper de la mafia !

— Pas assez, vieux. Il n'y a pas encore assez de monde. Peut-être qu'un jour... C'est où, ta boîte de nuit coquine ? J'ai une soif de tous les diables.

— C'est pas une boîte coquine, rétorqua Grimaldi en évitant de justesse une ambulance qui surgissait, toutes sirènes hurlantes. C'est un night tout ce qu'il y a de « classe ».

— *Yeah* ! grinça Bolan. Tout ce que fait Ravali est « classe », mec.

— Ravali ? Qui c'est, ça ?

— Le pourri dont je vais m'occuper à partir de très bientôt, fit sombrement l'Exécuteur. Le *big-boss* de Palerme.

— Ah, bon ! se contenta de commenter Grimaldi, en freinant dans un concert de crissements désagréables. C'est là.

Il venait d'arrêter la Panda devant la façade en marbre noir d'un établissement sans fenêtres. Sous le dais gris perle accroché au-dessus de la porte massive en laque également grise, un portier de nuit en redingote galonnée et coiffé d'une casquette d'amiral se précipita pour ouvrir la portière.

— Je m'occupe de la *macchina*, *signore*. Entrez. Le vrai spectacle vient juste de commencer.

Dans tout Palerme, le personnel « officiel » de don Danio Ravali se montrait d'un stylé parfait. La façade *clean* qui cachait le cloaque de la clandestinité. Le fameux complexe d'honorabilité de tous les *mafiosi* du monde.

Suivant Grimaldi, Bolan, qui avait pris soin de troquer la sinistre combinaison noire du guerrier contre un ensemble sport de fin lainage

gris, vérifia machinalement que le Beretta demeurait discret sous la veste ample. Le panneau laqué gris s'ouvrit sur une apparition superbe qui leur envoya un sourire, façon Hollywood *sixties*.

— Tu vas voir, prévint Grimaldi en précédant Bolan dans un petit hall entièrement tapissé de velours côtelé argent, c'est impérial.

Ils se laissèrent avaler par un large escalier à la rampe plaquée argent et moquetté de noir. Un lourd parfum musqué montait des profondeurs, d'où un discret tempo de sono enflait à mesure de la descente. C'était beau et raffiné, ça puait le fric et le luxe ostentatoire.

Don Danio Ravali soignait son image de marque.

En bas, devant une double porte capitonnée à hublots fumés, une autre magnifique créature les accueillit. Elle portait un fourreau en lamé argent vif, des gants qui lui montaient jusqu'aux coudes et elle était coiffée d'un chignon strict qui tirait ses cheveux blonds. Mais au lieu de l'enlaidir, cette coiffure faisait ressortir son teint délicat et ses magnifiques yeux bleu porcelaine. D'un sourire un peu hautain, l'hôtesse les salua, avant d'ouvrir les deux battants. Au passage, Bolan nota son parfum capiteux et croisa son regard un peu trop froid. Ils avaient à peine franchi le seuil que Grimaldi se pencha à l'oreille de son ami pour prévenir :

— T'excite pas. C'est une lesbienne.

Il avait dû crier pour couvrir le son des enceintes.

— Je ne m'excite pas, renvoya l'Exécuteur, en s'installant sur un tabouret de bar. Une seule chose pourrait m'exciter, en ce moment. Tomber nez à nez avec Ravali.

Le pilote s'assit près de lui, leva un regard en biais plein de reproches.

— Tu voudrais pas décompresser jusqu'à demain, vieux ?

Bolan sourit. Son ami avait raison. Après avoir fait tant de cadavres, il fallait se laver l'âme. Ils commandèrent deux J & B qu'ils sirotèrent en regardant distraitemment évoluer un couple de danseurs de claquettes sur la scène en demi-lune, dont le sol était couvert de plaques d'acier poli. Dans la salle entièrement tapissée d'épais velours cramoisi, et seulement éclairée par les nubiens portant flambeaux électriques, il y avait beaucoup de monde. Seules quelques tables, ça et là, portaient l'indication « réservé ». Au comptoir en acajou massif, quelques consommateurs esseulés et moroses, servis par un superbe jeune Noir et une brune canon aux yeux électriques.

Grimaldi désigna les célibataires moroses d'un regard explicite.

— Ils ne viennent que pour Angela. Tu vas voir. Toutes les autres filles de cette boîte paraissent moches, dès qu'elle apparaît. Une grande artiste.

Bolan hocha la tête, l'air d'avoir tout compris, et Grimaldi s'insurgea :

— Eh ! Va pas t'imaginer que c'est une entraîneuse ! Et encore moins une call-girl. Elle est juste danseuse. D'accord, elle se déshabille un peu, mais elle va jamais avec les clients.

— Vu, acquiesça Bolan, sérieux comme un pape. Elle fait le métier de call-girl, mais c'en est pas une. C'est bien ça ?

Le front du pilote se plissa et son regard en dessous chercha celui de l'Exécuteur. Puis, renonçant d'un coup, il soupira, avala une large lampée de J & B, avant de questionner :

— Bon. Tu racontes la suite ?

La musique tonitruante protégeait leur conversation. Bolan se pencha sur le comptoir, questionna à brûle-pourpoint :

— Tu peux dégoter un *ventilo* ?

Grimaldi eut une mimique ironique. Il s'était un peu douté de la question. Il ergota :

— Évidemment, pas question d'en emprunter un à Sigonella.

— Soyons sérieux, ironisa à son tour l'Exécuteur.

En réalité, Grimaldi n'était pas à ce genre d'exploit près. Aux States, il avait fait des coups encore plus fumants. Mais le pilote reprenait :

— J'ai peut-être une solution pour éviter ça. Mon copain m'a indiqué le nom d'un vieil Anglais qui s'est retiré à Reggio de Calabre. Paraît qu'il a un hélico. Un Sycamore qu'il conserve dans un hangar. Mais l'engin n'est plus très frais. Mon pote ignore s'il est même encore capable de voler. Faudrait voir.

Bolan fit la moue. Il se voyait mal déclencher un *blitz* aérien contre les labos clandestins, à bord d'un hélico menaçant de se crasher à tout moment.

— Bon, décida-t-il. Renseigne-toi quand même. Et vois également si ton copain ne pourrait pas te refiler un tuyau à propos de charges incendiaires largables.

— Tu veux dire, des bombes ?

— Pas exactement. Hal m'a parlé de trucs spéciaux US, dont le nom de code serait « Long Fire ». Des sortes de mégagrenades bourrées d'un produit analogue au napalm et que le Pentagone aurait envisagé de larguer sur Tripoli et Benghazi, lors du fameux raid contre la Libye. Un truc incendiaire qu'il serait impossible d'éteindre par les moyens classiques. D'où le nom de cette saloperie.

Grimaldi fit les yeux ronds.

— Pourquoi n'ont-ils pas utilisé ça contre Kadhafi ?

— Précisément parce que, dans son bunker, Kadhafi ne risquait rien avec ce genre de machin ; mais qu'au contraire, c'est la population civile qui aurait le plus morflé. Pas le but de l'opération.

— OK. Pourquoi mon pote serait-il au courant de ça ?

— Parce que ces bombettes incendiaires auraient été stockées à la

base OTAN de Sigonella, juste avant le raid sur la Libye. Avec un peu de chance, elles pourraient encore y être. En général, on ne sait jamais comment se débarrasser de ces choses-là.

— Ouais. Je vais voir ça. Tu comptes t'attaquer aux labos sous combien de temps ?

— Dès que je serai opérationnel. Trouve le matériel, et on y va.

— OK. Mais tu pourrais pas obtenir le même résultat, avec ton nouveau rayon de la mort ?

Grimaldi faisait allusion au prototype de lance thermique, avec laquelle Bolan avait « soudé » les serrures du camion de déménagements. Il avait entendu dire par « Gadgets » que sa chaleur pouvait quasiment liquéfier le béton.

Bolan secoua la tête.

— Les labos sont trop disséminés dans l'île. La plupart ont été établis dans des endroits presque inaccessibles. Dès ma première attaque, les autres bases seraient immédiatement évacuées. Seul, un hélico peut nous permettre de mener des opérations en chaîne.

— Pas à dire, se rengorgea le pilote. Je suis indispensable.

L'Exécuteur vida son J & B, avant de rétorquer :

— Je peux bien l'admettre, vu que tu es gratuit.

— Hum. À propos, l'hélico, je paye la location avec quoi, si je le dégoûte ?

— Dollars US. Paie le prix fort, si nécessaire, mais sois muet comme une tombe. L'Anglais, sers-lui n'importe quelle fable. Invente un truc de contrebande avec Malte, ou n'importe quelle histoire de braconnage. En résumé, mens et sois hyper-crédible.

— Je vois. Ce sera fait comme tu... la voilà !

La musique demeurait sur le même morceau, mais avait baissé le ton. Les danseurs de claquettes disparurent sous de modestes applaudissements. Bientôt, sur la scène encore vide, le pinceau rose d'un unique projecteur cisailla l'espace sombre surchargé de fumée.

— C'est à elle, dit encore Grimaldi. Tu vas voir l'engin.

Il semblait fier comme un collégien présentant sa petite amie. Mais Bolan était loin de ce genre de réjouissances. Il songeait à la suite de son *blitz*. Par la bouche de Phil Necker, il avait appris trois choses essentielles concernant Danio Ravali. Primo, c'était un fou sanguinaire, une sorte de psychopathe du supplice, d'où sa passion pour sa meute de chiens de combat ; secondo, il avait depuis longtemps prévu ses arrières, en achetant des propriétés et les services de toute une armée de flingueurs en Floride, et il pouvait s'y réfugier à tout moment ; tertio, c'était le genre de type assez vaniteux pour relever tous les défis qu'on lui lançait. Un ensemble d'éléments dont il allait falloir tenir compte, dans la suite des opérations. Et c'était précisément sur le troisième élément que l'Exécuteur comptait. En lui

renvoyant son minable flingueur, l'ex-barman, en émissaire, il avait compté sur l'effet provocateur du défi pour le retenir en Sicile, y compris au cas où ça chaufferait trop pour lui. En principe, à la suite du massacre de la piazza del Parlamento, un *mafioso* à l'esprit rationnel aurait pris ses dispositions pour se mettre au vert, quitte à continuer, de loin, à diriger la réaction. Mais, et l'Exécuteur en était convaincu, Ravali n'avait non seulement pas pris la fuite, mais il était actuellement bien décidé à demeurer dans son fief de Monte Gibilmesi, tant qu'il n'aurait pas eu la peau du grand fumier. Compte tenu de son profil psychologique, il ne pouvait donner à ses pairs l'image d'un *boss* de Palerme déserteur.

Mais, pour Bolan, tout ceci était de la stratégie. En fait, son sens de l'efficacité lui faisait caresser l'espoir de coincer Ravali au plus vite. Aussi, quand son ordinateur lui avait appris que le *mafioso* était propriétaire du *Rotello*, le *night* où, précisément, Jack souhaitait l'emmener, il avait immédiatement songé, qu'avec un peu de chance, sa route croiserait peut-être celle de don Ravali cette nuit même. Si, comme l'avait dit Necker, il conservait l'habitude de faire le tour de ses boîtes tous les soirs. Mais, finalement, peut-être que le *boss* de Palerme n'était pas aussi inconscient que ça. Il savait désormais l'Exécuteur sur sa piste et la moindre des choses était qu'il se méfie un minimum.

— La voilà, répéta Grimaldi à son côté.

Simultanément, un silence épais s'était fait dans la salle du *Rotello*. Sur la scène, le rayon du projecteur venait de révéler une fine silhouette vêtue d'un pantalon trop large à carreaux, d'une veste informe aux épaules tombantes et d'une casquette avachie penchée sur le côté. Dessous, un visage d'éphèbe exempt de fards. L'ensemble rappelait l'image caractéristique des mauvais garçons du Bronx new-yorkais dans les années d'avant-guerre.

Angela.

Surprenante. Elle semblait très jeune, et cet air d'adolescent un peu gouape conférait à la scène une impression trouble, dès lors qu'on savait qu'il s'agissait d'une femme.

— Attends, prévint Grimaldi, t'as encore rien vu.

Bolan s'en doutait. Un autre projecteur s'alluma, et, tandis qu'Angela esquissait quelques pas de danse en solo, la danseuse de claquettes du numéro précédent revint en scène et joua le rôle de la partenaire. Un exercice de jazz-claquettes presque silencieux, feutré. Angela dansait bien, un peu comme l'aurait fait un danseur efféminé. Elle jouait la virilité, et tout en elle n'était que femelle. Attitude qui accentuait l'effet discrètement trouble de l'exhibition. Enfin, un troisième filet de projecteur s'alluma, éclairant un guéridon placé près du rideau de scène. Dessus, un seau à champagne d'où émergeait le

goulot doré d'une bouteille de Moët et Chandon, et deux bougeoirs électriques qui s'allumèrent comme par enchantement. Dès lors, un seul projecteur subsista. Un simple trait de lumière rose qui suivait fidèlement les évolutions du couple. Tout en dansant, la femme du numéro précédent dénoua le foulard noir quelle portait au cou et, adroitement, déjouant les esquives de refus d'Angela, parvint à lui en bander les yeux. Puis, tandis qu'Angela poursuivait sa danse en « aveugle », sa partenaire évolua en direction du guéridon pour y emplir une flûte de Moët. Portant la flûte, elle revint danser autour d'Angela, lui faisant humer le capiteux breuvage au passage. Angela tendait la main, ne trouvait que le vide. Et, dans son attitude, on sentait son envie de boire. Enfin, elle parvint à se saisir de la flûte, avala son contenu, et, tout en continuant à danser, en exigea une autre par un jeu d'attitudes.

À la troisième flûte, sa danse se fit molle et lascive, son pas moins assuré. La femme vint alors simuler sur elle des caresses plus ou moins suggestives, auxquelles Angela tentait maladroitement de se dérober. Peu à peu, sa partenaire parvint à faire glisser la veste informe de son buste. Elle la laissa tomber, s'attaqua aux bretelles de couleurs vives qui chutèrent sur les hanches d'Angela. Puis la grossière chemise s'entrouvrit, laissant deviner une poitrine de femme, et, ainsi de suite, jusqu'à ce que le pantalon glisse également à terre, révélant un portejarretelles gris perle, assorti aux bas qui gainaient les superbes et longues jambes d'Angela. Contrairement à ce qu'avait sans doute espéré la majorité du public mâle, le mignon petit slip demeura en place. Jouant la surprise horrifiée, la partenaire fit sauter la casquette, et une opulente crinière fauve cascada sur les épaules nues d'Angela. Bientôt, l'autre disparut derrière le rideau, laissant Angela achever seule un superbe numéro de danse « aveugle ». Puis la lumière s'éteignit d'un coup, en même temps que la musique cessait.

Un tonnerre d'applaudissements salua le numéro et le brouhaha reprit, bientôt absorbé par le nouveau déchaînement de la sono.

— Fantastique ! s'exclama Grimaldi en se rasseyant sur son tabouret. Elle est belle, non ?

— Si, admit sincèrement Bolan.

— On va commander du Moët, déclara le pilote. Elle adore ça.

Décidément, l'ancien baroudeur du Vietnam semblait vraiment mordu. Une facette de Grimaldi que l'Exécuteur découvrait. Il en fut surpris et vaguement ému. Dans l'univers fangeux, au milieu duquel il évoluait en semant la mort, il n'y avait pas de place pour les affaires de cœur. Sans doute passait-il à côté de l'essentiel, mais il n'avait plus le choix. Il avait choisi la guerre, le sang et la mort.

On ne mélangeait pas l'or et le plomb.

— Salut.

Angela était là. Mignonne, sensuelle et un brin mutine. Habillée d'un simple jean et d'un tee-shirt portant le nom d'une université anglaise, elle se dressa sur la pointe des pieds pour déposer un gros baiser tendre sur la bouche de Jack. Puis, redescendant sur ses talons d'espadrilles, elle se tourna vers Bolan et l'observa d'un air intrigué.

— Mon meilleur pote, présenta Grimaldi.

— Jess, inventa Bolan en lui tendant la main. Jess Turner.

Elle avait une poignée de main franche, presque masculine. Bolan apprécia. Il lui sourit, désigna la bouteille de Moët arrivée sur le comptoir.

— Jack m'a dit, pour le champagne. Si vous n'en avez pas déjà trop bu...

— C'était du faux, s'esclaffa la jeune Angela. Pas d'alcool sur scène. C'est la devise de la maison.

Quand les *mafiosi* se mettaient à moraliser !

— Mais, dans la salle, reprit la Palermitaine, j'ai le droit. C'est même conseillé. *Business is business*, avoua-t-elle en raflant la coupe pleine que lui tendait le pilote.

Elle était d'une franchise touchante.

Ils portèrent un toast et Angela vida sa coupe comme un seul homme. Elle allait la reposer sur le comptoir, quand, tournant brusquement la tête, elle s'exclama :

— Tiens, voilà *big-Dan*.

Bolan suivit son regard vers l'entrée de la salle et sentit un frisson d'excitation lui parcourir la nuque.

Don Danio Ravali était là.

Entouré par une meute de porte-flingues. Et ses petits yeux en boutons de bottine étaient braqués en direction de Bolan.

CHAPITRE XII

Le temps était suspendu. Il semblait que la musique avait baissé de plusieurs tons et que l'atmosphère lourde de fumée s'était encore épaissie. Quasiment encerclé par ses gorilles, le *boss* de Palerme demeurait immobile à l'entrée de la salle, dardant son étrange regard fixe entre deux épaules de porte-flingues.

— Il est de mauvaise humeur, pronostiqua Angela, à voix basse.

Ce qui était une évidence. À voir la face ascétique et crispée du *mafioso*, on avait du mal à l'imaginer en papa-gâteau. Assis sur son tabouret, l'Exécuteur le guignait du coin de l'œil. Soudain, sur un signe de Ravali, le groupe compact qui l'entourait et lui-même se mirent en marche. Vers le comptoir.

— *Shit !* souffla Grimaldi entre ses dents.

Il venait enfin de comprendre à qui ils avaient affaire.

— Tss, tss, se contenta de faire Bolan.

En principe, s'il connaissait le visage de Ravali, la réciproque n'existait pas. Néanmoins, il garda prudemment la main à proximité de la crosse du Beretta. Dans la salle, les clients ne s'étaient pas aperçus du changement qui s'était opéré. Même Angela s'était désintéressée de l'arrivée du *boss*. Du bout des lèvres, elle flirtait avec son nouveau *boy-friend*, le pilote Jack Grimaldi. Quand le groupe arriva au comptoir, le barman se pencha, servile :

— *Buona sera, signore Ravali.*

Tout sourire dehors, il couvait son patron d'un regard velouté. Un homo. Mais le patron de Palerme ne lui accorda même pas un regard. Sans répondre, il se pencha par-dessus le comptoir, ouvrit le tiroir-caisse, et, sans se préoccuper des consommateurs qui suivaient son manège d'un air intéressé, il se mit à compter le fric qui se trouvait dedans. Ce fut bref. Ravali avait l'habitude. Il reposa le tout, referma la caisse d'un sec revers de la main et redescendit du tabouret sur lequel il avait dû se hisser. Enfin, avisant Angela, il planta ses yeux inquisiteurs dans les siens, regarda ostensiblement la bouteille de Moët et Chandon qui trônait devant ses deux « clients » et battit des paupières, l'air satisfait.

— Arrive un peu par là, toi.

Sur un signe, il attira la jeune femme à l'écart et se mit à lui parler à l'oreille. Pendant ce temps, Grimaldi et l'Exécuteur échangèrent un regard.

Bolan secoua négativement la tête. Certes, il aurait facilement pu faire un carton sur Ravali, mais la réaction des porte-flingues eût été

immédiate. Or, trop d'innocents consommateurs étaient présents. Il fallait attendre une autre occasion. Enfin, Angela se détacha de Ravali, revint vers ses amis en affichant un air ravi. Pendant ce temps, Ravali allait s'installer à une des tables réservées, toujours étroitement entouré de sa meute de tueurs. Il venait surveiller la fin du spectacle... et rafler la recette.

— Il m'a dit que j'étais aussi bonne en salle que sur scène, avoua Angela.

Elle était aux anges.

— Il m'a dit aussi qu'il avait des projets plus intéressants pour moi, ajouta-t-elle en avalant une nouvelle rasade de Moët.

— Il est plutôt sympa, fit Grimaldi, songeur.

La Palermitaine pouffa en reposant sa coupe.

— Ça dépend avec qui. En fait, il est odieux avec tout le monde. Je ne comprends pas pourquoi il est si gentil avec moi.

— Il sait reconnaître les vrais talents, répondit galamment l'Exécuteur.

En récompense, il eut droit à un sourire éclatant et la jeune femme le regarda d'un œil nouveau. Ce grand type à l'air dur l'intriguait, mais, quelque chose en lui l'empêchait de poser les questions qui lui brûlaient les lèvres. Elle se promit d'interroger ultérieurement son nouvel amant à son sujet.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? questionna-t-elle en couvant Grimaldi d'un regard énamouré.

Visiblement, elle avait envie d'achever la nuit en tête à tête avec lui. L'Exécuteur sauta sur l'occasion en regardant sa montre.

— Je vais vous laisser, dit-il, en jetant quelques billets sur le comptoir.

Étroitement enlacés, les deux amoureux précédèrent Bolan vers la sortie. Ils allaient y parvenir, quand l'Exécuteur eut le sentiment qu'à cet instant, il aurait pu facilement descendre Ravali. En effet, dans un mouvement involontaire, les gorilles avaient créé une brèche dans le mur de leurs corps, et le *boss* de Palerme était parfaitement ajustable. Mais, étrangement, son instinct le retenait. Comme un pressentiment. Au même moment, Jack avait tourné la tête et noté le détail. D'un regard, l'Exécuteur lui fit comprendre qu'il laissait provisoirement tomber. Grimaldi fit la moue. Il n'avait pas les « antennes » de l'Exécuteur.

Bolan fit encore deux pas, faillit recevoir un des battants de l'entrée en plein visage.

— *Policia !* Que personne ne bouge !

Les fameuses « antennes » !

Une demi-douzaine de types venaient de faire irruption dans la salle, bousculant les tables et les clients, se dirigeant tout droit vers la

table où Ravali était assis. Dans le groupe des porte-flingues, il y eut un flottement bref, et Bolan crut deviner quelques mouvements instinctifs vers les intérieurs de vestes. Mais personne ne dégaina et le barrage des gorilles s'ouvrit sur un signe du boss. Tout sourire, il accueillit celui des flics qui semblait être le chef.

— *Momento, signore.*

Pendant ce temps, un client solitaire avait gagné la sortie, cherchant à passer le barrage des deux *carabinieri* demeurés en faction. On venait de l'arrêter et l'un des flics en uniforme lui demandait ses papiers, tandis qu'un autre passait sur lui des mains expertes d'investigateur professionnel. Grimaldi se retourna, envoya à Bolan un regard désorienté. D'un battement de cils, ce dernier le rassura. Pourtant, d'un coup, le poids du sinistre Beretta pesait plus lourd à sa ceinture. Mais les réflexes du guerrier clandestin jouèrent instantanément. D'un mouvement naturel, il avait rattrapé Angela et avait passé un bras sous le sien.

— Viens, poulette, grasseya-t-il en allemand, on va se payer une bonne tranche de nuit.

Saisie, la jeune Sicilienne eut une sorte de raidissement, mais, impératif, Bolan lui serra le bras et, singeant une attitude d'homme ivre, il l'entraîna vers la sortie.

C'était le tout pour le tout. Ça passait, ou ça cassait.

— *Buona notte !* lança-t-il aux *carabinieri* de faction, avec un abominable accent allemand.

Celui qui n'était pas occupé leva les yeux sur ce grand type ivre qui lui souriait d'un air bête, brandissant une liasse de lires qui promettait une nuit chaude. Apparemment complètement aviné, Bolan « échappa » quelques billets « sans s'en rendre compte », dodelinant de la tête et riant stupidement. Au même moment, Angela croisa le regard indécis du *carabiniere* et lui adressa une œillade salace, l'air de dire : « ach ! ces Schleuhs ! »

Et ça passa.

L'air parfaitement innocent, le *carabiniere* posa un talon « distrait » sur le paquet de lires répandu sur la moquette, détourna les yeux, contemplant la salle d'un air farouche. Personne ne passerait. Enfin... personne d'autre !

C'était passé, ça n'avait pas cassé.

Dans la rue, une véritable armée de *carabinieri* était stationnée. Une douzaine de véhicules marqués Policia stationnaient, tous gyrophares allumés. Mais personne n'arrêta le couple. Bolan entraîna Angela vers la voiture louée par Grimaldi, la fit asseoir à l'intérieur et s'installa au volant. Et, comme il n'avait pas la clé de contact, il se mit à attendre la sortie du pilote. Ce dernier n'était pas armé, il ne risquait donc pas d'ennuis.

— Qui êtes-vous ?

La question d'Angela tomba subitement. Elle observait Bolan d'un regard inquisiteur. De l'inquiétude se lisait sur son jeune minois. Bolan lui sourit sans répondre.

— Des gangsters ?

Il ne répondit pas. Dans le rétro, il guettait la sortie de son ami.

— Des terroristes ?

Elle le regardait en dessous, l'air plus intrigué qu'alarmé.

— Pourquoi, des terroristes ? fit semblant de s'étonner l'Exécuteur.

— Vous avez parlé allemand !

Elle retardait un brin. La bande à Baader, c'était dépassé. Aujourd'hui, ce « courage »-là était plutôt un privilège arabe.

— Si vous avez cru ça, pourquoi avez-vous joué le jeu ?

— J'avais peur, lâcha la jeune femme d'un air parfaitement tranquille.

Il hocha la tête, l'air convaincu. Mais, après un instant de silence, elle souffla :

— Vous êtes armé, n'est-ce pas...

Ce n'était pas une question. Elle en avait la conviction.

— Les rues de Palerme ne sont pas sûres, ironisa froidement l'Exécuteur.

— Ne vous fichez pas de moi.

C'était dit d'un ton serein. Visiblement, la belle Angela trouvait un certain plaisir à être confrontée à une telle situation. Bolan connaissait ce genre de réaction. Souvent, ceux qui n'ont pas l'habitude du danger et de la clandestinité s'excitent à l'idée d'y être brusquement confrontés.

— Vous savez, reprit Angela, plus doucement, je ne suis pas folle. J'ai bien compris que vous en aviez après Ravali.

Cette fois, l'Exécuteur planta son regard d'acier dans le sien.

— Tiens ? dit-il, plein de morgue.

— Il a des tas d'ennemis, reprit la danseuse. Je sais que c'est un gangster. D'ailleurs, ici, tout le monde le sait. Mais, vous, les étrangers, vous ne pouvez pas comprendre.

— Comprendre quoi ?

— Que la Sicile... que toute l'Italie ne vivent que grâce à la mafia. Elle est un mal nécessaire. Sans elle, des tas de gens mourraient de faim. Elle est l'essence même de ce pays.

La pauvre Angela ignorait évidemment que, sans le cancer de la mafia, les sociétés, sicilienne et universelle, vivraient beaucoup mieux. Mais il n'avait pas envie d'entamer une discussion à ce sujet. L'œil toujours accroché au rétroviseur, il laissa tomber :

— Qui vous dit le contraire ?

Prise de court, la jeune femme ouvrit la bouche sur une répartie qui

ne vint pas. Décidément, elle n'y comprenait plus rien. Bolan préféra la laisser à ses illusions. Ravali lui avait fait miroiter une situation meilleure, qu'elle continue d'espérer. C'était toujours ça de pris. De toute façon, avec son talent, elle trouverait toujours du boulot dans sa spécialité. Mafia ou non. Mais ça, elle n'était apparemment pas suffisamment informée pour le savoir.

— Je ne parle pas pour moi, vous savez.

Décidément, elle était déroutante. Le regard qu'elle faisait peser sur lui en disait assez long sur ce qu'elle pensait réellement. Bolan déclara :

— Jack est un type fantastique.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce que je l'envie. Il a de la chance de vous avoir rencontrée.

La guerre de Bolan n'avait pas tué son sens de la psychologie féminine. Désarçonnée, la jeune femme demeura bouche bée un moment, avant de détourner les yeux et de murmurer, en allumant une cigarette :

— Vous aussi, vous êtes sûrement un type fantastique.

Un petit silence capiteux s'installa entre eux, tandis que, au loin, des mouvements divers animaient les rangs de la *policia*. Soudain, dans le rétro, Bolan aperçut une silhouette qui émergeait de l'entrée du *night*. Celle de Jack Grimaldi, son ami.

— Le voilà, annonça-t-il.

Sans broncher, Angela déposa un peu de cendre dans le cendrier de bord et attendit que le pilote vienne s'installer à l'arrière de la voiture. Il se pencha entre les sièges avant, sourit, demanda :

— Ça va, vous deux ?

— Ça va, répondit calmement Angela.

Un silence, puis, dans le rétro, les regards des deux amis se trouvèrent et se sourirent. Bolan ramenait la Panda à proximité de l'endroit où il avait stationné le char de guerre, Grimaldi lâcha :

— C'était la brigade financière.

L'Exécuteur comprit qu'il faisait allusion à l'irruption des flics au *Rotello*. Dans le rétro, il encouragea le pilote à poursuivre.

— Une descente surprise, renseigne Grimaldi. Ils ont l'air sur les dents. Et, d'après une indiscretion du barman, ils sont en train d'embarquer tous les livres de comptes de l'empire Ravali.

— Tiens ! fit sobrement Bolan.

— C'est pas tout, ajouta le pilote. Le même barman aurait entendu le chef des flics convoquer Ravali dans les locaux de la brigade.

Bolan arrêta la Panda à l'intersection de la rue où il avait garé le mobil-home. Il ouvrit la portière et sortit, tandis que Grimaldi prenait place au volant. Ils échangèrent un dernier regard explicite et complice. Bolan sourit.

— Bonne nuit. Occupe-toi de ce que tu sais, et appelle-moi, dès que tu as du nouveau.

Il faisait allusion à l'hélico de l'Anglais. Puis, se penchant à la portière, il s'adressa à la jeune femme :

— Ne changez rien, Angela. Vous êtes super.

Tous deux surent qu'il faisait évidemment allusion à son numéro de variétés. Angela le remercia d'un sourire, tandis que l'Exécuteur se perdait dans l'ombre de la nuit sicilienne.

CHAPITRE XIII

— Ça y est, c'est OK.

La voix de Grimaldi avait claqué dans le petit ampli du radio-téléphone de bord.

— Résume, encouragea l'Exécuteur.

Assis devant la console technique du char de guerre, il était affairé à vérifier les témoins électroniques de charge de la lance thermique, quand il avait été surpris par la tonalité d'appel. La voix du pilote résonna de nouveau dans l'appareil :

— *C'est un vieil original. Ancien chasseur de fauves au Mozambique et plus ou moins mercenaire sur les bords. Je lui ai raconté que je voulais arracher la femme de ma vie à la forteresse sicilienne dans laquelle sa famille la retenait, en vue d'un mariage de raison forcé.*

— Hein ? s'exclama l'Exécuteur.

Il n'en revenait pas. Le pilote avait de ces idées !

— *Je t'assure que le vieux bouc gode comme un fou sur cette histoire,* reprit Grimaldi. *Il est prêt à me louer son moulin à café pour mille dollars.*

Ce qui était véritablement un prix d'ami. Ça couvrait le prix du carburant. Le vieil Anglais semblait vraiment original. Bolan tiqua :

— Pourquoi, si peu ?

— *Je te l'ai dit. L'histoire lui plaît. Autrefois, il était mordu pour une fille de grande famille. Il m'a raconté ça, avant que j'invente cette fable. Ça lui rappelle sa jeunesse.*

— Bon. Où, quand, comment ?

— *En ce moment, je suis chez lui. Il m'héberge. Je repars avec l'hélico quand je veux. Enfin... quand il sera en état de voler.*

— What ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— *Ben... j'ai quelques révisions à faire, hésita le pilote. Mais rien de bien méchant. Je pense y arriver en quarante-huit heures. Au plus.*

— Jack ?

— Yeah ?

— La vérité, exigea l'Exécuteur.

Un silence, puis Grimaldi précisa :

— *Non, c'est pas si simple. L'appareil est en piteux état. J'ai commandé des pièces à mon pote de Sigonella. Il me les envoie sous vingt-quatre heures. Mais j'y arriverai, s'empessa d'ajouter le pilote. Parole.*

— Sûr ?

— *Affirmatif. De toute façon, on n'a pas le choix. Il nous faut bien un hélico, pas vrai ?*

Bolan soupira.

— OK. On a vraiment besoin d'un hélico. Mais j'aimerais autant qu'il vole. Du moins, le temps qu'on en aura besoin.

— *T'inquiète*, rassura Grimaldi. *Pour voler, il volera.*

— D'accord, finit par laisser tomber l'Exécuteur. Rappelle-moi quand tout sera OK.

Puis, pris d'une subite inspiration, il questionna :

— Dis... pourquoi tu l'as appelé le vieux bouc, ton Anglais ?

Un autre silence, puis :

— *Ben... il... comment te dire... Angela, elle a absolument tenu à venir avec moi. Et. Enfin, l'ancien de l'armée des Indes, il... enfin, elle lui a tapé dans l'œil. Complètement flashé, le vieil English.*

— Je vois, sourit Bolan.

D'où le prix « d'ami » de la location. Jack Grimaldi avait vraiment des scrupules de dame patronnesse, à propos du trésor de guerre de l'Exécuteur. Et ce dernier ne pouvait quand même pas le lui reprocher. Il hocha la tête, abdiqua, doucereux :

— Tu veux que je te dise ce que je pense d'un type comme toi, vieux ?

— *Ça presse pas... vieux. Je te rappelle.*

Il avait déjà raccroché.

Songeur, l'Exécuteur coupa le contact. Puisque tout allait bien, autant se concentrer sur le plan de la grande bagarre.

Dans quarante-huit heures.

Don Danio Ravali était vert de rage. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit et il en avait la nausée. Pour un peu, rien que pour passer son fiel, il aurait fait balancer la moitié de son reste de porte-flingues aux chiens. En compagnie de Giulio Frati, son nouveau *consigliere*. Cet enfoiré n'avait même pas été foutu d'apprendre que ces fumiers de la brigade financière allaient se mettre après sa peau. Malgré les indicis que Ravali payait grassement au ministère. Maintenant, comme s'il n'avait pas eu assez de problèmes avec l'autre grand fumier de Bolan, toute sa comptabilité allait être épluchée à la loupe. Plus un seul livre de comptes. Après la descente au *Rotello*, les flics l'avaient escorté à Monte Gibilmesì et ils avaient tout embarqué. Y compris les papiers qui se trouvaient au coffre. Des trucs si importants, que, malgré sa grande habitude de la magouille en tous genres, Ravali en avait des sueurs froides. Au point de ne même plus avoir la moindre envie du superbe corps de Lucia. Il ne songeait désormais plus qu'à une chose : éviter le pire.

Car le pire allait forcément arriver.

Et tout ça, à cause de ce Bolan. Car, Ravali en était convaincu, sans la tuerie de la Porta Nuova, les flics ne se seraient jamais occupés de lui. Leurs chefs du ministère avaient dû les aiguillonner. Ça bougeait

trap du côté de Ravali, et ils avaient décidé de taper un grand coup dans la fourmilière. Pour l'exemple. Et, comme pour le grand Scarface, ils n'avaient rien trouvé de mieux que de le coincer par la bande.

Le fisc.

Les ordures !

Masque contracté par une fureur sans bornes, Danio Ravali fixait la maigre silhouette de Frati, qui, planté sur le tapis de haute laine, n'osait même pas le regarder.

— Tu vas te démerder, gronda-t-il en laissant passer des éclairs meurtriers dans ses yeux noirs. Tu vas te démerder comme tu voudras, mais tu vas arrêter toute cette merde.

— Mais...

— Fous les boules à tes indics du ministère, menace-les de tout révéler. Les pots-de-vin et tout le reste. Et, si ça suffit pas, fais-leur comprendre qu'il va y avoir de la viande froide dans pas longtemps. Je veux que tout ce cirque s'arrête immédiatement. T'as compris ?

Livide, le long *consigliere* aux cheveux gris sale et éclaircis par des plaques de pelade en tremblait sur place. Il éleva des mains suppliantes et plaida d'une voix mourante :

— Mais, don Ravali... c'est que... enfin, mes indics, ils ont justement eu des problèmes.

Assis à son bureau Empire en marqueterie, le *capo* de Palerme se figea en devenant plus vert encore. Dans son regard insoutenable, il y eut soudain comme un voile terne qui éteignit d'un coup les lueurs sauvages.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Cette fois, sa voix était devenue presque inaudible. Et monocorde. Il semblait brusquement enrouté. Mais Giulio Frati ne s'y trompa pas. Il connaissait Ravali depuis longtemps et le ton qu'il venait d'employer était celui des grandes catastrophes. Celui qui laissait présager un prochain festin pour ses chiens.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Ravali fixait toujours Frati. Sans broncher, sans même paraître en colère. Il fallait répondre. Vite. Et trouver la *bonne* réponse. Le *consigliere* déglutit péniblement et se jeta à l'eau :

— J'ai hésité à vous en parler, patron, commença-t-il d'une voix blanche. Vous comprenez, jusqu'à aujourd'hui, tout ça n'avait pas d'importance et...

— Tout ça, quoi ?

— Ben... enfin, mes indics, justement, ils se sont fait pincer. Après enquête, les super-flics du ministère se sont rendu compte que leur train de vie ne correspondait pas avec leur traitement de fonctionnaires. Et...

— Et ?

Ravali ressemblait maintenant à une statue de sel. Ses lèvres n'avaient même pas bougé.

— Et ? répéta-t-il, les yeux encore plus voilés.

— Ils... ils se sont mis à table, finit par avouer le *consigliere*.

Un silence de mort succéda à cette révélation. Minéral, le boss de Palerme ne le quittait pas de son regard mort. Ça sentait le drame à plein nez.

— Tu veux dire que tu savais tout ça, et que tu m'en as rien dit, Giulio ?

C'était pire que tout. Quand Ravali employait ce ton-là et qu'il appelait son interlocuteur par son prénom, c'était en général foutu pour l'intéressé. Une signature d'arrêt de mort. Frati frémit. Il se sentait glacé jusque dans la moelle de ses os et il avait envie de vomir. Il y avait de quoi. Car, à la lumière de ce qu'il venait d'apprendre de sa bouche, don Danio Ravali savait maintenant que c'était cuit pour lui. Il savait que les « financiers » ne le lâcheraient plus et qu'ils auraient forcément sa peau. Mais, ce que Frati savait aussi, c'était que Ravali ne tomberait pas seul. Avant, il donnerait son *consigliere* incapable aux chiens.

Le pire des supplices.

— C'est bien ça, Giulio ? C'est bien ce que tu es en train de me dire, hein ?

— Je... écoutez, patron... faut pas m'en vouloir. Je voulais pas vous poser de problèmes avec ça. En fait, j'avais déjà pris mes dispositions pour fabriquer d'autres indics. J'avais même pris des contacts directs. Alors, sans ce... contretemps, tout aurait pu redevenir comme avant. Avec d'autres fonctionnaires.

— Sans ce contretemps, hein. Ouais ! C'est vraiment un sacré contretemps, mon petit Giulio. Maintenant, je suis cloué ici. Interdiction formelle de quitter la région de Palerme jusqu'à ce que tous les éclaircissements, comme disent ces enfoirés, soient donnés sur cette affaire. Ça, c'est un vrai contretemps, Giulio. Un vrai de vrai.

Don Danio Ravali avait brusquement changé de ton. Plus tranquille, plus rassurant. Il y avait même une espèce de bizarre sourire au coin de ses lèvres blêmes. Juste d'un seul côté. Cela lui conférait un masque diaboliquement serein qui faisait peur. Et Frati crevait de trouille. Il cherchait désespérément le détail qui le dédouanerait aux yeux de son *capo*. En vain. Son esprit faisait la colle et il avait envie de fuir à toutes jambes.

Mais on ne s'enfuyait pas de la forteresse de Monte Gibilmesi. On n'y entraît et on n'en sortait qu'avec la bénédiction du boss. Il suffisait d'un battement de cils de Ravali pour que sa garde personnelle de flingueurs l'empoigne et le donne à bouffer aux chiens. Alors, sachant qu'il ne trouverait pas d'arguments convaincants, le nouveau

consigliere eut subitement LE trait de génie. Baissant les yeux, il hocha tristement sa tête déplumée en soufflant :

— J'ai fait une sacrée connerie, don Ravali. Je m'en rends compte maintenant.

Dans les boutons de bottine qui tenaient lieu de prunelles à Ravali, une petite étincelle passa fugitivement. Quelque chose qui ressemblait à de la surprise. Il laissa pourtant son *consigliere* poursuivre son mea culpa.

— Je sais ce que je vais faire, don Ravali, reprit soudain Frati en relevant des yeux soumis. Je vais aller me livrer aux flics. Je vais leur dire que tout ça, les livres de comptes falsifiés, les compromissions, les pots-de-vin et tout le bordel, c'est moi, et uniquement moi. J'avouerai que j'ai fait tout ça pour vous doubler. Pour vous faire tomber. Pour prendre votre place, quand vous seriez en taule.

Un nouveau silence, durant lequel les yeux secs de Ravali l'étudiaient à la manière d'un entomologiste. Un silence insupportable. Alors, Frati acheva rapidement :

— Ça marchera, patron. Forcément.

De nouveau, il y eut l'étincelle de surprise dans les boutons de bottine, et, après un autre long, très long silence, Ravali daigna desserrer les dents pour lâcher, plein de morgue :

— T'es un vrai taré, Giulio. Si taré, que tu racontes n'importe quoi pour essayer de sauver ta carcasse de merde. Les flics du fisc, c'est moi qu'ils veulent. Et moi seul. Pas un sous-fifre comme toi, connard. Mais, termina le *capo* sur le même ton monocorde, pendant que tu déballais tes débilittés, moi, je pensais. Et, puisque tu as l'air de vouloir mettre le paquet pour sauver ta peau merdique... je vais peut-être te donner l'occasion de faire du zèle.

Frati semblait sur le point de défaillir. Un espoir. Il subsistait un infime espoir.

— C'est ça, répéta songeusement Ravali. Tu vas faire du vrai, du grand beau zèle. En attendant, ouvre bien les cuvettes de chiottes qui te servent d'oreilles, mon petit Giulio. Écoute bien...

CHAPITRE XIV

Le temps s'était mis au gris et un petit vent acide balayait les mamelons volcaniques de Monte Matarazzo. L'endroit ressemblait à un désert grisâtre et tourmenté. Une autre planète. Seule voie d'accès pratique dans cette région de la Sicile, l'*autostrada* Palerme-Catane. Une autoroute que le char de guerre avait quittée à hauteur d'agglomération de Resultano, avant de gravir les raidillons abrupts et déserts des montagnes pelées.

Cela faisait presque une heure que l'Exécuteur était là, immobile au pied de la grande bergerie abandonnée qu'il avait repérée la veille. Quasiment au centre de l'île, guettant le ciel chargé à travers les écharpes de brumes qui flottaient au ras du sol, tendant l'oreille pour, à travers les chuintements du vent, tenter de déceler un éventuel grondement mécanique.

Celui de l'hélico.

Bolan consulta sa montre. Il était presque huit heures du matin. Grimaldi et l'engin auraient dû être là depuis plus de trente minutes. Restait à espérer que le vieil appareil de l'Anglais ait bien été en état de prendre l'air. Sinon, le *blitz* en chaîne mis au point par l'Exécuteur ne serait plus possible. Trop de temps perdu entre des objectifs trop éloignés les uns des autres. Dès le déclenchement des opérations, le téléphone, arabe ou non, donnerait l'alerte. Ce serait la panique dans les rangs ennemis et les cibles disparaîtraient dans la nature. Sans compter que le petit stock de « Long Fire », dont la veille Jack lui avait dit par téléphone qu'il l'avait « trouvé », ne servirait plus à rien.

Assis sur un tas de pierres, devant la porte à double battant qui dissimulait le char de guerre, Bolan était morose. Il se voyait mal regagner les États-Unis sans avoir accompli la totalité de sa guerre sicilienne. Un demi-échec qu'il garderait dans l'âme comme un cancer.

À neuf heures quinze, il regarda de nouveau sa montre et comprit que quelque chose s'était passé. Mais, au même moment, un bruit de moteur s'éleva dans l'air humide. Bolan fouilla le ciel, réalisa aussitôt que le grondement ne venait pas de là. Il se pencha par-dessus le muret coupe-vent qui lui cachait le chemin et sentit son estomac se contracter. Une voiture grimpait le raidillon. Elle venait tout droit à la bergerie en ruine. Forcément. Et elle allait obligatoirement s'y arrêter, puisque le chemin s'achevait là.

Les ennuis commençaient.

Debout devant la fenêtre de sa chambre aux lourdes tentures cramoisies, don Danio Ravali achevait de vider sa tasse d'expresso

sans sucre. Á travers les voilages, son regard noir aigu fouillait la brume matinale du parc. Tout au bout de l'allée, il apercevait la haute grille du portail et, au-delà, la Fiat bleu marine des *carabinieri*. Depuis l'intervention de la « financière » dans ses affaires, il était gardé nuit et jour. Assigné à résidence. Pas encore vraiment prisonnier, car, compte tenu de la puissance qu'il représentait, le juge avait hésité à le placer en garde à vue. Cet enfoiré attendait d'avoir assez de preuves pour l'inculper.

Ravali bouillait d'une rage meurtrière. S'il l'avait pu, il aurait fait descendre ce fouille-merde. Parce que, des preuves, il allait forcément en trouver. La fortune détournée au fisc par Ravali avoisinait le milliard et demi de lires. Planqué en Suisse. De quoi se refaire une petite santé en cas de pépin. Et, justement, le pépin était là. Mais, pour profiter du fric, encore fallait-il être libre.

Ailleurs. Á Miami, dans son autre fief.

Alors, Danio Ravali attendait. En espérant que ce pourri de Giulio Frati ait suffisamment la trouille de lui pour exécuter ses ordres. Sinon, c'était cuit. Il y avait des *carabinieri* tout autour du parc et il ne parviendrait jamais à quitter librement Monte Gibilmesì. Pourtant, dans l'éventualité où Frati aurait appliqué ses instructions à la lettre, il se tenait prêt. Sur le lit de cette chambre, où, exceptionnellement, il avait dormi seul, prétextant auprès de sa maîtresse une crise d'estomac qu'il était du reste près de ressentir, il y avait la valise. Un bagage Hermès, qu'il avait fait trafiquer avec un double fond. Dedans, un épais matelas de dollars, le petit trésor de guerre qu'il avait heureusement tenu caché hors du coffre de la villa, et que les salauds de la « financière » n'avaient pas découvert. Encore heureux. Et heureux aussi, qu'ils n'aient pas interdit les visites de son « secrétaire » Frati. Pas plus qu'ils n'avaient trouvé suspecte la requête de Ravali à propos de la visite du vétérinaire. Ils avaient seulement vérifié que trois des animaux semblaient effectivement malades. Ils ne pouvaient évidemment pas savoir qu'ils avaient été volontairement intoxiqués. Par Ravali lui-même. La première phase de sa petite idée.

Il restait maintenant à appliquer la suite du plan.

Un plan complètement dingue, mais il n'avait plus le choix.

Il allait quitter sa faction devant la fenêtre, quand, soudain, il vit pointer le mufler court d'une fourgonnette beige entre les barreaux du portail. Son regard devint aigu et fixe, tandis qu'une petite crispation lui mordait les entrailles.

La fourgonnette du vétérinaire de Palerme.

Rimotta. Un petit type maigre, moustachu et perpétuellement affligé d'une conjonctivite chronique qui l'obligeait au port d'affreuses lunettes fumées. Et c'était en songeant à cette similitude de silhouette avec lui-même et aux lunettes sombres, que Ravali avait commencé à

échafauder son plan de fuite. Pour une fois, cet incapable de Rimotta allait enfin lui servir à quelque chose.

Crispé, Ravali vit les *carabinieri* quitter leur véhicule pour s'approcher de la fourgonnette. Une discussion s'engagea entre l'un d'eux et le véto, tandis que les autres ouvraient les portes arrière du fourgon pour en vérifier le contenu. Enfin, ils refermèrent les battants et un des flics adressa un signe au porte-flingue qui attendait derrière les grilles et celui-ci actionna l'ouverture électrique du portail.

La bouche blême du *capo* de Palerme s'étira dans un rictus et il quitta la fenêtre. La première partie de son plan dingue avait fonctionné. Mais c'était la plus facile. Si la deuxième ou la dernière échouaient, le fumier de petit juge palermitain ne lui ferait pas de cadeau. Quand il sortirait de taule, s'il en sortait jamais, il serait très vieux et sénile.

Et il ne reverrait jamais Lucia.

La voiture n'était plus qu'à vingt mètres. Une Fiat. Par les interstices des planches qui constituaient les portes, l'Exécuteur voyait son capot avancer lentement dans sa direction. À l'intérieur, deux silhouettes qu'il n'arrivait pas vraiment à distinguer. Un reflet sur le pare-brise. La voiture s'immobilisa à une dizaine de mètres, mais son moteur continua à tourner. Dans la brume matinale, Bolan voyait le panache de l'échappement former une nappe au ras du sol pierreux. Il avait bloqué les portes avec un chevron plus ou moins solide et attendait, index sur la détente de la mini-Uzi. Par définition, le guerrier qu'il était détestait les visites-surprises sur ses terrains d'action.

Enfin, les portières avant s'ouvrirent en même temps et les deux silhouettes apparurent à l'air libre. Toutes deux en imperméables.

Un homme, une femme.

Tous deux d'âge mûr. L'homme fit le tour de la Fiat, et, tout en ne perdant pas la grande bergerie des yeux, il prit la femme par la main et ils firent quelques pas en direction des portes, avant de s'immobiliser, d'étranges sourires aux lèvres. Bolan n'y comprenait rien. Ces deux-là avaient l'air de touristes. Ils regardaient fixement les battants fermés en se tenant toujours par la main. Puis, comme à la suite d'une longue réflexion, l'homme hocha lentement la tête, faisant osciller la plume verte du ridicule chapeau qu'il portait.

— Tu te souviens, Greta ?

— *Ja*.

Ils avaient parlé en allemand. Avec une certaine émotion. Bolan haussa des sourcils surpris.

— *Ja*, je me souviens, Herbert. C'était hier, ajouta la petite femme frêle, dans son imper trop grand. Je m'en souviendrai jusqu'à mon

dernier souffle.

— *Ja*, fit le bonhomme. Moi aussi.

— Rien n'a changé, reprit la femme. Elle est juste un peu plus délabrée.

— *Ja*, commenta son compagnon, avec son accent appuyé. Tu vois, elle avait résisté à la guerre, mais les années vont finalement avoir raison d'elle.

— Comme de nous, rétorqua fort justement la femme, avec une pointe de nostalgie.

L'homme au ridicule chapeau tourna la tête vers elle et lui sourit.

— Qu'importe, Greta. Toutes ces années n'ont pas eu raison de notre amour.

On était en plein mélo. En d'autres circonstances, Bolan aurait souri. Mais, ce matin, le temps pressait et, si malgré tout l'hélico arrivait...

— C'est vrai, Herbert ? Tu m'aimes toujours comme ce fameux soir où...

Elle se tut, ébaucha un sourire tendre et il sembla à l'Exécuteur que la pression de leurs mains s'était accentuée. Mais ce n'était qu'une impression. Malgré tout, il se sentait un peu ému d'assister ainsi aux confidences de ce vieux couple. Et quelque peu gêné aussi.

— Greta ! bougonna l'homme, sans autre commentaire.

Ils étaient là, immobiles, émus et touchants, avec l'air d'être piqués ici pour l'éternité. Bolan rageait intérieurement.

— Tu crois que c'est fermé ?

La femme venait de lâcher la main de son compagnon et s'avancait vers les portes. Elle marchait à pas menus, hésitant sur les pierres, bras écartés du corps, comme pour conserver un équilibre précaire.

— Greta !

Mais la femme avait déjà posé les deux mains sur les planches rugueuses et poussait par à-coups. Contre Bolan, le chevron trembla et les lattes grincèrent. Mais les battants résistèrent.

— Greta ! C'est une propriété privée, protestait l'homme.

— Et alors ! C'était aussi une propriété privée, quand tu as... abusé de moi, protesta la femme en frappant les planches des deux mains. À l'époque, tu n'as pas fait autant d'histoire.

Le type éclata de rire.

— Toi, si ! Et ce soir-là, tu t'acharnais de la même manière sur cette porte. Mais dans l'autre sens. Tu ne voulais pas entrer, mais sortir. Enfin, c'était sans doute du cinéma.

— Goujat !

La femme s'était retournée et s'éloignait de la porte en haussant les épaules.

— Ça ne fait rien, rit encore son compagnon. Puisqu'on ne peut

plus entrer, on va le faire dehors.

L'Exécuteur en demeura interdit. Ils n'allaient tout de même pas... et par ce temps !

L'homme riait toujours. Il s'était détourné pour regagner la voiture et Bolan le vit ouvrir le coffre pour en sortir une petite glacière de camping, dont il souleva le couvercle. L'instant d'après, il mettait à jour une bouteille ventrue et deux verres galbés qu'il posa sur le toit du véhicule. À cette distance, Bolan pouvait parfaitement déchiffrer le nom inscrit sur la bouteille.

« PIERLANT IMPERIAL. »

Ce n'était certes pas du Moët et Chandon, mais, à leur manière, ces touristes nostalgiques et visiblement encore épris l'un de l'autre, allaient porter un toast sur les lieux de leurs émois passés, à l'aide de ce capiteux et pétillant vin français.

Et ça risquait de durer !

L'homme fit sauter le bouchon, versa du vin dans les deux verres, en tendit un à sa compagne et ils trinquèrent en se regardant. Puis, ayant bu, ils recommencèrent en regardant gravement la vieille bâtisse. Mais, alors que l'Exécuteur commençait à se rassurer en se disant qu'ils allaient enfin repartir, il les vit s'asseoir sur le capot de la Fiat et, enlacés comme des collégiens, buvant à petits coups précieux, se mettre à papoter à voix basse.

Au même moment, un vrombissement lointain lui fit dresser l'oreille.

L'hélico !

Il se tordit le cou pour tenter d'embrasser du regard une portion de ciel entre les lattes. Mais il ne vit que du gris. Il se redressa, fonça à l'intérieur du char de guerre, dont la portière était restée ouverte pour des raisons pratiques. Dans le module opérationnel, il coupa l'ampli du circuit radio, bascula l'écoute sur le casque-micro dont il se coiffa. Enfin, regard rivé à l'écran vidéo qui lui permettait de surveiller les portes de la bergerie, il se mit à guetter le moindre parasite dans les écouteurs. Jack et lui étaient convenus d'une fréquence pré-réglée pour communiquer, le cas échéant. L'attente se poursuivit, longue, irritante. Enfin, un grésillement se fit entendre dans le casque, suivi d'une voix métallique :

— Épervier à *base mobile*... Épervier à *base mobile*...

La voix de Jack.

Bolan monta la puissance d'émission, afin d'être audible, même en chuchotant, et répondit à voix basse :

— Base mobile à épervier, je te reçois cinq sur cinq.

— *Pas moi, Stricker ! T'es enrouté, ou quoi ?*

— Impossible de parler plus fort.

— *Bon, c'est ton affaire. Balance cette satanée fusée, c'est la purée, là-*

haut.

L'Exécuteur fit la grimace. C'était bien le moment de tirer une fusée de détresse !

— Impossible également, lança-t-il. J'ai des visiteurs.

En termes concis, il résuma la situation et il y eut un silence sur la ligne.

— OK, fit Grimaldi, après un temps mort. *À chacun son problème. Qu'est-ce que je fais, en attendant ?*

— Tu quadrilles, tu tâches de repérer la position, mais discrètement. Ensuite, tu disparais provisoirement et tu attends mon feu vert.

— *Bien reçu. Tu restes en contact, je te dirai quand j'aurai... attends...*

Une nouvelle plage de silence, ponctuée du vacarme du rotor, et la voix du pilote lança soudain :

— *Objectif repéré, Stricker ! Je vois tes teutons et leur bagnole. Ils lèvent justement le nez... ils s'emmerdent pas, dis donc. Sont en train de s'envoyer du champ !*

Évidemment, Grimaldi ne pouvait pas lire l'étiquette du Pierlant, mais l'Exécuteur n'avait pas envie de se lancer dans des explications superflues.

— OK, grogna-t-il. Décroche. Ton manège pourrait les inciter à s'incruster. Je te rappelle dès que la position est libérée.

Il coupa le contact, quitta le mobil-home, pour revenir en observation derrière les portes du bâtiment. Et l'attente commença. Pénible, usante pour les nerfs. Dehors, toujours juché sur son capot de Fiat, le vieux couple faisait la fête. L'homme venait de déboucher une deuxième bouteille de Pierlant et la teutonnette dodelinait de la tête en scandant la mesure de la chanson très germanique qu'elle envoyait à l'hélico à pleine gorge. Tous deux avaient l'air ravi d'être ainsi survolés. Mais le Bristol Sycamore britannique HR. MK 14 avait déjà pris de la hauteur et disparaissait dans le plafond crasseux. Malgré ce contretemps, Bolan était satisfait. Grimaldi s'était bien débrouillé. Il avait mis la main sur un appareil ancien mais fiable. Un de ces hélicos dont de légendaires unités avaient fait des miracles, dans les années cinquante, quand, à Chypre, les Anglais s'étaient attaqués aux forces rebelles de l'EOKA de Grivas. Un appareil léger et sans portes latérales. Pratique pour le tir de harcèlement. Et encore plus pour des lâchers de « Long-Fire ». Finalement, malgré le retard, tout allait peut-être bien se passer.

Il suffisait d'attendre.

Bolan attendit longtemps. Il commençait à désespérer, quand, à dix heures sept, il vit le couple, maintenant sérieusement éméché, balancer les verres par-dessus leurs épaules en riant comme des fous. L'homme fouilla un moment dans la voiture, en ressortit, un appareil

photo en mains, et se mit à mitrailler la bâtisse. Cadrée dans le champ, la femme faisait des mines en levant très haut la dernière bouteille de Pierlant, en achevant les dernières gouttes au goulot. Puis, l'homme posa l'appareil sur le capot de la Fiat, vint prendre la pose avec la femme et, béats de bonheur, ils se laissèrent immortaliser devant le théâtre de leurs anciennes turpitudes. Enfin, après un ultime regard en arrière, chaloupant d'ivresse, ils s'effondrèrent dans la voiture qui, après avoir calé une bonne demi-douzaine de fois, consentit finalement à démarrer. Après une manœuvre difficile, elle reprit le sentier en sens inverse et disparut à la vue de l'Exécuteur.

Il poussa un soupir de soulagement, consulta encore sa montre. Il était dix heures quinze. Il se donna dix minutes. Le temps à la Fiat de s'éloigner suffisamment, avant d'aller jeter un coup d'œil par-dessus le parapet de pierres. En bas, la voiture n'était plus qu'un point minuscule qui se dirigeait vers le nord. Bolan regagna le char de guerre, établit le contact avec le Sycamore.

— Tout est OK, épervier. Aborde la base par le sud, et à basse altitude. Pas question de leur donner envie de faire demi-tour.

— *Bien reçu, base mobile. Je suis au contact dans trois minutes.*

En fait, l'hélico posa ses trois roues sur le petit plateau, exactement deux minutes plus tard.

L'Exécuteur avait déjà ouvert les portes de la bâtisse et, vêtu de la sinistre combinaison noire, bardé de grenades et de tout son arsenal, il allait se refermer les battants derrière lui, quand il s'arrêta sur le seuil, figé de saisissement. Tandis que Grimaldi demeurait aux commandes du Sycamore, une maigre et haute silhouette en tenue militaire kaki sautait à terre. Brandissant un fusil d'assaut E.M. 2 de calibre 7 mm d'une main, et tenant son béret de commando de l'autre, l'incroyable apparition se courba pour passer sous les pales, vint se planter à trois pas de Bolan en effectuant un salut militaire irréprochable.

— Qu'est-ce que c'est que ça !

Bolan avait hurlé pour se faire entendre. Piqué devant lui, vieille face maigre et ridée, moustache blanche très « armée des Indes », le guignol parut secoué par une décharge électrique dans son garde-à-vous et hurla à son tour :

— Major Thomas Dundee, de l'escadron 284. À vos ordres, mon colonel !

On tombait dans la pure démente.

CHAPITRE XV

La scène s'était figée et l'œil bleu vif du « major » demeurait rivé au milieu du front de Bolan. Dans l'air calme du matin, le rotor du Sycamore balayait les écharpes de brumes dans un vacarme d'enfer. Il fallait débloquer la situation.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? cria l'Exécuteur.

Par-dessus l'épaule de Dundee, il fixait la mine embarrassée de Grimaldi, qui, à travers la vitre, hochait la tête d'un air impuissant. Ignorant l'officier sur le retour, Bolan marcha vers l'appareil pour répéter, une lueur dangereuse dans les yeux :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qui est ce dingue ?

Le pilote leva les mains en écartant les doigts et barrit :

— Il n'est pas dingue. Ce qu'il dit est vrai. Il a vraiment fait partie du fameux 284, à Chypre. Quand je lui ai dit qu'on allait décimer des bases de la mafia, il n'a rien voulu savoir pour rester. Il a dit qu'on paierait rien et que...

— Quand TU lui as dit ! hurla Bolan. Ma parole, c'est toi, le dingue, mon pote !

De plus en plus malheureux, Jack esquissa un geste d'irritation et son masque se creusa sous l'effet de la colère.

— *Shit* ! cracha-t-il en tapant sur son siège, qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Je lui ai raconté dix bonnes histoires qu'il n'a jamais voulu croire. Il voulait LA vérité. Rien que LA vérité ! On aurait dit qu'il devinait ce que je pensais. J'ai pas pu faire autrement. Sans LA vérité, il ne m'aurait jamais laissé embarquer à bord de ce cercueil volant.

— Mais, qu'est-ce qu'il veut, cet épouvantail ? Et, d'abord, qu'est-ce que c'est que cette histoire de colonel ?

— C'est moi qui lui ai dit que tu étais colonel, avoua le pilote en baissant le ton. Je voulais l'impressionner. Pour lui faire comprendre que c'était une mission officielle, menée avec l'accord des autorités locales. Il a dit que mission officielle ou pas, il exigeait qu'on l'emmène, ou il gardait son hélico.

— On va le planter là, oui !

— Désolé, colonel, fit soudain la voix à l'accent britannique, dans le dos de Bolan. Je désire très sincèrement vous assister.

Le bleu fixe des yeux du major démentait le ton courtois de ses paroles. Le vieux avait l'air têtu comme une bourrique. Et, le plus étrange, malgré son âge et sa moustache désuète, était qu'il avait vraiment une gueule de baroudeur. Une large et ancienne cicatrice lui

barrant toute la pommette gauche et ses maxillaires puissants disaient sa détermination.

— J'en fais une question d'honneur, colonel. Vous devez comprendre ça.

— Justement, gronda l'Exécuteur, je ne comprends pas. Et, en plus, on n'a pas le temps de comprendre.

— J'allais vous en faire la remarque, colonel, rétorqua l'Anglais, sans humour apparent. Décollons, je vous expliquerai, durant les préparatifs.

Il désigna son fusil d'assaut E.M. 2, en commentant tranquillement :

— Cette arme est chargée, colonel. Et je sais parfaitement l'utiliser. Elle et moi pourrons vous être d'une aide précieuse.

L'Exécuteur échangea un bref regard avec Grimaldi qui haussa les épaules, découragé. Bien sûr, Bolan aurait facilement pu neutraliser le vieux major, mais, quelque chose dans son attitude le rendait plutôt sympathique. Il se dit que c'était justement une raison de plus pour ne pas l'embarquer dans cette galère, mais l'Anglais insistait, ses yeux bleus pétillants de malice :

— Vous savez, colonel, au début 58, mon escadron a accompli une mission...

— Je sais, coupa Bolan.

Il connaissait l'histoire du raid des cinq Sycamore de l'escadron 284, qui, au-dessus du monastère de Makheris, un repaire terroriste situé à 915 mètres d'altitude, avaient largué leurs quarante et un fantassins dans une action de commando. Il y eut des morts dans les rangs ennemis. Parmi eux, Gregorios Afxenthios, le chef d'état-major du leader de l'EOKA.

Interdit, le major Thomas Dundee fixait Bolan comme s'il avait été sorcier.

— Vous... savez !

Ce qui passa alors dans les yeux de saphir clair émut Bolan. De la fierté. Dundee bomba le torse, rectifia la position et, menton en avant, regard au-dessus du crâne de l'Exécuteur, il brailla, très officier britannique :

— C'est un honneur pour moi de vous accompagner, colonel ! Un homme qui connaît les faits d'armes du 284 ne peut refuser l'aide d'un de ses officiers ! Permettez-moi de solliciter cet honneur !

Bolan n'en pouvait plus. Il avait à la fois envie de rire et d'envoyer le vieux militaire aux pelotes. Il ne fit ni l'un ni l'autre.

— Grimpez, major, ordonna-t-il sèchement.

Curieusement, Grimaldi parut soulagé. Un peu plus tôt, quand il avait eu Bolan par radio, il avait fait allusion au « problème de chacun ». Celui-là était résolu. Provisoirement.

Mais il ne se faisait pas d'illusions. Après coup, succès ou non,

l'Exécuteur allait lui passer un sérieux savon.

Fataliste, il attendit que tout le monde soit installé et sanglé, pour arracher le Sycamore du sol. L'appareil prit de la hauteur en virant sec vers l'est et, tout de suite, un vent cinglant se rua à l'intérieur par les ouvertures latérales. Le Sycamore était décidément un engin prévu pour les missions en pays chauds.

— Cap sur l'objectif N° 1, recommanda l'Exécuteur, en pointant son index sur un point de la carte de navigation qu'ils savaient pré-établie. Et fais gaffe à l'altitude.

En effet, en mission clandestine, sans plan de vol, et avec un appareil aux numéros maquillés, mieux valait ne pas se faire repérer. Surtout qu'à moins de cent kilomètres de là, à la base OTAN de Sigonella, les Américains étaient plutôt sur les dents. Les caprices de Kadhafi leur chauffaient singulièrement le sang.

Derrière Bolan, Thomas Dundee s'était penché par-dessus son épaule. Il consultait la carte d'un regard critique.

— Je connais cet endroit, colonel, cria-t-il. Avec les vents rabattants du sud, il vaudrait mieux l'aborder par l'ouest.

Grimaldi lui lança un regard en arrière et l'Anglais commenta :

— Ainsi, vous pourrez voler à très basse altitude et sans risques.

L'Exécuteur vit son ami sourire derrière son micro de casque. Par le circuit radio fermé, il acquiesça :

— *Il a raison. J'ai vu des trucs comme ça chez les viets. Y a des rabattants capables de plaquer un coucou au sol en quelques secondes. Spécifique des pays montagneux.*

Bolan haussa les épaules. C'était l'affaire des spécialistes. Lui, il allait s'occuper des « Long-Fire ». Il se désangla, enjamba son siège et les genoux de Dundee pour se rendre dans la partie arrière du Sycamore, où Grimaldi avait stocké les deux caisses verdâtres des « Long-Fire » et de leurs lanceurs. Sous le regard intrigué du major anglais, il fit sauter les couvercles, ouvrit des papiers paraffinés et mit à jour les étranges engins. Une brève notice d'emploi plastifiée était agrafée sous les couvercles. Il en consulta une, et commença le montage.

C'était simple et rapide. Un tube en fibre de verre, avec détonateur et détente à main, une sorte de roquette oblongue, dont l'arrière était constitué d'aillettes repliables, également en fibre de verre. Il suffisait d'enfiler la « bombe » dans le tube, ce qui faisait automatiquement sauter la sécurité et libérait le verrouillage des ailettes. Ensuite, visée opérée, une simple pression de doigt sur la détente déclenchait la mise à feu. Dans chaque caisse, un tube lanceur et trois « Long-Fire ».

Bolan chargea les deux tubes, en posa un à ses pieds, empoigna l'autre et opéra une visée fictive par l'ouverture du Sycamore. Facile. Une rudimentaire lunette de visée télescopique permettait de « fixer »

la cible de loin.

— Une minute trente, avertit soudain Grimaldi, en opérant un virage serré qui le mit sur le cap Ouest-Est.

L'Exécuteur leva le pouce. Il était prêt.

— Et pour moi, hurla brusquement Dundee, quels sont vos ordres, colonel ?

Bolan le foudroya du regard.

— Un seul geste, et je vous balance dans le vide.

Choqué par le ton âpre, plus que par la menace, le vieil Anglais ouvrit la bouche sur une exclamation qu'il ne put formuler. Mais, résigné, E.M. 2 entre les genoux, il parut se fermer et n'insista pas.

— Une minute, cria Jack.

Jambes écartées, sangles attelées aux sécurités de la paroi intérieure, l'Exécuteur hocha la tête.

— *Ready.*

Dans moins d'une minute, le grand *blitz* sicilien serait déclenché.

— *Si. Compris.*

Aurélio Sambrani raccrocha nerveusement le téléphone mural. Il lança un regard désenchanté dans la salle basse de la minuscule ferme, où les murs de pierres noircies par des générations de fumée avaient pris cette patine grasse et goudronnée dont aucune lessive ne pourrait jamais venir à bout. D'ailleurs, Aurélio Sambrani n'avait aucune envie de se mettre au ménage. Vieux célibataire marginal, il avait passé plus de trente ans dans cette baraque, sans jamais en laver le parquet. La pièce sentait le lait aigre et le beurre rance. Car, depuis trente ans, la principale activité de Sambrani était l'élevage des chèvres, la vente du lait et du fromage. Avec son antique camionnette, il partait tous les matins à Caltanissetta pour y revendre ses produits à la coopérative. Et, là-bas, personne n'aurait pu soupçonner que le vieux Sambrani se livrait à d'autres activités que celle des laitages.

En fait, depuis trente ans, Aurélio Sambrani faisait partie de la petite mafia sicilienne. Un de ces modestes maillons qui font que la Cosa Nostra demeure inviolée dans ses profondeurs. Aurélio Sambrani était tout simplement receleur. C'était chez lui, comme chez quelques autres qu'il ne connaissait pas, que les produits des vols et des casses en tous genres commis à Palerme transitaient, avant de retrouver, un peu plus tard, les canaux du marché des revendeurs. Aurélio Sambrani était donc une fripouille. Sans scrupules. N'ayant pas de besoins pécuniaires, il avait adhéré à la grande famille, d'une part, pour respecter la tradition sicilienne, d'autre part pour le simple goût du vice. Pour le plaisir poisseux de participer au Mal. Aussi, quand l'envoyé du boss de Palerme était venu le trouver pour lui proposer de monter chez lui un labo clandestin de transformation d'héroïne,

n'avait-il pas hésité une seconde. Il grimpait dans la hiérarchie du Mal, et cela seul comptait pour lui. Là non plus, aucun état d'âme. Si tous ces petits cons des villes voulaient se shooter à l'héro, c'était leur problème, pas le sien. D'ailleurs, l'émissaire de Palerme ne lui avait guère donné le choix. Il acceptait et touchait une part sur la marchandise traitée chez lui, il refusait et recevait une balle dans la tête.

La mafia était une grande famille unie, où les désirs des patrons ne se discutaient pas. Et Sambrani trouvait finalement le système équitable. Il ne manquait de rien, mettait du fric de côté dont il ne saurait jamais que faire, et les *carabinieri* de Caltanissetta ne montaient pas jusqu'ici. Il était tranquille, descendait une fois par trimestre à Agrigente, pour aller voir une pute. Le reste du temps...

Mais il venait de recevoir un ordre par téléphone et devait le répercuter.

Il quitta la longue table bancale sur laquelle s'alignaient les pots de grès emplis de faisselles où s'égouttait le fromage frais et gagna sa chambre. Une grande pièce d'aspect monacal, où trônaient un lit en bois grossier et une armoire massive comme un catafalque. Il en ouvrit les portes, balaya d'un revers de main le seul costume, noir et lustré qu'elle contenait, accroché à son cintre, et frappa au panneau du fond, selon un code établi. Derrière, il y eut quelques bruits, suivis d'un raclement, et le panneau s'ouvrit sur un haut de silhouette que l'éclairage cru venu de derrière elle irisait de lumière blafarde.

— Qu'est-ce tu veux, toi ?

Le type avait une face de brute, et le flingue qui ne quittait jamais sa monstrueuse main ressemblait à un canon de char d'assaut. Un fondu, un type. Le flingueur type des basses couches de la mafia. Il était payé pour tuer, rien que pour ça.

— C'est le téléphone, grogna Sambrani.

Par-dessus l'épaule massive du tueur, il apercevait une table, des flacons, des récipients en plastique, et, dans un angle de la petite pièce, qui, autrefois, avait servi à cacher les résistants siciliens, des sacs en nylon, pleins d'une matière grisâtre. La morphine-base.

— Quoi, le téléphone ! éructa le mastodonte.

— C'est Palerme. Ils veulent la livraison demain matin. Pas demain soir.

— Merde ! fit une voix grincheuse, dans le fond du labo. Ils ont qu'à venir faire le boulot, ceux de Palerme !

— Ta gueule, toi !

Le flingueur avait lancé ça par-dessus son épaule et, en même temps, son front obtus s'était plissé sous l'effet de la réflexion. Enfin, il aboya de nouveau :

— Bon, t'as transmis. Maintenant, fous le camp à tes fromages,

vieux con.

Le porte-flingue était du genre affectueux.

Ce fut sa dernière marque d'affection. Au-dessus de lui, il y eut un étrange bruit de moteur et, comme lui, tout le monde leva instinctivement les yeux vers le plafond aux poutres blanchies à la chaux. Ils n'eurent pas le temps de comprendre ce qui se passait. Le plafond creva comme sous l'effet d'une bombe et une formidable gerbe de feu blême emplît instantanément le local. Un des deux chimistes poussa un cri inhumain et bref. Il s'était transformé en torche.

Comme son complice, comme le flingueur.

Dans une vision d'apocalypse, Sambrani vit la monstrueuse carcasse s'embraser d'un coup, et n'eut pas vraiment le temps de réaliser que ses propres vêtements flambaient déjà aussi. Dans un réflexe imbécile, le tueur avait pressé la détente de son gros .45, et la balle capricieuse venait de faire éclater le crâne de Sambrani. Sang et cervelle giclèrent sur les parois intérieures de l'armoire, aussitôt transformés en cendres.

Une seconde plus tard, toute la maison et son contenu n'étaient plus qu'un infernal brasier, que rien n'arrêterait, tant qu'il y aurait quelque chose à brûler.

— *My God !*

C'était le major Thomas Dundee. Ses yeux bleus lui sortaient carrément des orbites et sa moustache frémissait d'une excitation dont on discernait mal la nature.

— *My God !* répéta-t-il, sur le même ton. C'est l'enfer, cette arme !

Il avait raison. Pourtant habitué à bien des procédés dévastateurs, l'Exécuteur avait été surpris par la violence instantanée de l'incendie de la ferme. Hormis, peut-être, la nouvelle lance thermique qui équipait à présent le char de guerre, il ne connaissait rien de plus radical que ces « Long-Fire ». Du moins, en ce qui concernait les armements individuels.

— Et, reprit l'Anglais, hébété, vous êtes sûr de bien avoir frappé la mafia ? Vous ne risquez pas de tuer des innocents ?

Bolan esquissa un rictus carnassier. Il ne pouvait pas expliquer au vieux baroudeur d'où il tenait ses informations. Sur ce point, Phil Necker s'était montré formel. Le labo clandestin d'Aurélino Sambrani n'abritait personne d'autre que des *mafiosi*. Pas de famille, jamais de visiteurs. Et encore moins, quand, précisément comme aujourd'hui, le labo fonctionnait à plein.

Il secoua la tête en empoignant le deuxième tube chargé.

— Non, assura-t-il tranquillement. Pas d'innocents ici, major. Ni dans aucun des trois objectifs qu'il nous reste à détruire.

À demi convaincu, l'Anglais se contenta de hocher sa tête coiffée du béret. Bolan s'adressa à Grimaldi :

— Combien de temps, pour la cible N° 2 ?

— Une dizaine de minutes.

Ça laissait un peu de temps pour les explications. L'Exécuteur en profita. S'accoudant au dossier du siège de Dundee, il cria :

— Tout à l'heure, vous avez fait allusion à une question d'honneur, pour me convaincre de vous embarquer avec nous. Ça veut dire quoi ?

Le major marqua un temps, parut hésiter, puis, criant à son tour et plantant ses yeux bleus dans ceux de l'Exécuteur, il lâcha :

— ILS me rançonnent.

— Qui ? questionna Bolan, surpris.

— Ceux que vous attaquez. La mafia.

— Comment ça ?

— Dans ma propriété de Reggio de Calabre, je possède quelques belles collections. Notamment des tableaux impressionnistes qui valent une fortune. Ils viennent de la famille de feu mon épouse. Quand la mafia a appris ça, elle m'a délégué des hommes qui m'ont proposé de « protéger » mes collections. J'ai évidemment compris et refusé. Une semaine plus tard, malgré les sécurités qui entourent ces collections, en revenant d'une réception, j'ai trouvé un de mes petits Monet lacéré au rasoir. Ils avaient réussi à violer la porte blindée de mon musée personnel en sous-sol. Ils m'ont appelé le lendemain matin et j'ai encore refusé. Je me suis offert les services de vigiles et de chiens. Une semaine plus tard, j'ai retrouvé le vigile de garde et les deux chiens assassinés... et une autre toile lacérée.

— Et vous avez fini par payer, résuma Bolan.

Dundee hocha la tête.

— Bien obligé. Ils auraient tout détruit. Á moins qu'ils ne se décident à tout me voler.

Bolan songea à Aurélio Sambrani, le receleur. Les toiles auraient sans doute transité par chez lui. Il questionna :

— Vous avez de la fortune, au point de payer les rançons ?

— Un peu. Ma femme possédait beaucoup de biens. Mais les primes de « protection » étaient trop élevées. Ils ont fini par me ruiner. Leur plan était de me vendre ensuite leur protection, contre quelques donations d'œuvres d'art.

— Et la police ?

— Pas question. Elle n'aurait rien fait.

— Pourquoi ne pas être parti, en emportant votre trésor ?

— Ils avaient prévu ça aussi. Ils ont dit qu'ils seraient capables de me retrouver partout où j'irais et qu'ils me tueraient.

C'était bien dans les méthodes mafieuses. Le pauvre major était pris dans le gigantesque filet. Pas moyen d'en sortir.

— OK, fit Bolan.

Sans autre commentaire. Mais il avait sa petite idée sur le sujet.

Pour le moment, il avait d'autres chats à fouetter. Grimaldi venait de lever le pouce.

— Objectif à dix heures !

L'Exécuteur porta son regard dans la direction indiquée et repéra la cible. Une autre ferme. Presque identique à la première, piquée à flanc de montagne, au bord d'un chemin aux serpentins compliqués. Au loin, dans la vallée, il devinait le jeu de cubes désordonné de la petite localité de Sutera. Il se redressa, se campa sur ses jambes écartées et épaula le tube-lanceur en portant la lunette devant son œil.

Le deuxième « Long-Fire » allait faire son œuvre.

Dans dix secondes.

CHAPITRE XVI

— Hein ! Qu'est-ce que tu dis ? Demain matin !

Vittorio Acorani n'était pas un de ces fermiers que la mafia terrorisait. Il *était* la mafia. Dans cette ferme abandonnée depuis des années, il n'y avait que des gens de la vraie mafia. Il en était le chef. C'était lui qui décidait de la cadence du boulot et il parlait d'égal à égal avec l'intermédiaire d'Agrigente, le fief de province dont il dépendait. Et son labo était le plus rentable de tous.

— *C'est les ordres, merde*, fit la voix de son correspondant. *J'y peux rien, moi ! T'as qu'à engueuler tes chimistes. Ces connards d'intellos s'imaginent toujours que...*

Mais Vittorio Acorani n'écoutait plus. Il avait instinctivement levé les yeux vers le plafond qui s'en allait en plaques lépreuses et un pli d'inquiétude lui barra le front.

— Un zinc ! lâcha-t-il dans le combiné.

— *Quoi ?*

Le bruit du rotor devint soudain si fort que le *mafioso* dut crier dans l'appareil.

— Un zinc ! Ou un hélico. Juste au-dessus de nous. T'as entendu dire que les flics patrouillaient dans la région ?

— *Moi ? non. Qu'est-ce que c'est que cette connerie ! Je te préviens que si...*

La fin de la phrase fut gommée par une forte explosion, suivie d'une bourrasque infernale. Une flamme gigantesque dévasta le plafond et Acorani eut encore le temps de hurler :

— Merde ! Ils ont balancé une bombe sur...

Ce fut tout. Comme tout le reste de la vieille bâtisse... et le téléphone. Acorani venait de se transformer en chaleur et en lumière. Vingt kilos d'héroïne pure également.

Un super *trip*.

Déjà vingt minutes, depuis l'anéantissement de l'objectif N° 2. Dans la cabine, l'Exécuteur avait rechargé le tube et son œil demeurait rivé à l'oculaire grossissant.

— Cible N° 3, dans une minute, avertit Grimaldi.

— *Ready !* lança Bolan.

Un instant plus tard, le pilote prévenait :

— Cible, à deux heures.

— Vu, acquiesça l'Exécuteur.

Il avait l'index sur la détente du lance-missiles et voyait effectivement le minuscule hameau à flanc de colline, avec, à l'écart,

l'ancienne écurie au toit en pierres grises et noires en damier, décrit par Necker. Il ne pouvait pas se tromper. Mais, alors que le Sycomore plongeait dans sa descente en attaque, une porte latérale de la masure s'ouvrit à la volée, livrant passage à un type en bras de chemise, et brandissant un impressionnant FM. Bolan le vit lever le canon de l'arme et tressauter sous son recul.

Le pourri tirait bien.

Un des projectiles vint ricocher sur l'arête de l'ouverture devant laquelle se tenait l'Exécuteur, avant de se perdre n'importe où en miaulant.

— On les a alertés, cria Bolan.

Il avait raison. Vingt et une minutes plus tôt, le correspondant de Vittorio Acorani avait assisté par téléphone au massacre de ses fournisseurs. Il avait eu le temps de déclencher le plan panique. Une nouvelle volée de balles entoura l'appareil et, cette fois, la tôle en écopa deux. Une perfora le plancher à dix centimètres des pieds de Bolan, l'autre pénétra dans l'hélico par l'ouverture, ricochant sous le toit, et creusant son trou meurtrier dans le revêtement capitonné.

— *Bastard !*

C'était le major Dundee. Il venait de bondir près de l'Exécuteur, E.M.2 à la hanche, canon abaissé dans l'ouverture. Avant que Bolan n'ait pu le repousser à l'intérieur, il avait envoyé une longue rafale de 7 mm vers le sol.

L'Anglais aussi tirait bien.

Dans la lunette, l'Exécuteur vit nettement les petits geysers de poussière éclater autour du flingueur et, encore plus nettement, les grosses taches rouges qui naissaient spontanément sur le devant de sa chemise. Le type sursauta violemment, écarta les bras de manière désordonnée en s'affaissant en arrière. Mais, pas vraiment satisfait, Dundee achevait de vider son chargeur. Et Bolan vit le crâne du pourri éclater sous les impacts. Aussitôt, du sang rougit la terre grise, tout autour de lui. Déjà, Bolan avait ajusté l'écurie dans sa mire. C'est alors qu'un deuxième guignol s'en éjecta comme un fou. Lui aussi brandissait une arme automatique. Grâce au rapprochement de la lunette, l'Exécuteur put identifier un S.I.G. 510-4, équipé d'un bi-pied et d'une lunette de visée. Une arme suisse, redoutable, tirant vingt cartouches de 7,62, à la cadence de 600 coups/minute. Un bijou de précision.

— Major !

Mais Dundee n'avait pas attendu pour engager un nouveau chargeur dans son fusil d'assaut. D'un coup sec et professionnel, il enclencha le verrouillage et, un sourire sardonique aux lèvres, moustaches frémissantes, il envoya la sauce. En même temps que l'autre, en bas. Leurs tirs se croisèrent, mais, décidément, l'Anglais

n'avait rien oublié de ses splendeurs passées. Au sol, le suicidaire se bloqua la quasi-totalité du chargeur en pleine poitrine et fut littéralement projeté à terre, répandant son sang par une multitude de trous béants. Près de Bolan, Dundee poussa un juron et recula. Bolan avait déjà envoyé la « Long-Fire » diabolique. Il vit la queue lumineuse tracer sa courbe brève dans la grisaille matinale et, comme dans un film aux effets spéciaux exagérés, il assista au spectacle dantesque qui explosait sous eux.

Soufflée, la construction parut vouloir grimper au ciel, mais, comme brusquement aspirée par la formidable dépense d'énergie, elle donna ensuite l'impression de « ramasser » ses morceaux autour de la gigantesque flamme aveuglante. Dans le déluge de feu, l'Exécuteur aperçut un pantin désarticulé émerger du brasier, et se mettre à courir en zigzaguant. Tel un épouvantail infernal, il battait l'air des deux bras, trébuchant sur les pierres et tournant sur lui-même, à la manière d'un derviche dément. Il s'effondra enfin, achevant de griller, comme une merguez au barbecue.

— OK, cria Bolan en abaissant le tube-lanceur. Pleins gaz sur l'objectif N° 4.

Grimaldi fit virer le Sycamore en virtuose, grimpa le perdre dans une nappe de brume, « escaladant » un mamelon en suivant parfaitement son relief.

— Votre ami est un sacré pilote ! s'égosilla alors Dundee. Meilleur que mes gars du 284 !

C'était un super compliment.

— Et vous, un sacré tireur, fit sincèrement remarquer Bolan, en posant le tube brûlant sur le plancher.

À cet instant, il vit le sang qui gouttait de la manche arrachée du major et il fronça les sourcils.

— Vous êtes touché ?

Placidement, le vieux major abaissa les yeux vers son bras, souleva la manche, révélant une blessure sanguinolente au gras de l'avant-bras. Blessure en séton. La balle de 7,62 était entrée d'un côté et ressortie de l'autre. En entraînant un peu de viande, certes, mais, apparemment, sans faire trop de dégâts. Dundee eut alors une réaction intéressante. Pour la première fois, il éclata d'un grand rire franc en secouant la tête.

— *My God !* C'est la première fois que je suis blessé !

Il n'avait pas l'air d'être malheureux pour autant. Au contraire. Il se pencha, abattit une petite trappe dans l'habillage de la cabine, révélant une cavité dans laquelle divers produits pour premiers secours étaient entassés.

— Ça n'avait jamais servi, dit-il, tout aussi joyeux.

Puis, sans autre commentaire, il fit couler de l'alcool sur, et dans la

blessure, serra les dents, enroula une bande autour de son bras et, levant les yeux sur Bolan, il demanda :

— Pouvez-vous ajuster cette épingle, je vous prie ?

Bolan sourit, fit ce qu'il demandait. En se redressant, il souriait encore. Car, têtue, Dundee était déjà en train de recharger le fusil d'assaut.

L'Exécuteur était tombé sur un sacré numéro.

Ces Anglais !

— Alors, y se pointe, cet empaffé !

Le coup de téléphone était arrivé presque une demi-heure plus tôt. Et la mise en place du dispositif n'avait pas pris dix minutes à Roberto Cagna. Un dur, Roberto. Élevé dans les ruisseaux des rues de Palerme, quarante ans plus tôt. Il avait cogné sur tout ce qui ne lui obéissait pas assez vite, y compris sur les filles. Et, à l'époque, tous ses copains le voyaient déjà big-maquereau de la ville. Mais, le temps passant, les choses s'étaient décidées autrement. Entré au service d'un gros trafiquant de cigarettes et de devises, il avait vite été chargé de raisonner les fortes têtes. Á coups de flingue. Il était devenu tueur. Mais, comme il s'ennuyait dans ce rôle, il avait fini par buter son *caporegime* pour lui piquer sa place. Enfin, ceci obtenu, il s'était fait donner la section des petits revendeurs de drogue. Là encore, il avait jalonné sa route de quelques cadavres, avant qu'on lui confie enfin la responsabilité du trafic local. Puis, ces derniers temps, grâce à l'arrivée dans le circuit du mystérieux *super-boss* qu'on appelait le *Protector*, ses capacités avaient été pleinement reconnues et il s'était vu attribuer la responsabilité du contrôle de la transformation locale de la drogue. Une promotion. Et beaucoup de fric à la clé.

Mais l'âme noire de Cagna était restée celle d'un tueur. Et ce coup de téléphone de l'émissaire central avait déclenché en lui une forte excitation. Tous les *mafiosi* siciliens avaient eu vent de la présence ici du grand fumier américain. Mack Bolan. L'Exécuteur ! Il avait déjà fait des ravages. Trop. Et si c'était bien lui qui jouait en ce moment au kamikaze, il allait se faire recevoir.

Roberto Cagna allait se le payer.

Un coup à grimper si haut dans la hiérarchie qu'il deviendrait son propre patron. Et il amasserait tant de fric qu'il ne saurait même plus qu'en faire. Il allait foudroyer Bolan le fumier. Avec ça !

Ça, c'était ni plus, ni moins que le fameux Breda.

Calibre 20 mm. Longueur de la pièce, 1,20 m. Tout simplement, un canon de défense antiaérienne, construit en 1935 et ayant équipé les troupes italiennes durant la dernière guerre. Une arme redoutable, capable d'atteindre et de pulvériser un zinc, jusqu'à un plafond de 2 500 mètres. Un bijou qu'il avait dégoté dans la ferme, au moment de

l'installation du labo. Ici, durant la dernière, la bagarre avait fait rage. Et, partout où la guerre avait frappé en force, on retrouvait toujours des armes. Quand Cagna avait trouvé celle-là, il l'avait décrassée, démontée et vérifiée avec passion. Il en avait même astiqué chacune des trois cents énormes munitions de 20 mm. Leurs douilles brillaient comme des bijoux. Et, aujourd'hui, le Breda qu'il avait ainsi conservé pour le cas d'une attaque surprise des hélicos éventuels du DEA US, allait enfin servir. En beauté.

— Le voilà !

L'exclamation du guetteur planqué au sommet de la colline tira Cagna de ses réflexions réconfortantes. Effectivement, il entendait grossir le grondement d'un appareil encore invisible. Un hélico. Il en était certain. Un avion ne faisait pas ce vacarme syncope.

Un hélico.

Bolan... ou DEA ?

Enfoui avec le Breda sous un abri de pierres hâtivement amoncelées en une sorte de casemate de fortune, Cagna occupait une position stratégique au milieu d'un petit plateau naturel. Légèrement en contrebas, les bâtiments de la ferme et le labo en cave. Avant que le fumier ne repère d'où partaient les tirs, il serait cuit. Tout le monde était planqué dehors, avec la came, le KRACK et le matériel. Et l'autre enfoiré de Bolan... si c'était bien lui, n'aurait d'yeux que pour son objectif : les bâtiments. Cagna était heureux. Il fouillait le ciel de son regard vicelard, attendant d'apercevoir enfin ce pourri d'hélico.

Et il le vit.

D'un coup, comme jailli de la terre, il venait d'apparaître au sommet d'une crête et plongeait sur la ferme comme un épervier sur sa proie. Alors, posément, Cagna porta son regard dans la mire de pointage, main fermée sur la poignée de tir. Près de lui, agenouillé dans l'ombre de la fausse casemate, Mario-l'échalas, son second, bande de cartouches en mains, attendait le moment de jouer les servants.

Dans cinq secondes.

CHAPITRE XVII

— C'est un piège !

Penché par l'ouverture latérale du Sycamore, l'Exécuteur venait, en une seconde, de réaliser la situation. Le désert. Ça ne collait pas avec la logique qui aurait voulu qu'ils soient attendus par un comité d'accueil musclé. On ne déménageait pas un labo clandestin en vingt minutes, donc, les pourris étaient toujours là. Et pas à l'intérieur. Ils avaient forcément été alertés. Comme ceux du labo précédent. Bolan le savait, ils avaient tous le téléphone.

Grimaldi avait conservé ses réflexes de pilote de guerre. D'une manœuvre foudroyante, il était remonté en chandelle pour perdre l'hélico dans la couche de crasse. Mais, dans le même temps, des chocs sourds avaient fait trembler la carcasse de l'appareil. Á moins de dix centimètres de Bolan, un énorme trou ovoïde aux lèvres déchiquetées venait de s'ouvrir. Il tourna la tête, en vit un autre dans le plafond. Le projectile était ressorti. Du gros calibre. Sans doute du 20 mm. Le genre de projectile de plus de cent grammes, qui faisait littéralement exploser un corps humain.

— C'est de la DCA, avertit Bolan à l'adresse de Grimaldi. Fais gaffe.

— Tu l'as repérée ?

— Pas eu le temps.

— On va refaire un passage. Aux vaches.

L'Exécuteur se tint prêt. Et à Dundee qui se préparait à gagner l'autre ouverture en armant le E.M.2, il lança :

— Assis. Et ne bougez pas !

Qu'auraient pu faire de simples 7 mm, contre une avalanche de véritables petits obus qu'étaient les 20 mm d'une DCA ? Le major dut le comprendre. Résigné, il se concentra sur les évolutions hardies de son hélico. Un hélico qui, dans peu de temps, risquait d'être très abîmé. Mais l'Exécuteur n'avait pas le choix. Il se baissa, ajusta une deuxième « Long-Fire » dans l'autre tube et épaula les deux. Tout allait se jouer sur le fil du rasoir. Il suffisait que le mitrailleur d'en bas touche une partie vitale de l'appareil, pour que le *blitz* s'achève en catastrophe. Il hurla dans le vacarme du rotor :

— Dundee ! On peut encore vous déposer dans un secteur abrité. Réfléchissez vite.

Il avait volontairement omis d'appeler l'Anglais par son grade. Afin que son esprit militaire ne l'oblige pas à prendre une décision que sa raison d'homme repoussait. Mais le vieux militaire regimba sèchement :

— Allez vous faire voir, colonel. Sauf votre respect, n'est-il pas ?

En d'autres circonstances, l'Exécuteur aurait souri. Mais l'hélico était redescendu dans une faille et grimpait à présent à l'assaut du dernier mamelon cachant l'objectif. À une vitesse folle, à moins de dix mètres du terrain. Il fallait avoir l'estomac bien accroché.

Œil rivé au viseur, l'Exécuteur guettait le moment où le bâtiment de la ferme s'inscrirait dedans. Soudain, le Sycamore émergea au sommet de la pente, jaillit dans les airs en virant sec. Parfaitement sanglé, Bolan n'avait pas à se préoccuper de son équilibre. Il se concentra, pressa la détente du premier tube, alors que, sur la droite de l'appareil, se déclenchait un feu d'enfer. Du calibre classique. 7,62, 9 mm et .45 A.C.P. Tout y était.

Instantanément, la carrosserie du Sycamore se mit à ressembler à une écumoire. Un déluge d'acier et de plomb le transperçait de toutes parts. Mais, en dessous, un souffle fabuleux balaya les bâtiments de la ferme et une formidable gerbe de feu aveuglant fulgura à l'assaut du ciel. Simultanément, dans un rayon de plus de cent mètres, la température au sol s'éleva, au point de griller sur place toute la pauvre végétation. Une épaisse fumée rasante se mit à courir sous le vent et à tout noyer. L'Exécuteur vit alors s'éparpiller de minuscules silhouettes, qui, jusqu'alors, étaient demeurées cachées dans les accidents de terrain. Il vit aussi le monticule de pierres, qui, au centre du plateau, paraissait artificiel. Et, comme pour lui donner confirmation de l'insolite, le « poum-poum » ravageur du Breda se fit entendre, à travers le grondement de l'hélico. Les sons montaient.

Il ne s'était pas trompé. La DCA était sous l'abri en pierres. Un chapelet de 20m m vint perforer la carlingue et l'une d'elles fit éclater le bas du siège de Dundee. Flegmatique... comme un Anglais, le Britannique se leva, une lueur irritée au fond de ses prunelles bleues. Sans un mot, il se plaça devant la seconde ouverture et déclencha un déluge de feu sur les fuyards d'en bas.

Il fit un travail parfait.

Les pourris tombaient les uns après les autres. Comme au stand, le major prenait le temps d'ajuster ses tirs et arrosait en courtes rafales. En bas, il y avait déjà une demi-douzaine de cadavres. Le labo de Vittorio Acorani était décidément fréquenté. Un repaire de *mafiosi*.

Pendant ce temps, l'Exécuteur avait pu assister à la « sortie » d'un type de l'igloo en pierres. Maigre et dégingandé, il courait en zigzag, regardant le ciel d'un air paniqué. Il décida d'abrégier sa peur. Lâchant le tube vide, mais conservant le plein à l'épaule gauche, il empoigna la mini-Uzi qui pendait en travers de sa poitrine et, d'une courte rafale, coucha le type dans les pierres. De son côté, Grimaldi faisait des merveilles. À basse altitude, il faisait osciller le Sycamore en le déplaçant latéralement dans un mouvement pendulaire, créant ainsi

une cible difficile à atteindre. Alors, tranquillement, ignorant les tirs spasmodiques du Breda, l'Exécuteur porta la lunette du tube-lanceur à son œil, posa le doigt sur la détente et, quand il eut le refuge de pierres en pleine mire, il libéra la « Long-Fire ». Elle s'éjecta du lanceur, plongea vers sa proie, la percuta de plein fouet.

Et il ne se passa presque rien.

Rien d'autre qu'un terrible éclair, suivi d'une boule de feu blanc, avec, autour, de la terre qui fondait sous l'effet de la chaleur. Mais, au point précis où avait frappé la « bombe », il n'y avait plus qu'un trou, au fond duquel un magma d'acier porté au rouge achevait de se tordre.

C'était fini. Ou presque. Il restait à l'Exécuteur à achever sa guerre sicilienne. En frappant la tête, le *capo* de Palerme. Et, pour cela, le char de guerre suffirait. Bolan se débarrassa de son lanceur, regagna sa place, près de Grimaldi. Il lui frappa sur l'épaule, lança dans le micro du casque :

— Tu me déposes et tu raccompagnes le major. Pour toi, c'est terminé. Tu rentres aux States.

Le pilote lui accorda un regard en biais, tandis que l'hélico quittait le lieu du carnage.

— Pour les States, ce sera un peu plus tard. J'ai quelques mots à dire à Angela.

Ils se sourirent, ne dirent plus rien, jusqu'à ce que le Sycamore se pose sur le petit plateau de la bergerie de Monte Matarazzo. Là, Bolan sauta à terre et, tandis que le rotor continuait à tourner, il se pencha dans l'ouverture pour apostropher le major Dundee :

— Je vais chercher le fric, dit-il en désignant la grande bergerie.

— Le fric ?

— Pour la location de l'appareil et les dégâts.

L'Anglais secoua négativement la tête. Il tenait son bras blessé et avait quand même l'air de souffrir un peu. Pourtant, il continuait d'afficher un sourire heureux. Il s'était visiblement bien amusé.

— Pas d'argent, déclara-t-il. J'avais dit à votre ami qu'il n'aurait rien à payer, s'il m'embarquait avec vous. Question d'honneur. Je pense que vous comprenez ça.

Bolan hocha la tête. Il comprenait. Pourtant, à sa manière, il avait décidé de payer le major Dundee. Il fit signe à Grimaldi de demeurer au sol, gagna l'abri du char de guerre. Parvenu au véhicule, il s'installa à la console du module opérationnel, composa un numéro compliqué sur le clavier du radio-téléphone. Á Washington, il était environ six heures du matin.

Sur la ligne, il y eut des sons sidéraux, avant qu'une lointaine sonnerie ne résonne.

— Yeah ?

— Hal ?
— *Stricker ! Où es-tu ? Ça fait une heure que j'essaie de t'appeler !*
— J'avais à faire. Pourquoi tu m'appelais ?
— *ON vient de m'avertir que, dans les hautes sphères, il est question d'un retour en catastrophe de ton client de Palerme. Il va débarquer à Miami.*

ON, c'était Necker. Le client de Palerme, Ravali. Bolan s'étonna :
— Peu probable. Le fisc lui est tombé dessus.
— *ON sait. N'empêche que ton type est annoncé. Mais il y a plus grave. Il faut que tu rentres tout de suite.*

— Pourquoi ?
— *ON assure que le Protector est en train d'organiser une armée de mercenaires. Du côté de Miami. Mexicains et Cubains. Et ton client de Palerme serait chargé de la coordination locale.*

Heureusement que l'Exécuteur avait branché le brouilleur. Il questionna :

— Pour quoi faire, ces mercenaires ?
Un silence, lourd. Enfin, Brognola laissa tomber :
— *Déstabilisation. En vue d'un certain « jour J ». Je peux pas t'en dire plus au téléphone. Rapplique.*

Le fédéral avait vraiment l'air dans ses petits souliers.
— *Paraît aussi, ajouta quand même Brognola, que l'homme sicilien du Protector serait déjà arrivé ici.*

Un frisson d'excitation mordit la nuque de Bolan.
— Tu n'as rien de précis, à son sujet ?
— *Et puis quoi, encore ! Tu veux pas son téléphone ?*

Bolan faillit dire qu'il l'avait déjà, et que, deux heures plus tôt, il avait appelé la belle proc' Aurélia Gucci, pour qu'elle tente de l'identifier, ce fameux numéro. Mais il n'avait pas le temps. L'Italie, comme tous les pays, possédait un service spécialisé dans le dépistage des piratages en matière de télécommunication. Ils risquaient d'être coupés d'un moment à l'autre, et il n'insista pas. De tout ça, il ne retenait que trois choses : Ravali s'était sans doute déjà tiré, l'homme du *Protector* l'attendait à Miami, et une grosse offensive de la mafia menaçait les États-Unis. Son pays.

— OK, jeta-t-il dans l'appareil. Je fais mes bagages. Mais avant, j'ai besoin d'un renseignement.

Il savait le fédéral en possession de tous les listings confidentiels de Phil Necker. Pour le cas où...

— Vas-y.
— Trouve-moi les coordonnées du boss de Reggio de Calabre.
Un autre silence, avant que Brognola ne précise, inquiet :
— *ON n'a pas encore assez d'éléments sur la famille de Reggio. Ce serait... une action prématurée. Et il faut que tu rentres. Tout de suite !*

— Je sais tout ça. Je veux juste son numéro personnel. Pour un message.

À plus de six mille kilomètres, Brognola soupira. Il n'y comprenait rien.

— *Bon. Un moment.*

Heureusement que Bolan ne payait pas le téléphone. Quand Hal revint à l'appareil, l'Exécuteur commençait à s'inquiéter. Le vacarme de l'hélico risquait d'attirer des curieux.

— *Stricker ?*

— Qui veux-tu que ce soit !

— *Gueule pas ! Y a fallu que j'interroge le computer de l'Agence. Bon, ton type s'appelle Socca. Ricardo Socca. Son fil, c'est 205 567. Avec l'indicatif de Reggio. Mais on te le passera pas. Une armée de...*

— T'en fais pas. Merci du tuyau. À propos : j'ai quelques noms de militaires US de la base OTAN de Sigonella à te livrer. Tous impliqués dans le trafic.

Bolan énuméra les noms révélés par Danio Orella, l'ancien *consigliere* de Ravali.

— Au FBI de jouer, acheva-t-il.

— *OK. Thanks, grogna Brognola. T'as encore fait du bon boulot.*

Bolan coupa la communication. Il allait devoir faire vite, pour son deuxième coup de fil.

Il composa l'indicatif de Reggio de Calabre, trouvé dans la mémoire de son ordinateur de bord, suivi du 205 567. Là aussi, la sonnerie résonna longtemps, avant qu'on ne décroche.

— *Si ?*

— Je veux parler à Socca, fit brièvement Bolan.

Un temps mort, puis :

— *Le signore Socca n'est pas...*

— Dis-lui que c'est Mack Bolan, connard.

— *Mais...*

— Vite ! Ou ton boss te fera couper les noisettes que tu as peut-être encore entre les jambes.

Un nouveau silence indécis, puis :

— *Momento... signore Bolan.*

À Reggio de Calabre, on connaissait les bons usages. N'empêche que ça devait bouillonner fort sous le crâne du pourri qui venait de répondre. Bolan patienta une demi-minute, avant qu'une voix rêche ne résonne dans l'appareil.

— *Qu'est-ce que c'est que ce bordel ! Qui êtes-vous ?*

— Ton chien de garde te l'a dit, Socca. Bolan. Bolan le fumier.

— *Mais...*

— Ecoute bien Socca, coupa l'Exécuteur, de sa voix sépulcrale. Je viens d'envoyer en enfer toute la famille sicilienne. Les labos de Ravali

et de ses petits copains ne sont plus que quelques petits tas de cendres et je vais me payer le boss.

— *Mais, je ne vois pas...*

— Maintenant, coupa encore Bolan, j'ai l'intention d'en faire autant du côté de Reggio. Mais je peux décider de retarder un peu le massacre. Alors, tu vas donner l'ordre aux petits *soldati* qui s'occupent du cas d'un certain major Thomas Dundee de laisser tomber.

Cette fois, un lourd, très lourd silence lui répondit. Socca venait de recevoir un coup au foie. Il était forcément au courant du *blitz* opéré à la Porta Nuova de Palerme, et ça devait lui donner à réfléchir. Pour finir, l'Exécuteur asséna :

— Et tu dédommages l'Anglais pour les saccages occasionnés à ses toiles. Dès ce soir. Sinon, je viens en personne te livrer un quintal de plomb dans le tas de merde qui te sert de cervelle.

— Écoute, *Bolan ! Je...*

— T'as tout compris ?

— *Si... si ! Mais... mais, enfin... tu comptais t'occuper de moi... quand ?*

Apparemment, le *capo* de Reggio n'était pas un foudre de guerre. La violence, il ne la connaissait que d'un bout de la lorgnette. Il se contentait de donner des ordres. Le sang, les cadavres que ces hommes semaient autour de lui, ce n'était pas son affaire. Un rictus sauvage étira les lèvres de l'Exécuteur.

— Quand je l'aurai décidé. Á toi de voir.

Socca resta muet une dizaine de secondes, avant de hasarder :

— *Je... je connais pas cet Anglais, Bolan. Mais je vais voir ce que...*

— Stop, Socca. Tu vas dire des conneries ! C'est OK, pour Dundee, ou non ?

— *Je... c'est OK.*

— Bravo. N'oublie jamais que, dans ta spécialité, Socca, les types intelligents vivent plus longtemps que les autres.

Bolan coupa la communication, forma un dernier numéro. Le 213 856.

Nouvelle sonnerie, nouveaux crachotis, puis une voix de femme :

— *Pronto ?*

— Aurélia Gucci ?

— *Si, j'attendais votre appel. J'ai vos renseignements. Mais, avant, je dois vous dire que votre... client de Palerme vient de jouer les filles de l'air.*

Étrangement, elle utilisait le même qualificatif que Brognola pour désigner Ravali.

— Comment ça ? s'enquit Bolan, d'un ton neutre.

— *Bonne question. La « financière » l'avait assigné à résidence, en attendant les conclusions de son enquête préliminaire. Mais ce matin, profitant de la visite du vétérinaire qui s'occupe de ses chiens, il s'est évadé*

en prenant sa place.

— Et, le véto ?

— *Retrouvé dans le chenil. Enfin, ce qu'il en reste. Rien que des ossements. Le labo est en train de plancher pour avoir confirmation de l'identité du cadavre. Si on retrouve jamais Ravali, on ne pourra toujours pas l'inculper de meurtre. Le véto aura seulement été imprudent.*

Bolan digérait la nouvelle. En fait, l'info de Brognola se confirmait. La *Commissione* avait parfaitement renseigné Necker. Ravali était bel et bien en route pour les States. Et par un de ces itinéraires clandestins, dont la mafia avait le secret.

— OK, lança l'Exécuteur. À propos du numéro de téléphone de la liste rouge ?

Celui, grâce auquel le *consigliere* Orella avait pu joindre l'homme du *Protector*.

— *L'abonné à ce numéro s'appelle Paolo Sciari. Sa profession : imprésario. Spécialisé dans les artistes de cabarets. Bien sûr, il s'agit là de son numéro personnel. Vous voulez celui de son bureau de Rome ?*

Une étrange étincelle fulgura dans les yeux de Bolan. Ce numéro-là, il était sûr de l'obtenir par Angela, la petite amie de Grimaldi.

— Oui, dit-il, néanmoins.

Aurélia le lui donna et il le nota dans sa fabuleuse mémoire. Afin de vérifier ultérieurement. Puis, passant à autre chose, il demanda encore :

— Et la Rover lie-de-vin ?

Celle qu'il avait vue, après le *blitz* de la piazza del Parlamento, et vers laquelle l'ex-barman, devenu *mafioso*, s'était précipité pour tenter de s'enfuir. Une Rover lie-de-vin qui, malgré l'effervescence qui régnait alors sur place, roulait décidément bien lentement. Détail que l'Exécuteur avait instinctivement noté au moment des faits, comme il avait également noté le numéro minéralogique du véhicule. Simplement parce que son esprit, toujours en alerte, enregistrerait chaque détail sur les théâtres de ses *blitz*.

— *Vous n'allez pas me croire*, reprenait la jeune femme.

Bolan pressentait que si. Elle allait tout bonnement prononcer de nouveau, le nom de... l'homme du *Protector*.

— Dites toujours.

— *Cette Rover appartient précisément au dénommé Paolo Sciari. L'imprésario.*

Un silence, puis Aurélia demanda, surprise :

— *C'est tout l'effet que ça vous fait ?*

— Oui. Mais, merci pour la confirmation.

— *Mack ?*

— Oui ?

— *Voulez-vous que je vous étonne vraiment ?*

Bolan sourit.

— Vous allez me dire que Paolo Sciari a quitté l'Italie. Que sa chasse aux talents l'a précisément envoyé du côté des États-Unis.

— *D'accord !* soupira Aurélia. *J'espère quand même vous avoir un peu aidé.*

— Beaucoup, Aurélia. Merci. Moi aussi, je vais quitter ce pays. J'ai l'impression que ma chasse, à moi, est loin d'être finie.

— *Mack... je... nous pourrions peut-être... nous revoir ?*

Bolan sourit. Aurélia Gucci était une fille attachante. Belle, intelligente et pleine d'humour-mais la vie de Mack Bolan n'était qu'une éternelle course à la mort. Dans l'âme de l'Exécuteur, il n'y avait pas de place pour les rêves d'une romantique proc' italienne. Il n'avait pas le temps. La mort l'attendait toujours et encore... plus loin.

— OK, Aurélia. On se reverra. Plus tard.

Elle comprit, n'insista pas.

— *Ciao, Aurélia.*

— *Mack !*

— Si ?

— *Quand... quand vous reverrez Ravalì...*

Elle hésitait et son ton était devenu âpre.

— *Quand vous le retrouverez,* reprit-elle plus doucement, *faites-lui les compliments... de mon jeune frère.*

— Ce sera fait, Aurélia.

Il coupa la ligne et quitta le *van* d'un pas un peu plus lourd. Il avait un goût de cendres dans la bouche.

L'hélico faisait toujours un vacarme d'enfer et, derrière la vitre du cockpit, Grimaldi s'impatiait. L'Exécuteur lui cria à l'oreille :

— Le programme est changé. On rentre ensemble au pays. Occupe-toi de l'embarquement du mobil-home.

Bien que décontenancé, le pilote hocha la tête. Bolan s'adressa alors au major Dundee en lui serrant vigoureusement la main.

— Ce soir, un inconnu viendra vous rembourser vos toiles lacérées. Plus, le fric du racket.

— Mais...

— C'est la mafia qui rembourse ses erreurs. J'ai également convaincu l'imprudent en chef de vous foutre la paix. Pour toujours.

Complètement abasourdi, le vieil Anglais fixait l'Exécuteur de son incroyable regard bleu. Il n'y comprenait rien.

— Mais... brailla-t-il, pour couvrir les grondements mécaniques, qui... qui êtes-vous donc ?

Bolan sourit, fit signe à Grimaldi de décoller, avant de crier :

— Le diable ! Vous ne le croyez pas ?

Il souriait toujours tandis que l'hélico disparaissait à l'horizon. Un ami retournait vers son destin et, pour l'Exécuteur, l'implacable guerre

continuait.

Son pays avait besoin de lui. De toute urgence.